



21/2040

**TABLE DES MATIÈRES.**

	Page
I. Jeannot et Marguerite ou l'exemple corrigé . . . . .	1
II. L'imprudent . . . . .	14
III. Le corset . . . . .	30
IV. La désobéissance punie . . . . .	43
V. La fête d'une mère . . . . .	53
VI. L'orgueil humilié . . . . .	67
VII. Avarice et économie . . . . .	85
VIII. La railleuse . . . . .	93
IX. La ville et la campagne . . . . .	106
X. Continuation . . . . .	152
XI. Il ne faut pas pousser la plaisanterie trop loin . . . . .	195
XII. Une bonne parole n'est jamais de trop . . . . .	202
XIII. La richesse du pauvre ou contentement passe richesse . . . . .	208



	Page
XIV. L'épreuve . . . . .	221
XV. Miséricorde de la providence en faveur d'un égaré . . . . .	229
XVI. La médisante . . . . .	238
XVII. L'impudent . . . . .	248



I. JEAN-

R. 94235

---

I.

**JEANNOT ET MARGUERITE,**

ou:

**L'EXEMPLE CORRIGE.**

---

I.

Rien n'est malheureusement plus fréquent, que de voir des frères et soeurs, destinés par la nature à s'aimer et se chérir, passer les beaux jours de leur jeunesse dans la plus triste désunion, au lieu de les embellir par la douceur, la complaisance et la tendresse. Dans ce genre de débats, chaque parti croit avoir incontestablement raison, attribuant, comme de juste, tout le tort à son adversaire, quoique le plus souvent les torts et la raison soient égaux de part et d'autre.

Henri et Rosalie, deux enfans d'ailleurs charmans, passaient la plupart de leur tems à se quereller, et ils se brouil-

laient ordinairement pour la moindre bagatelle. Tantôt c'était Rosalie qui avait égaré le cahier d'Henri, tantôt c'était Henri qui avait heurté du pied le berceau dans lequel reposait la charmante Fanny, la jolie poupée de sa soeur; tantôt celle-ci se refusait à jouer le rôle de cheval, peu convenable pour une fille, à la vérité, ne trouvant pas de plaisir à entendre siffler à ses oreilles le fouet de son frère; tantôt ce dernier s'obstinait à ne pas jouer aux dames, jeu favori de sa soeur, parce qu'elle gagnait presque toutes les parties, et qu'il n'aimait pas à être vaincu par Rosalie qui avait un an de moins que lui; ou bien enfin, c'était l'un d'eux qui avait pris la meilleure pomme ou la plus grosse portion de cerises etc.; bref, il était bien rare qu'il se passât un jour entier en paix. Les pauvres parens avaient assez à faire pour maintenir ces enfans querelleurs dans les bornes de la décence, et empêcher que leurs altercations continuelles ne les rendissent la fable de la ville, de peur qu'on ne leur fit l'application de ce proverbe vulgaire: «ils vivent ensemble comme chien et chat». Au reste, vous pouvez vous imaginer la douleur de ces bons parens, en voyant les êtres qu'ils chérissaient

le plus au monde, vivre dans une si complète désunion: vous savez combien les vôtres sont affligés, quand il vous arrive de vous quereller et de vous boudier.

On était alors au printems, ou pour mieux dire, au commencement de l'été, car il y avait déjà des fraises et des cerises, des roses et des lys dans les jardins; nos deux enfans devaient aller passer la belle saison avec leurs parens dans la terre d'une tante qui, n'ayant point d'enfans, se faisait une fête de les voir arriver, car, outre qu'elle était naturellement grande amie de l'enfance, elle avait encore une prédilection toute particulière pour Henri et Rosalie. La joie de ces derniers était d'autant plus grande qu'ils n'avaient point de jardin, et qu'ils ne pouvaient jouir de l'aspect de la nature, qu'en sortant de la ville, ce qui ne leur arrivait que rarement.

La tournée fut aussi heureuse que rapide; Henri assis auprès du cocher, eut le plaisir de mener les chevaux là où le chemin le permettait: vous autres garçons, vous pouvez vous faire une idée de sa joie.

D'aussi loin que la mère aperçut la maison de sa soeur, elle recommanda à ses enfans de se conduire de manière à ne pas



la faire rougir devant leur tante, et surtout de conserver la paix. Les enfans le promirent d'autant plus volontiers, qu'ils venaient de conclure une trêve entr'eux, par suite de la joie extraordinaire qu'ils éprouvaient: la bonne humeur et la gaité disposent singulièrement aux inclinations pacifiques.

Tout alla bien en effet pendant les premiers jours, et les bons parens commençaient à croire que leurs enfans voulaient enfin se corriger et vivre désormais ensemble en bonne intelligence, mais ce doux espoir fut bientôt déçu. D'abord ce fut Henri qui querella Rosalie, parce qu'elle s'était levée une demi-heure avant lui, pour donner à manger aux poules, aux oies et aux dindons, occupation dont sa tante l'avait chargé lui-même pendant son séjour chez elle; puis Rosalie qui se brouilla avec Henri, parce que celui-ci, un peu harceleur de sa nature, tracassa tellement le perroquet de sa tante, que cet animal dans sa colère atteignit Rosalie qui était le plus près de lui, et la pinça jusqu'au sang.

Henri effrayé à cette vue, prodigua les bonnes paroles pour réparer sa sottise; mais sa soeur ne répondant à ses excuses et à ses protestations de regret que par des re-

proches et des injures, il finit par se fâcher tout de bon, et dans son emportement il la traita de «petite sotte, de méchante créature», qui se plaisait à lui attirer des réprimandes de la part de ses parens et le blâme de sa tante. De ce moment voilà la guerre déclarée entr'eux!

La querelle devint si bruyante que les parens et leur soeur accoururent pleins d'effroi, croyant qu'il était arrivé quelque accident fâcheux; mais ayant été mis au fait de la circonstance, ils leur donnèrent tort à tous deux: blâmant l'un de son imprudence et de son étourderie, l'autre de son emportement et de ses invectives; pour la tante, elle perdit une partie de la bonne opinion qu'elle avait d'abord conçue de son neveu et de sa nièce.

Ils passèrent l'un et l'autre la journée à se boudier, et les regards qu'ils se jetaient par fois à la dérobée, ne respiraient rien moins que la tendresse et la bienveillance que doivent avoir l'un pour l'autre des frères et soeurs. Le résultat de cette bouderie fut que cette journée était entièrement perdue pour eux, car il n'y avait pas d'autres enfans dans la terre de leur tante avec lesquels ils pussent se divertir en attendant

qu'ils se fussent réconciliés. Henri eut recours à son Robinson qu'il savait déjà par coeur; Rosalie prit son tricot et alla se mettre dans un coin; il soupira après Medor, son barbet, qui le récréait à la maison par ses gambades, lorsqu'il s'était brouillé avec sa soeur, et celle-ci regretta sa charmante Fanny, qu'en pareille circonstance elle ne manquait pas d'habiller et de déshabiller, puis de la mettre au lit et de l'en retirer; mais enfin quiconque soupire n'est pas satisfait, et tous deux ne l'étaient guères.

2.

Le lendemain leur dépit s'étant calmé — car par bonheur leurs bouderies n'étaient jamais de longue durée — Henri en revenant de la basse-cour, proposa une promenade à Rosalie. Elle accepta avec plaisir sa proposition, et on alla chercher la permission des parens qui l'accordèrent, en leur recommandant de ne pas aller trop loin, et l'on partit de la meilleure humeur du monde. La matinée était superbe: il ne faisait pas encore trop chaud, et d'ailleurs la pluie qui était tombée pendant la nuit, avait répandu une agréable fraîcheur; le ciel était pur et serein, l'herbe et les fleurs, rafraîchies par



la rosée du matin, offraient l'éclat des couleurs les plus brillantes et les plus variées; enfin la nature était dans toute sa beauté.

Tout en causant amicalement, le frère et la soeur descendirent la longue allée de hêtres, puis ils prirent à gauche dans les champs. Henri se mit à ramasser des plantes de toute espèce, qu'il recueillait dans une boîte de fer-blanc, pour son herbier — il voulait être médecin et s'appliquait de bonne heure à cette belle science qu'on nomme botanique. — Rosalie de son côté, cueillait des germandrées qui se trouvaient en abondance le long des fossés, pour en faire une couronne qu'elle destinait à sa mère à son retour.

Ils arrivèrent de la sorte dans une prairie, dans laquelle paissait un troupeau de moutons — c'étaient des merinos, dont leur tante faisait ses délices. Au milieu de la prairie se trouvait un étang, au bord duquel un petit garçon de l'âge d'Henri, s'amusaît à pêcher à la ligne, tandis qu'une petite fille un peu plus jeune, une houlette à la main, gardait le troupeau à sa place, et le surveillait avec un soin admirable.

L'accoutrement des deux enfans était des plus misérables: ils n'avaient ni bonnet ni



chaussure, et les culottes du petit garçon n'étaient que pièces et morceaux; de plus, il n'avait ni veste ni jaquette. La petite fille n'était pas mieux équipée que son frère, comme lui, sans chapeau et sans bas, elle n'avait pour tout vêtement, qu'un misérable jupon d'une étoffe entièrement passée, devenu trop court pour elle; malgré cette apparente misère, les deux enfans respiraient la santé et la joie.

— «Viens», dit Henri à sa soeur, «re-  
posons-nous sous ces arbres, je veux regarder le pêcher, j'aime tant voir pêcher.»

Rosalie y consentit; ils s'assirent l'un à côté de l'autre sur l'herbe fleurie, sans détourner les yeux du petit pêcher que leur attention imperturbable ne déconcerta nullement. Bientôt un léger mouvement se fit sentir à sa ligne, il la retira vivement et un beau carassin s'y trouva suspendu; il l'ôta avec précaution, tira de l'étang un filet où se trouvaient déjà nombre de compagnons d'infortune, et l'envoya leur tenir compagnie; puis il remit le filet dans l'eau, après l'avoir fixé, au moyen d'une ficelle, à la branche d'un saule, pour conserver ses poissons en vie, et se remit de nouveau à pêcher.

Peu de tems après, la petite fille arriva

en sautant, et lui dit, en lui frappant sur l'épaule :

— «Eh bien, Jeannot, as-tu déjà pris quelque chose?»

— «Oh! je t'en réponds, Marguerite,» repartit celui-ci avec gaiété; «j'ai eu du bonheur aujourd'hui; comme grand-papa va se réjouir quand nous lui montrerons à midi les beaux poissons, que j'ai pris; il ira les porter au château, et la belle dame qui est si bonne, comme tu sais, ne manquera pas de lui donner quelque chose pour sa peine.»

— «Voyons donc, Jean, combien tu as de poissons?» A ces mots Marguerite tire le filet avec tant de précipitation que la ficelle qui en fermait l'ouverture et le retenait au saule, venant à se détacher, tout le contenu retomba dans l'eau et les poissons délivrés de leurs entraves se replongèrent avec joie dans leurs humides demeures; pour le pauvre Jean, il fit piteuse mine en voyant tout ce désastre.

— «Voilà qui va lui coûter cher!» pensa Rosalie, qui plaignit de bon coeur la pauvre Marguerite.

— «Ah! Marguerite, qu'as-tu fait?» s'écria Jean, avec chagrin mais sans colère.

— «Jean, mon cher Jean!» répondit alors

Marguerite, de l'air le plus affligé, «ne m'en veux pas, je ne l'ai pas fait exprès, je t'assure!»

— «Je le sais bien! Marguerite,» reprit Jean, «tu m'aimes trop, pour vouloir me faire de la peine.»

— «Je suis si fâchée du tort que je t'ai fait! mais dis-moi, Jean, dis-moi bien sûr, que tu ne m'en veux pas.»

Jean l'assura du contraire, en lui passant ses bras autour du cou. «Tranquillise-toi», lui dit-il; «te voilà vraiment toute pâle de frayeur, pauvre Marguerite!»

— «C'est tout comme toi, quand tu m'as laissé envoler le bouvreuil apprivoisé que j'aimais tant,» repartit Marguerite; «gageons, Jean, que tu étais aussi bien effrayé?»

— «Tu peux le croire! tu aimais tant cette pauvre petite bête — puis il était charmant quand il venait te béqueter les grains dans la main — ah! que n'aurais-je pas donné pour pouvoir te le rattraper!»

— «Et moi, que ne donnerais-je pas, si je pouvais faire rentrer tes poissons dans ton filet! Ne sais-tu pas que grand-papa a promis de t'acheter une jaquette neuve dont tu as si grand besoin, dès qu'il aurait retiré de la vente des poissons l'argent nécessaire pour



cela? Maintenant tu n'en auras pas, mon pauvre Jean, et c'est moi qui en suis cause!» elle se mit à pleurer.

— «Ne pleure donc pas, ma bonne Marguerite, si tu ne veux pas que je pleure aussi; pour ce qui est de la jaquette, je peux encore m'en passer, nous sommes en été; m'as-tu déjà entendu me plaindre du froid?»

Marguerite n'en continuait pas moins de pleurer: la pensée que son frère n'aurait pas de jaquette l'affligeait trop vivement; pour lui, il ne songeait qu'à la consoler et à la tranquilliser.

— «Oh les excellens enfans!» dit Rosalie en se penchant à l'oreille de son frère, «les excellens enfans! J'aime surtout ce Jean: de ma vie je n'ai vu un garçon si doux!»

— «Et moi, j'aime beaucoup Marguerite qui pleure à chaudes larmes parce qu'elle a fait du tort à son frère, et qu'elle l'empêche par là d'avoir une jaquette. Sais-tu quoi, Rosalie? prions nos parens de nous donner de quoi acheter une jaquette à Jean, et un jupon à Marguerite, car elle en a grand besoin.»

A ces mots ils se levèrent pour retour-



ner à la maison. Ils marchèrent long-tems près l'un de l'autre dans le silence et la réflexion, puis tout à coup Henri s'arrêtant, regarde Rosalie et lui dit :

— «Que t'en semble, ma soeur, ne pourrions-nous pas aussi nous aimer, comme le font Jean et Marguerite?»

— «Sans doute, Henri, nous le pourrions; ne sommes-nous pas aussi frère et soeur?»

— «Et si je laissais un jour ton oiseau s'envoler par maladresse, — car je ne pense pas, que tu me croies capable de le faire par méchanceté — est-ce que tu ne m'en voudrais pas non plus?»

— «Non, mon frère, surtout si je voyais que tu en fusses affligé.»

— «Et moi, Rosalie, après avoir vu avec quelle douceur ce bon petit garçon traite sa soeur, je crois que tu pourrais m'en faire cent fois pis, sans que je songeasse à t'en vouloir. Quelle bonté, quelle tendresse entre ces enfans! J'en avais les larmes aux yeux en les entendant parler ainsi entr'eux: quelle satisfaction pour le bon Dieu, que de voir de tels enfans!»

— «Il aura lieu d'être content de nous à l'avenir, n'est-ce pas, Henri?» reprit alors

Rosalie en serrant son frère dans ses bras. Ils se tinrent long-tems enlacés, en répandant des larmes d'attendrissement.

Ils demeurèrent fidèles à la promesse qu'ils s'étaient faite mutuellement, et dès-lors ils goûtèrent la joie la plus pure. Jean et Marguerite reçurent des parens et de la tante de nos deux enfans un habillement complet, et Henri et Rosalie le leur portèrent eux-mêmes dans la prairie qui leur était devenue si chère depuis l'importante résolution qu'ils y avaient prise et si heureusement exécutée. Je n'ai pas besoin de vous dire, combien les parens s'applaudirent de cette promenade dont le résultat avait été si avantageux.

---

II.

L'IMPRUDENT.

1.

Julien n'avait pas de plus grand plaisir que d'effrayer ses soeurs, par les tours de force et les actions téméraires auxquels il se livrait devant elles; et quand il s'en était acquitté sans se faire de mal et sans avoir causé de dommage, il les regardait d'un air triomphant qui semblait dire: Admirez donc mes prouesses!

C'était en vain que Sophie, sa soeur aînée, qui depuis la mort prématurée de sa mère, présidait au ménage et à l'éducation de ses frères et soeurs, lui avait représenté, que la témérité n'a rien de commun avec le vrai courage, que c'est une folie qui finit toujours par avoir de mauvaises suites: il prétendait qu'elle blâmait sa hardiesse, pour couvrir sa propre timidité, se sentant humiliée par son courage, et il allait son train.

Il continuait tout de plus belle à poursuivre sa soeur cadette, la petite Jenny, en tenant à la main — jugez de son intrépidité — des lézards, des crapauds ou des grenouilles qu'il avait ramassés dans le jardin, tandis que la pauvre enfant, qui frémissait à la vue de ces animaux dégoûtans, s'enfuyait, en faisant les hauts cris. Il avait surtout un plaisir tout particulier à faire enrager Ajax, grand chien de basse-cour à l'attache, et qui, comme toutes les créatures soumises à l'esclavage, était hargneux et méchant, de sorte que l'animal, furieux de ces taquineries continuelles, l'aurait déchiré lui et tous les gens de la maison, s'il avait pu parvenir dans sa rage à rompre sa chaîne; et quand alors ses pauvres soeurs pleines d'effroi se réfugiaient dans la maison, en fermaient la porte derrière elles, et le priaient les larmes aux yeux de ne pas s'exposer à de pareils dangers, il se mettait à rire de leurs terreurs et les tournait en ridicule, car il se croyait — un héros!

Il s'amusait d'une manière non moins dangereuse avec un fusil que son père à sa prière lui avait donné, pour apprendre avec d'autres jeunes garçons de son âge, l'exercice sous l'inspection d'un sous-officier. Il s'en-



tendait, il est vrai, à charger son fusil et à le tirer, cependant on ne sera pas surpris que ses soeurs montrassent de l'inquiétude et même de la frayeur, en le voyant parader au milieu d'elles, l'arme chargée au bras, ou, ce qui est encore pis, les coucher en joue, pour rire, bien entendu. Leurs craintes étaient d'autant plus fondées que deux fois le coup était parti, sans qu'il eût armé son fusil, de sorte que son père, témoin de l'abus qu'il en faisait, le lui avait repris avec l'intention de ne le rendre que quand il serait plus sage.

Un jour qu'il maniait étourdiment des écrevisses vivantes, qu'on allait fait bouillir, il se trouva si mal de son imprudence, que de ce moment il jura de ne plus s'y frotter, et de se défier des serres perfides de ces insectes. Sophie, les pincettes à la main, retirait avec précaution les écrevisses de la corbeille où elles étaient renfermées, pour les mettre l'une après l'autre dans la chaudière où elle voulait les faire bouillir. Notre Julien la regarda faire un instant, puis il lui dit :

— «Tu as peur, sans doute, de ces pauvres petites écrevisses, puisque tu les prends avec des pincettes?»

— «Assurément,» répondit Sophie, «je crains leurs serres, et je n'ai pas envie de me faire pincer jusqu'au sang.»

— «Folle que tu es! n'as-tu pas honte?» s'écria Julien; et à ces mots sans attendre la réponse de sa soeur, il plonge la main dans la corbeille, et en retire deux ou trois écrevisses à la fois, qu'il jette dans la chaudière, en regardant sa soeur d'un air triomphant.

— «Cela va un peu plus vite, comme tu vois, et surtout un — peu mieux» allait-il ajouter, lorsqu'un cri aigu vint interrompre sa phrase et apprit à sa soeur qu'il venait de recevoir le prix de sa témérité et de son imprudence: une grande écrevisse lui avait saisi la main, au moment qu'il la replongeait dans la corbeille, et la serrait avec tant de violence qu'il en pensa expirer de douleur. Il eut beau secouer la main et tirer l'écrevisse par la queue, plus il faisait d'efforts pour lui faire lâcher prise, plus il sentait ses serres incisives s'enfoncer dans sa chair.

— «Approche ta main du feu», lui cria sa soeur, qui avait conservé toute sa présence d'esprit, «tâche de l'y tenir le plus près possible, et il faudra bien que l'écre-

visse lâche prise.» Julien, tout en criant et en gémissant, suivit ce conseil dont l'effet ne demeura pas long-tems douteux, car l'insecte accoutumé à l'humidité et à la fraîcheur, n'eut pas plutôt senti la chaleur du feu, qu'il lâcha sa proie, et se hâta de s'éloigner du foyer sur lequel il était tombé. Cependant Julien perdait beaucoup de sang de sa blessure et éprouvait une douleur qui n'était pas médiocre.

Notre étourdi recevait d'assez rudes leçons, mais elles n'aboutissaient pas à grand' chose. Il lui arriva même une fois de se rompre la jambe par suite de son imprudence et de sa témérité, et encore dû-t-il se féliciter de ne pas s'être cassé le cou. Il faut vous dire que dans le jardin au milieu d'un superbe gazon, il y avait un jeune peuplier — espèce d'arbres dont la crûe est très-rapide — qui avait déjà atteint une hauteur considérable. Julien apprenait la gymnastique, exercice très-utile pour les garçons; l'art de grimper en faisait naturellement partie, et Julien qui était leste et ingambe, s'y entendait à merveille. Il n'y avait point d'arbre si élevé, de perche si glissante sur lesquels il ne vint à bout de grimper. Ses soeurs admiraient souvent son habileté



extraordinaire, et il n'était pas peu fier de leur approbation; mais un jour qu'il lui prit fantaisie de monter dans le peuplier en question, elles réunirent leurs instances pour le prier de n'en rien faire, en lui disant que cet arbre était encore trop faible pour le porter.

— «Oh pour la timidité, vous n'avez pas vos pareils!» s'écria Julien, en s'élançant vers l'arbre, dont il eut bientôt atteint la faible cime qui se courbait au gré des vents.

— «Eh bien! qu'en dites-vous? Ne suis-je pas un véritable oiseau?» s'écria notre étourdi d'un air triomphant; mais, oh terreur! la cime du peuplier cédant au poids qui l'accable, se rompt tout à coup, et entraîne dans sa chute notre oiseau, qui vient tomber à terre, comme s'il eût été atteint du plomb meurtrier d'un chasseur.

Ses soeurs accourent tout effrayées à son secours — il veut se relever en s'appuyant sur Sophie, mais il ne peut y parvenir, parce que l'une de ses jambes lui refuse tout service. Cependant il était devenu pâle comme la mort, et se plaignait de grandes douleurs dans la jambe blessée. On appela des domestiques ainsi que le jardinier



qui travaillait à peu de distance, pour qu'ils transportassent Julien à la maison, car il ne pouvait marcher. On le mit sur un lit; on lui fit respirer du vinaigre, pour l'empêcher de tomber en faiblesse, et on envoya chercher le chirurgien qui arriva aussitôt.

«La jambe est rompue», dit celui-ci, après l'avoir examinée attentivement, opération qui fit souffrir à Julien d'affreuses douleurs; mais il n'était pas encore au bout, ce n'était que le prélude de celles qui l'attendaient encore. Le chirurgien ouvrit la botte et le pantalon du patient avec un couteau, ne pouvant les tirer autrement à cause de l'enflure considérable de la jambe endommagée; puis il envoya un domestique chez lui, pour en ramener son aide; dès que celui-ci fut arrivé, on se mit en devoir de remettre la jambe; ce fut alors que Julien éprouva d'horribles douleurs, il lui semblait être sur des charbons ardents. L'opération étant enfin terminée, on appliqua les bandages nécessaires et on recommanda à Julien de ne pas bouger et de tenir sa jambe constamment dans la même position, s'il ne voulait rester toute sa vie un misérable estropié.

— «Et combien de tems me faudra-t-il

rester ainsi couché?» demanda Julien d'un air chagrin et confus.

— «Cinq à six semaines», repliqua le chirurgien, «il n'en faut pas moins pour guérir une fracture.»

— «Six semaines! bon Dieu! non, je n'y pourrai jamais tenir!»

— «Il ne vous reste malheureusement pas d'autre alternative, entre l'observance exacte de ce que je vous prescris et la certitude de rester estropié pour toute votre vie.» En disant ces mots, le chirurgien serra ses instrumens et se retira après avoir de nouveau recommandé au malade le repos le plus absolu. Julien frappé de ce que le chirurgien venait de lui dire, fut obligé de se résigner, et pour surcroît de disgrâce, il eut encore à essayer les justes réprimandes de son père sur son imprudente témérité.

2.

Jusqu'ici, Julien avait souffert tout seul de ses imprudences, et plutôt à Dieu, qu'elles eussent servi à le corriger! mais il devait bientôt éprouver ce qu'il y a de plus cruel pour un coeur bon et sensible: il devait voir un être tendrement chéri condamné à expier ses sottises.

Que de fois, mes chers enfans, vos parens ou vos instituteurs ne vous auront-ils pas prévenus du danger qu'il y a de jouer avec le feu! mais votre légèreté et votre étourderie vous font le plus souvent négliger des avis dictés par le plus tendre intérêt, et occasionnent quelquefois des malheurs qu'il n'est plus en votre pouvoir de réparer.

Julien aimait aussi à jouer avec le feu et la chandelle, malgré les remontrances réitérées de sa soeur aînée et la défense expresse de son père, qui n'entendait pas raillerie à cet égard. Son grand plaisir, dans les soirées d'été, était de faire, avec d'autres garçons de son âge, une espèce d'illumination, en forme d'arc de triomphe. Voici comme on s'y prend: pour cet effet, on élève quelque part un monticule de sable, puis, après l'avoir suffisamment arrosé, on y plante des fleurs et des branches d'arbre, auxquelles on attache des bouts de chandelles, en guise de lampion, on les allume à l'entrée de la nuit; alors les enfans, s'asseyant autour de leur ouvrage, se réjouissent de l'effet que produit l'éclat des lumières au milieu des fleurs et de la verdure. Ce jeu favori de la jeunesse ne serait pas précisément condamnable, si les enfans met-



taient plus de précaution dans le choix des lieux où ils établissent ces sortes d'illuminations; mais c'est de quoi ils ne se soucient guère; ils les font le plus souvent dans le voisinage des maisons, et ils poussent même l'étourderie jusqu'à les disposer contre des planchages ou clôtures et autres objets non moins combustibles, et l'on conçoit combien il est facile qu'il en résulte un incendie.

Or Julien était resté un dimanche seul à la maison à cause d'un mal de tête auquel il était assez sujet, tandis que son père et ses soeurs étaient allés rendre visite à une tante. Se sentant un peu mieux vers le soir, il descendit au jardin avec son ami Jérôme, pour s'y divertir. Il leur vint bientôt dans l'idée de faire une illumination, et ils eurent l'imprudence de l'établir tout contre la clôture en plancher qui pouvait d'autant plus facilement s'enflammer qu'elle était desséchée par la chaleur excessive qui régnait depuis quelque tems. Les chandelles commençaient à peine à brûler que la porte de la rue s'ouvrit, et Julien à son grand effroi entendit la voix de son père qui venait de rentrer.

— «Éteins les chandelles», dit avec précipitation Julien à son ami; «j'entends mon père, il ne faut pas qu'il s'aperçoive que



nous avons illuminé, contre sa défense.» A ces mots il se sauva à toutes jambes. Jérôme souffla les chandelles, mais dans la hâte qu'il mit à se réfugier lui-même dans son jardin, en escaladant la clôture, il en oublia vraisemblablement une, qui finit par prendre au planchage; celui-ci brûla d'abord lentement, jusqu'à ce que l'air plus vif de la nuit eût dégagé la flamme et propagé l'incendie.

La famille s'était couchée tranquillement, sans se douter de rien, lorsque des coups violens à la porte, et le cri terrible du garde de nuit: «au feu, au feu! ici dans la maison!» vinrent la tirer de son profond sommeil. Le père frappé de terreur s'élança des premiers de son lit, mais il se sentit tout étourdi et presque suffoqué par la fumée qui remplissait déjà toute la maison.

— «Mes enfans, mes enfans!» s'écrie le malheureux père en revenant de son étourdissement, et en même tems il court à la chambre où couchaient ses filles, les réveille et leur recommande de se sauver, pendant qu'il monte au second étage, pour appeler aussi Julien qui couchait dans une chambre au-dessus de la sienne. Celui-ci s'élança du lit et veut suivre son père le  
long

long de l'escalier, mais les flammes leur firent déjà le passage, et les obligent à retourner dans la chambre qu'ils viennent de quitter; ils n'ont plus d'autre ressource que d'ouvrir la fenêtre qui donne sur la rue, et d'appeler du secours. Par bonheur, nombre de gens étaient accourus avec de l'eau et des échelles; aussitôt qu'on entendit leurs cris de détresse, on appliqua la plus longue échelle contre la fenêtre, et le père et le fils atteignirent heureusement la rue, quoiqu'à demi-suffoqués par la fumée, les habits et les cheveux brûlés par les flammes.

— «Où sont mes autres enfans? Sophie, Emilie, Emma, où êtes-vous?» s'écria alors le père, du ton du désespoir.

— «Ici, mon père!» répondit Sophie d'une voix faible et presque mourante. Il court à l'endroit d'où partait la voix, et il aperçoit sa fille aînée étendue par terre; Emilie et Emma à genoux auprès d'elle, versant des pleurs et poussant des sanglots.

— «Qu'est-il arrivé? vous êtes pourtant tous ici?» s'écria le malheureux père, plein d'angoisse.

— «Tous», répondit Emilie, en sanglotant, «mais la bonne Sophie!» ajouta-t-elle en montrant sa soeur évanouie, et semblable

à une morte. Son père la prit dans ses bras, ordonna à ses autres enfans de le suivre, et la porta, toujours sans connaissance, au bout de la rue dans une maison, dont les habitans accueillirent cette famille infortunée avec tout le zèle et toute la bienveillance imaginables; ils envoyèrent aussitôt chercher un médecin, dont la pauvre Sophie avait le plus pressant besoin, dans l'état affreux où elle se trouvait. Le médecin étant venu, examina avec inquiétude les brûlures profondes de la jeune fille, qui ne donnait point encore de signes de vie; sa soeur Emilie raconta alors, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle et Sophie avaient déjà atteint la rue sans accident, lorsque cette dernière, se rappelant tout à coup qu'au milieu de la terreur et de la confusion on avait oublié Emma dans la maison en flammes, s'y précipite de nouveau, en criant: «Emma, ma pauvre Emma!» et reparait bientôt tenant dans ses bras sa soeur enveloppée dans des couvertures, et la ramène saine et sauve du milieu des flammes, mais elle s'était brûlée elle-même par tout le corps: son léger vêtement avait pris feu; on était à la vérité parvenu à l'éteindre, mais la peur et la douleur lui avaient fait perdre connaissance, après



avoir fait un dernier effort pour répondre au cri de son père. Tel fut le triste rapport qu'Emilie fit, à son père, au milieu des sanglots.

La mine sérieuse et pensive du médecin augmenta de beaucoup les inquiétudes de l'infortuné père; il tira le médecin à l'écart et l'interrogea sur l'état de sa fille.

«Je ne saurais décider à présent quel sera le résultat des blessures graves qu'elle a reçues à la tête, probablement par la chute d'une poutre embrasée,» répondit le docteur, avec un soupir qui manifestait assez l'étendue du danger.

— «Dieu aura pitié de ma misère; aux pertes que j'ai déjà éprouvées il n'ajoutera pas celle de ma fille chérie!» s'écria le père d'une voix entrecoupée par les larmes; «non! sa mort ne saurait être le prix de son généreux dévouement pour sa soeur! ce serait par trop cruel!»

Qu'on se figure les sensations de Julien, témoin de toutes ces scènes de douleur! il était comme anéanti; il ne pouvait plus douter qu'il ne fût l'auteur de l'incendie, car plusieurs gens revenus de ce lieu avaient annoncé que le feu avait commencé par la clôture du jardin qui joignait la mai-



son, et que par suite il avait gagné cette dernière; mais comment le feu avait-il pris à la clôture, — le seul Julien pouvait l'expliquer!

Gardera-t-il le silence? s'accusera-t-il lui-même? Il combattit long-tems avant de prendre une résolution; enfin il ne put résister plus long-tems, et se jetant aux pieds de son père, il avoua tout au milieu des larmes et des sanglots.

— «Malheureux!» Son père n'en put dire davantage, mais un regard douloureux qu'il jeta sur Sophie, lui en dit plus que les paroles les plus éloqu岸tes: Julien frémit.

3.

Cette infortunée famille avait perdu une grande partie de son avoir, mais elle n'en murmura point contre la providence, car elle lui conserva son bien le plus précieux. La bonne et généreuse Sophie se rétablit peu à peu; elle conserva, il est vrai, de grandes et profondes cicatrices, qui défigurèrent son visage jadis si beau, mais enfin, elle vivait, pour le bonheur et la joie des siens: elle pardonna de bon coeur au repentir sincère de Julien, l'auteur de toutes ses longues et cruelles souffrances.

Julien se corrigea enfin de sa témérité et de ses imprudences, mais il ne put jamais goûter un bonheur sans mélange: un seul regard sur la figure cicatrisée de sa soeur et c'en était fait de sa gaité, car il avait le coeur sensible, et il aimait tendrement la bonne Sophie. Il n'était pas moins affecté en voyant les privations continuelles que s'imposait sa famille, et qu'elle n'avait jamais connues jusqu'alors; hélas! tout cela était son ouvrage, le fruit de sa désobéissance! Le bien de son père avait tellement souffert dans cet incendie, que cet homme, jadis aisé, se voyait maintenant obligé de renoncer à mainte douce habitude, et à mainte jouissance, pour ne pas priver les siens du strict nécessaire.

Qui de vous, mes jeunes amis, aurait voulu être à la place de Julien? et pourtant vous faites si peu de cas des sages leçons qu'on vous donne; vous êtes si étourdis, si imprudens, souvent pires encore que lui! Songez donc, que les suites d'une inconséquence sont incalculables, et qu'elles retombent ou sur vous ou sur les autres; et quel malheur, d'avoir à se reprocher ses propres peines ou celles d'autrui!

---

### III.

## LE CORSET.

---

### 1.

Rosette se trouvait malheureuse, o bien malheureuse! La pauvre enfant! était bien à plaindre en effet! Figurez-vous qu'elle ne devait point porter de corset! ah c'est un malheur réel pour une petite fille de dix ans toute pleine de vanité. C'était pour elle un sujet d'affliction toujours nouveau, parce que sa bonne amie, la petite Aurélie, qu'elle voyait presque tous les jours, ne manquait jamais de lui demander, et cela d'un ton de pitié ironique, si elle avait enfin un corset; à quoi Rosette répondait en soupirant: «Hélas non!»

Les parens de Rosette étaient de ces gens qui font plus de cas de la santé du corps que des folies de la mode, surtout

lorsque celles-ci sont absolument nuisibles; ils avaient appris de leur médecin, homme plein de bon-sens et d'expérience, que la funeste manie de se lacer, surtout dans l'enfance où le corps doit se développer dans toutes ses parties, était extrêmement nuisible et amenait une foule de maladies dont ceux qui n'ont aucune idée de la médecine ne peuvent souvent découvrir la source; et que d'ailleurs le corps, qui a joui de toute sa liberté dans la jeunesse, est sans contredit plus beau que celui dont tous les mouvemens ont été comprimés dans un corps de baleines; et comme Rosette était une très-jolie enfant, ils avaient à coeur de lui conserver cet avantage précieux que lui avait accordé la nature; ainsi point de corset!

Rosette, à dire vrai, faisait honneur à son nom, ses joues pleines et arrondies avaient l'éclat et la fraîcheur de la rose humectée par la rosée du matin; ses yeux étaient bleus et clairs comme le ruisseau limpide dans lequel se reflète un ciel sans nuages; elle avait la légèreté et l'agilité d'une biche; elle fournissait la course la plus longue et la plus rapide sans jamais perdre haleine, comme son amie Aurélie, qui au bout de cent pas haletait déjà comme une



vieille femme, quand elle voulait courir avec ses frères; mais j'aurais voulu voir celui qui aurait attrapé Rosette au jeu des barres. C'était aussi un plaisir de la voir voltiger sur la pelouse, en faisant les plus jolis pas avec une légèreté admirable. L'heureuse enfant, elle ignorait ce que c'était que la maladie, ou même le simple mal-aise!

Il n'en était pas ainsi d'Aurélië, sa camarade d'école et son amie intime. La nature ne l'avait pas non plus traitée en marâtre, et elle eût pu passer pour jolie, si la vanité de ses parens, partisans insensés d'une mode pernicieuse, ne l'eût condamnée, dès sa troisième année, à l'étroite prison d'un corset. La pression constante que cet instrument de torture exerçait sur ses membres délicats, la gêne qu'il leur imposait sans cesse, l'avait rendue faible et malade: elle avait l'air pâle, les yeux troubles, l'haleine embarrassée; elle ne pouvait ni bien courir, ni se mouvoir avec grâce et liberté; elle était presque toujours triste et de mauvaise humeur, parce qu'elle ne pouvait jamais prendre part aux divertissemens joyeux qui sont si salutaires à la jeunesse, et lui conviennent si bien. La course, la danse, lui étaient interdits, car le corps

de balaine que l'on resserrait de plus en plus ne lui laissait presque plus la faculté de se mouvoir, mais aussi elle avait — un corset! Le but des désirs de Rosette qui entendait sans cesse Aurélie lui répéter qu'une demoiselle sans corset ressemblait à un garçon; «et puis, ma pauvre Rosette,» ajoutait-elle alors d'un air de sagesse affectée, «quand on n'a point de corset, l'on est en danger de devenir difforme et bossue, et c'est une chose qui arrive assez fréquemment, je t'assure.»

Rosette le croyait tout bonnement, sans songer que son frère Ferdinand, qui avait déjà vingt ans, était d'une taille haute et élancée, quoiqu'il n'eût jamais porté de corset, et que ses autres frères, Auguste et Erneste, qui étaient également droits et bien faits, n'en portaient pas non plus. Quoiqu'il en soit, la pauvre enfant se tourmentait jour et nuit en pensant à la bosse dont Aurélie l'avait menacée; elle allait même jusqu'à se regarder au miroir, pour voir si son dos ne commençait pas déjà à se voûter; bref, elle ne rêvait que bosses et corsets.

2.

Au milieu de ces inquiétudes bien fondées, Rosette venait d'atteindre sa onzième année; ce fut un jour de joie et de fête pour la famille qui ne manqua de lui faire, comme à l'ordinaire en pareille circonstance, de jolis présens. Cependant elle eut l'air moins satisfaite que de coutume: son attente avait été déçue, le corset tant désiré ne s'y trouvait point encore. Sa mère ne tarda pas à remarquer son mécontentement, et lui en demanda la cause; Rosette pleine de franchise et de confiance envers ses bons parens, la lui avoua sans détour.

— «Mon enfant», lui dit alors sa mère, après avoir réfléchi quelques momens, «ta demande n'est pas trop raisonnable, mais n'importe, aujourd'hui tu seras satisfaite sur tous les points, je vais à l'instant même envoyer dans un magasin de lingeries, où il y a toujours des corsets de faits pour tous les âges; dans une heure tu seras lacée et corsetée à ton gré; et ce soir tu m'en diras des nouvelles.»

Quel bonheur pour Rosette! au bout d'une heure le précieux corset arriva; sa bonne mère le lui passa elle-même, et l'en-



ferma dans cette espèce de cuirasse; maintenant ce n'était plus un enfant, c'était une petite demoiselle, elle n'avait plus besoin de rougir aux yeux d'Aurélié, elle pouvait se présenter dignement devant elle et ces compagnes lorsqu'elles viendraient à sa fête, à laquelle elles avaient été invitées.

Rosette ne tarda pas à éprouver un mal-aise extraordinaire qui s'accrut au point qu'elle avait même de la peine à respirer. A table elle ne trouva pas non plus son appétit accoutumé, quoique sa mère eût rassemblé dans cette occasion tous ses mets favoris, entr'autres une excellente tarte aux pommes; elle ne savait à quoi en attribuer la cause.

Vers les quatre heures arrivèrent les petites amies de Rosette; elle s'était fait une fête de les surprendre agréablement avec le fameux corset, car elle espérait que celles-ci remarqueraient au premier coup d'oeil, la métamorphose qui s'était opérée sur sa personne, qu'elles admireraient sa belle taille et qu'alors elle leur dirait d'un air de triomphe: «Je l'ai enfin ce corset tant désiré!» Mais il n'en fut pas ainsi, car, comme Rosette se tenait naturellement très-droite, Aurélié ne remarqua rien d'extraordinaire en



elle, si ce n'est qu'elle lui parut extrêmement pâle, beaucoup plus raide que de coutume et surtout moins gaie qu'à l'ordinaire.

— «Eh bien, Aurélie,» dit enfin Rosette à son amie, après avoir vainement attendu que celle-ci lui parlât de son changement, «ne remarques-tu rien de nouveau en moi?»

— «Rien, si ce n'est que tu ne me paraissais pas très-satisfaite; qu'as-tu donc?»

— «Ne me trouves-tu pas tout autre qu'à l'ordinaire?» lui demanda-t-elle alors tout étonnée.

— «En effet, je te trouve plus pâle et surtout plus raide que de coutume,» répondit Aurélie.

— «Comment, tu ne me trouves pas plus jolie?»

— «C'est ce que je ne saurais dire précisément, tu me sembles, au contraire, embarrassée et de mauvaise humeur; t'est-il arrivé quelque chose de désagréable?»

— «Vraiment, tu es bien dans l'erreur! devine un peu ce que ma bonne maman m'a donné aujourd'hui?»

— «Mais il me semble avoir déjà vu tous tes présens, en as-tu encore que tu ne m'aies pas montrés?»

— «Sans doute, mais il faut d'abord

que tu devines ce que c'est; regarde-moi bien, tu vas le voir.»

— «Je ne vois rien, je t'assure; tes perles, je les ai déjà vues; ta robe, il y a long-tems que je la connais; ton beau fichu de soie, on te l'a donné pour tes étrennes — ainsi qu'y a-t-il donc encore? . . .»

— «Comment, tu ne vois donc pas que j'ai un corset?» s'écria Rosette, n'y pouvant tenir plus long-tems.

— «Non, en vérité! je ne l'ai pas remarqué! allons, je t'en félicite, ma chère Rosette!»

Ce dialogue qui donna beaucoup à penser à Rosette, fut interrompu par l'arrivée de ses frères, qui invitèrent poliment les petites demoiselles à descendre au jardin, pour y jouer à toutes sortes de jeux; l'invitation fut acceptée avec plaisir. On joua à colin-maillard, sur une magnifique pelouse, puis à la maison en vente; on proposa ensuite de jouer au chat et à la souris, mais Rosette qui dans tous ces jeux était ordinairement la personne principale, fut obligée d'aller s'asseoir avec Aurélie dans un berceau de verdure, et de se contenter de regarder les autres jouer, car le malheureux corset la serrait et la pressait tellement, qu'elle ne

savait plus que devenir à force d'angoisse et de douleur; et lorsqu'elle vit les autres enfans courir tout à leur aise, et se livrer à une gaité folâtre, sans qu'elle pût y prendre part, les larmes lui vinrent aux yeux et une sage résolution mûrit dans sa pensée.

Elle pria Aurélie, de l'excuser pour un moment, et elle courut aussitôt à la chambre de sa mère.

— «Maman, ma bonne maman!» s'écria-t-elle, en s'élançant dans ses bras, «je reconnais maintenant la sottise que j'ai faite, en te priant de me donner un corset; depuis que je l'ai, je suis toute changée, je ne suis plus si contente et si gaie qu'auparavant. J'éprouve une gêne et un mal-aise insupportables; non, maman, plus de corset!»

— «Tu te serais faite à ce sentiment d'oppression et de mal-aise, ma chère enfant, comme toutes celles qui portent des corsets,» répliqua la mère, «mais tu peux voir par ce que tu viens d'éprouver, combien cet usage est dangereux pour le corps, dont, en dépit de l'habitude, il contrarie tous les mouvemens, et finit par ruiner la santé, ce bien précieux et inestimable.»

— «Oh, tu as bien raison, ma chère maman!» reprit Rosette, tout en ôtant sa robe



pour se débarrasser de son étroite prison : sa mère s'empressa de l'aider dans cette nouvelle besogne. « Ah ! » s'écriait Rosette, à mesure que les liens qui la tenaient captive, se relâchaient, « quel bien-être ! » elle se rhabilla à la hâte, embrassa sa mère, la remercia avec transport de lui avoir permis d'ôter le vilain corset, comme elle l'appelait maintenant, et vola rejoindre ses compagnes, avec la légèreté d'un oiseau qui s'est échappé de sa cage.

— « Eh bien ! Aurélie, ne remarques-tu aucun changement ? » dit-elle à son amie, avec un malin sourire.

— « Oh oui ! » reprit celle-ci, « maintenant on peut voir que tu es lacée ; tu auras sûrement resserré les liens de ton corset, car tu as à présent l'air qui convient à une jeune demoiselle. »

A ce propos, Rosette éclata de rire, et Aurélie lui ayant demandé le motif de ce transport subit de gaieté, elle lui donna, en riant, le mot de l'énigme.

— « Tu ferais fort bien aussi, d'ôter ton corset, pour jouir enfin comme moi du contentement et de la santé, » dit alors Rosette à son amie ; « puis ne crains pas que je devienne jamais bossue ; quand on fait atten-



tion à soi, on peut fort bien se tenir droit, sans corset. Tu n'as pourtant pas pu remarquer quand je l'avais et quand je l'ai quitté; ainsi cette machine, laide, mal-saine et incommode, est donc absolument inutile.»

Rosette passa le reste de la soirée de la manière la plus agréable; elle était si contente et si bien remise depuis qu'elle avait quitté ce détestable corset, qu'elle n'y pensait plus qu'avec horreur. Dans la suite, lorsqu'elle se tenait un peu courbée, ce qui arrive souvent quand le corps prend un accroissement rapide, sa mère n'avait qu'à lui dire: «Rosette! Rosette! comme tu te tiens mal! Je serai obligée, en vérité, de te remettre le corset!» Ce mot faisait l'effet d'un talisman sur Rosette, qui se redressait aussitôt et se surveillait avec la plus grande attention.

Je regrette de ne pouvoir vous montrer à la promenade deux jeunes filles que je vois souvent ensemble: l'une, fraîche comme une rose, grande et bien faite, d'un port noble et d'une taille élancée, porte dans ses traits l'empreinte du bonheur et de la santé; tandis que sa compagne, petite et maigre, un tant-soit-peu contrefaite, ne marche qu'avec

difficulté et a la respiration si embarrassée qu'on s'en aperçoit déjà à quelque distance, par le bruit qu'elle fait en respirant. La pâleur excessive de son visage, ses yeux cernés et profondément enfoncés, indiquent que l'étiisie a déjà fait de grands progrès, et malheureusement il en est ainsi. Chacun des passans admire sa compagne, mais en portant ses regards sur elle, il les détourne avec pitié en se disant : la pauvre jeune fille n'ira pas loin.

Je n'ai pas besoin de vous demander si, à ce portrait, vous avez reconnu Rosette et Aurélie. Cette dernière, loin de renoncer au pernicieux corset, se serra de plus en plus à mesure qu'elle grandissait et que son amour propre augmentait ; son corps ne pouvant acquérir son développement convenable, sa santé s'affaiblit de jour en jour, et elle finit par devenir la victime de la plus funeste des maladies ; elle attend à chaque instant la fin cruelle et prématurée qu'elle s'est elle-même préparée par sa folle vanité, tandis que son amie, pleine de vigueur et de santé, peut espérer une longue et agréable carrière.

Si la peinture que je vous ai faite des effets pernicieux du corset, vous semble exagérée, demandez à tout médecin honnête et

sensé, et il vous dira que je n'ai rien outré, et que vous sacrifiez votre santé et votre existence à une mode aussi ridicule que préjudiciable, bien plus, il vous dira que vous vous enlaidissez aux yeux de tout amateur de la véritable beauté, en comprimant votre corps et en contrariant ainsi la nature.

Si quelqu'une de mes jeunes lectrices, après avoir lu ce chapitre, a l'esprit et le courage de renoncer à cette mode pernicieuse, elle m'aura donné la plus douce récompense que je puisse attendre de mes efforts à préserver la jeunesse d'erreurs et de préjugés qui peuvent lui devenir si funestes.

---

#### IV.

### LA DÉSŒBÉISSANCE PUNIE.

---

#### I.

Henri et Auguste étaient tout à la fois camarades d'école et amis intimes. Ils s'aimaient de cette tendresse qui distingua, dit-on, jadis ces deux célèbres amis de l'antiquité, Oreste et Pylade; aussi leur en avait-on donné le nom dans l'école qu'ils fréquentaient ensemble. Leurs travaux se faisaient en commun, et comme chacun d'eux avait une supériorité marquée sur l'autre dans une branche particulière de la science, ils se trouvaient à même de s'aider mutuellement, et de livrer de bons ouvrages, tout en profitant réciproquement de leurs connaissances partielles. L'un et l'autre étaient pleins de douceur et de courage et généralement bien élevés; sauf une qualité essentielle qui manquait à Henri: l'obéissance,



le premier devoir de la jeunesse envers les parens, et vertu indispensable à tout homme d'une éducation soignée.

Mais Henri n'était pas réellement obéissant, il se faisait répéter deux ou trois fois la même chose, avant de se soumettre à la volonté ou aux désirs de ses parens, et vous allez voir quelles en furent les suites funestes.

Il faisait une de ces belles journées d'hiver si agréables à la jeunesse, parce qu'elles offrent à cet âge plein de santé et de vigueur mille jouissances diverses. Le ciel était serein et sans nuages, le soleil de février lançait déjà des rayons plus chauds et plus pénétrants sur la terre encore couverte de neiges et de glaces. Le froid n'était ni violent, ni désagréable, et des gens de la campagne qui venaient chaque jour apporter leurs denrées à la ville, prétendaient avoir déjà entendu chanter l'alouette, cette aimable messagère du printems.

Henri et Auguste avaient des parens sensés, qui, par excès de sollicitude, ne refusaient point à leurs enfans les plaisirs permis à la jeunesse, et dont le souvenir est encore une jouissance pour l'âge mûr. Il leur était permis en été, de pêcher et de

se baigner, et même de faire la chasse aux oiseaux avec leur fusil qu'ils n'osaient, à la vérité, charger à balle. L'hiver, ils pouvaient patiner et courir en traîneau sur la glace, lorsqu'elle était assez forte pour qu'il n'y eût pas de danger; en un mot, ils pouvaient se livrer en liberté à tous les jeux de l'enfance et en goûter tous les agrémens.

Ce beau jour en question était un dimanche; Auguste vint prendre son Henri, pour l'emmener à la promenade, avec la permission de ses parens.

— «Allez et amusez-vous», répondit le père d'Henri, lorsque son fils lui demanda la permission d'accompagner son ami à la promenade; «mais j'exige, avant tout, que vous me promettiez de ne plus aller sur la glace, car elle n'est pas sûre.»

— «Ma mère a exigé de moi la même promesse», répondit Auguste, «vous pouvez compter d'après cela que nous nous en garderons bien.»

Nos amis s'éloignèrent alors, mais à peine étaient-ils sur le seuil de la porte, qu'Henri, prétextant avoir oublié quelque chose, retourna sur ses pas, monta rapidement à sa chambre, et en revint presque aussitôt; puis ils partirent.

— «Quel chemin prendrons-nous donc?» demanda Auguste, lorsqu'ils eurent traversé la première rue.

— «Allons du côté de la rivière», répondit Henri, «la débâcle a sans doute eu lieu, et la glace charrie, c'est un spectacle trop amusant, il nous faut le voir.»

— «Oui, mais nous n'irons pas sur la glace, tu sais que nous l'avons promis à ton père!»

Henri ne répondit rien; il avait eu dès le commencement l'intention de désobéir à ses parens, aussi avait-il pris ses patins à la dérobée; il se garda bien toutefois d'en rien dire à Auguste, car celui-ci se serait refusé à l'accompagner à la rivière.

Au bout d'une demi-heure ils se trouvèrent au bord de l'eau, la glace se trouva beaucoup plus solide qu'ils ne l'avaient présumé d'après le changement considérable qui s'était opéré dans la température depuis quelques jours. La glace paraissait encore tout aussi épaisse qu'au plus fort de l'hiver.

— «Regarde», dit alors Henri d'un air satisfait à son ami, «la glace est en vérité si solide que, si tu avais aussi apporté tes patins, nous pourrions . . .»

— «Courir sur la glace, n'est-ce pas?»



l'interrompit Auguste, «c'est-à-dire, désobéir à nos parens et manquer à notre parole?»

— «Tu as peut-être donné ta parole, et tu dois la tenir,» répliqua Henri; «pour moi, je me suis bien gardé de faire une telle promesse; tiens, regarde! voilà mes patins.»

— «Tu n'iras pas sur la glace, quoique tu n'aies pas promis de ne le pas faire,» reprit Auguste avec chaleur; «n'as-tu pas entendu ton père te le défendre expressément?»

— «Bah! les parens sont toujours par trop inquiets, à peine le soleil commence-t-il à paraître, qu'ils craignent aussitôt que la glace ne rompe. Mais moi, je t'assure que sur cette glace l'on pourrait rôtir un boeuf, comme cela s'est fait, il y a quelques années, à ce que m'a dit mon père, ou même donner un bal sans qu'elle vînt seulement à fléchir.»

En disant ces paroles, il s'assit à terre, et en dépit des représentations d'Auguste, il attacha ses patins aux pieds; il reprocha même à son ami obéissant et sensé, d'être assez fou de se priver d'un si grand plaisir, pour céder «au caprice de ses parens» — car tel était le titre inconvenant qu'il donnait à leur inquiète et sage prévoyance.



Auguste qui croyait aussi que la glace était sûre, — quoiqu'on verra bientôt qu'il se trompait — ne redoutait réellement pas de danger; mais la crainte de désobéir et la parole qu'il avait donnée, le retenaient plus que tout autre considération; aussi Henri prodigua-t-il en vain toute son éloquence pour le persuader de le suivre sur la glace, et Auguste voyant l'inutilité de ses remontrances, demeura au bord de la rivière, pendant Henri s'éloignait pour poursuivre son coupable dessein.

Pendant quelque tems tout alla bien, et Henri parcourait la surface unie avec la rapidité d'une flèche; tantôt il courait en droite ligne, tantôt il décrivait une courbe avec ses patins; puis s'éloignait tout d'un coup du rivage, puis revenait vers Auguste, à qui il reprochait sa timidité, le traitant de poltron: il poussa l'étourderie jusqu'à se moquer d'un laitier qui vint à passer tout près du bord et qui lui cria par pure humanité: «Mon petit Monsieur, méfiez-vous de la glace, elle n'est pas sûre.» Cet avis prudent et raisonnable ne fit que l'exciter à faire parade de hardiesse, et il se hasarda plus loin qu'au paravant dans le lit de la rivière: le laitier le





le regarda quelque tems, puis il continua son chemin en secouant la tête.

Il avait à peine fait quelques pas, qu'un cri perçant le força de retourner la tête, et il aperçut Auguste sur le rivage, qui se tordait les mains en poussant des cris déchirans.

— «Qu'est-ce qu'il y a donc, mon petit Monsieur?» demanda alors le laitier en s'approchant d'Auguste.

— «Ah mon Dieu! je ne le vois plus! il sera sans doute disparu sous la glace!» dit Auguste en sanglotant.

— «A Dieu ne plaise!» répondit cet homme: «je lui avais bien dit de prendre garde, mais il n'a pas voulu m'écouter.»

— «Oh! courez à son secours! sauvez-le!» s'écria Auguste dans l'angoisse du désespoir; «tout ce que j'ai, est à vous, si vous le sauvez; ses parens sont riches, leur reconnaissance n'aura point de bornes, si vous leur rendez leur fils.»

— «S'il est vraiment tombé sous la glace,» répondit le laitier, «Dieu lui soit en aide! car avant que nous soyons arrivés à la place où il a disparu, le courant l'aura entraîné bien loin sous la glace, et il ne re-



paraîtra que quand la rivière commencera à charier.

Auguste entraîné par son désespoir et décidé à sauver son ami au risque même de sa vie, n'écoute plus les conseils de la prudence, et vole sur la trace de l'infortunée victime de sa désobéissance. La glace cède ou rompt à chaque pas, mais dans la douleur qui le transporte il s'en aperçoit à peine; enfin il atteint la place où Henri était disparu et voit un trou dans la glace. C'est en vain qu'il appelle cent fois Henri par son nom, nulle voix ne répond à la sienne! Il serait encore resté long-tems à cette place dangereuse, où son existence se trouvait dans le péril le plus imminent, si le laitier touché de compassion, ne l'eût suivi, et ne l'eût ramené, pour ainsi dire, par force au rivage.

— «Il est perdu, mon jeune Monsieur, mais sauvez-vous au moins, afin que vos parens n'aient pas le même malheur à déplorer; je vais chercher du secours, quoique ce soit désormais inutile. Il y a là-bas un canot destiné à porter du secours à ceux qui tombent sous la glace, j'engagerai des gens à le monter, et s'il est possible, votre ami vous sera rendu; mais malheureusement

je n'attends pas grand' chose de cette tentative.»

Tout se fit comme cet homme l'avait promis; mais après être pénétrés assez loin avec le canot, les gens qui le guidaient, furent obligés de retourner, parce que la glace était par intervalles trop épaisse pour qu'on pût la briser: c'en était fait d'Henri, sa mort était le prix de sa désobéissance!

Je ne vous dépeindrai point le désespoir des malheureux parens, qui avaient perdu d'une manière si funeste leur unique enfant; je ne vous décrirai pas non plus la douleur amère d'Auguste. Vous la comprendrez, si vous avez le bonheur d'avoir de tendres parens, et de posséder un ami chéri.

Lorsqu'enfin la débâcle vint à s'opérer avec un craquement épouvantable et que la glace commença à charrier, les vagues, libres de leurs entraves, rejetèrent sur le rivage un cadavre dont les traits, défigurés par un long séjour dans l'eau, étaient absolument méconnaissables, mais dont les vêtemens indiquaient assez que c'était la dépouille mortelle du malheureux Henri. Ses restes furent déposés sans bruit dans la terre consa-

crée, et au retour du printems, la main de l'amitié planta un rosier blanc sur sa tombe que recouvrait déjà une légère verdure. Que de larmes répandit Auguste à cette dernière preuve de tendresse qu'il donnait à son ami!

Mais quels durent être les sentimens, quelles durent être les angoisses qu'éprouva l'infortuné en s'enfonçant sous la glace, et sentant sa vie prête à échapper! Sa dernière pensée, sans doute, fut celle du repentir tardif et stérile! en voyant les suites affreuses de sa désobéissance.

Profitez, mes enfans, profitez de cette triste histoire, et tâchez d'être plus obéissans envers vos parens que ne le fut le malheureux Henri! Songez bien que vous êtes exposés à tous les accidens et à tous les malheurs imaginables, si vous négligez les avis et les représentations qu'inspirent à vos sages parens leur tendresse et leur expérience!

---

V.

LA FÊTE D'UNE MÈRE.

---

I.

Célestine était une charmante petite fille qui se faisait chérir de tout le monde : toujours de bonne humeur, ne se fâchant de rien, ne boudant jamais, son bon cœur, ses manières douces et prévenantes en faisaient l'idole de ses frères, qui, plus âgés qu'elle, se félicitaient de posséder une si bonne petite soeur.

Je ne connais rien de plus beau que de voir des frères employer les forces supérieures que leur a données la nature, à protéger et à défendre leurs soeurs, et leur témoigner les attentions et les soins délicats qu'on doit à la faiblesse naturelle de leur sexe ; et c'est aussi ce que faisaient Hippolyte et Jules envers la petite Célestine, comme ils se plaisaient à la nommer. Celle-



ci de son côté ne demeurait pas en reste, mais leur rendait tous les bons offices qui étaient en son pouvoir: leur arrivait-il de faire un soi-disant petit malheur, c'est-à-dire, quelque étourderie, loin d'aller le rapporter à ses parens, elle faisait tout son possible pour les préserver des suites de leur imprudence. Elle se livrait avec un zèle tout particulier à la couture et au ravaudage, afin de pouvoir réparer les petites avaries qui arrivaient aux pantalons, vestes et habits de ses frères, aussi, au moindre accident de ce genre, ceux-ci accouraient pour implorer son secours, et en un instant le dommage se trouvait réparé. Elle leur cousait leurs cahiers, y collait de jolies estampes, et les coupait fort proprement. C'était encore elle qui leur faisait des balles de laine de diverses couleurs; à cet effet elle conservait soigneusement tous les bouts de laine, qui lui restaient quand elle faisait de la tapisserie.

Ses frères ne pouvaient, à la vérité, lui rendre des services de cette nature, car ils n'étaient pas versés dans ce genre d'habileté qui est le partage du sexe; mais ils n'en trouvaient pas moins de fréquentes occasions de faire preuve de complaisance envers elle:

les oiseaux de Célestine se trouvaient supérieurement logés grâces à leur attention et à leur adresse; ils n'allaient jamais dans les champs, sans en rapporter quelque chose pour son petit serin, et des fleurs ou des fruits pour elle. Grâces à leurs soins, elle se trouvait si abondamment pourvue de boîtes, de pelotes, de dés et d'autres instrumens à l'usage des jeunes filles, qu'elle pouvait en donner à celles de ses amies qui en manquaient — et donner était son bonheur. — Hippolyte qui était fort adroit, et qui avait appris à tourner, voyait naître sous ses mains créatrices une foule de jolis petits ouvrages dont il faisait présent à sa bonne petite soeur, de préférence à tout autre.

Dites-moi, mes chers petits amis, ces aimables enfans ne menaient-ils pas une vie bien heureuse, par suite de leur tendresse réciproque, de leur bon accord et de leur complaisance? et ne serait-on pas tenté de leur porter envie? mais non, cela n'est pas nécessaire, car il ne dépend que de vous, de jouir du même bonheur: il ne faut pour cela que de l'union, de la bonne volonté et un peu d'indulgence, quand l'un ou l'autre de vous s'est oublié un moment. Que le frère soit indulgent pour la soeur, celle-ci

le sera à son tour pour lui; car, croyez-moi, personne ne commet une faute sans qu'il sente bientôt son tort et ne désire le réparer, pour peu qu'on vienne à sa rencontre, et quelle tendresse ne mérite pas un frère ou une soeur, qui a su opposer la douceur et la patience à la passion et à l'emportement, combien ne se sent-on pas disposé à l'indulgence pour celui qui sait en faire preuve envers les autres!

Je ne veux parler ici que des enfans d'un bon naturel, car ce n'est pas pour les autres que j'écris.

Malgré son bon coeur et son amabilité, Célestine avait pourtant un défaut, qui aurait pu influencer d'une manière fâcheuse sur son avenir et peut-être même détruire son bonheur futur, si elle n'eût pris soin de le combattre sérieusement et de s'en corriger. Jeune, comme elle l'était, ce défaut paraissait sans importance; mais une vérité incontestable, c'est que nos défauts, si nous ne parvenons à les vaincre, croissent avec nous, et acquièrent d'année en année un nouvel empire et deviennent d'une conséquence toujours plus dangereuse pour notre repos.

Le défaut de Célestine, c'était d'être toujours en retard, et par cela même de n'être



jamais prête à tems; elle travaillait en tout genre avec une facilité extraordinaire, et néanmoins ses ouvrages pour l'école lui causaient un tourment continuel, parce qu'elle remettait toujours à les faire jusqu'au dernier moment. S'il arrivait alors quelque empêchement inattendu, ou si par hasard elle se sentait moins disposée qu'à l'ordinaire à une application soutenue, elle se trouvait dans le plus grand embarras. Elle ne pouvait se présenter sans rougir devant ses maîtres et ses maîtresses, qui, connaissant ses heureuses dispositions, allaient jusqu'à la taxer de paresse, quand elle n'avait pas rempli sa tâche à tems.

Il ne tenait pas à Hippolyte et à Jules que Célestine se corrigeât de ce défaut, car ils n'épargnaient ni les avis ni les exhortations pour la faire perdre cette mauvaise habitude, et ils lui donnaient eux-mêmes le meilleur exemple à cet égard, car l'un et l'autre ne pouvaient se livrer au jeu et à la gaité, qu'ils n'eussent avant tout terminé leurs occupations. Leur premier soin, en rentrant de l'école, était de se mettre à leur pupitre qu'ils ne quittaient qu'après avoir rempli leur tâche pour le lendemain; ce n'était qu'alors qu'ils songeaient à manger et à



boire. Mais aussi avec quel délice ils profitaient des heures de loisir qui leur restaient! Satisfaits d'avoir rempli leur devoir, avec quelle joie ils s'abandonnaient à leurs inclinations favorites!

Il en était tout autrement de Célestine; elle commençait par jouer — naturellement avec une joie mêlée d'inquiétude — puis elle se mettait à l'ouvrage au dernier moment et souvent plus tard encore; mais alors la crainte de n'avoir pas fini sa tâche, lui ôtait le sang froid et la réflexion nécessaires en pareil cas. Elle avait eu plus d'une punition à souffrir par suite de ce défaut, car comme elle était pleine de santé et de capacité, et qu'on ne la surchargeait pas d'ouvrages, on n'avait aucune indulgence pour elle quand elle manquait à son devoir; les maîtres et les instituteurs n'en doivent qu'aux enfans mal-partagés de la nature.

Après une correction semblable, d'autant plus pénible pour Célestine qu'elle avait beaucoup d'amour-propre, tout allait mieux pendant quelque tems, et elle montrait par là à ses maîtres ce qu'elle était en état de faire, quand elle voulait; mais ce beau zèle ne tardait pas à se refroidir, et la vieille habitude reprenait le dessus, jusqu'à ce

qu'une nouvelle correction la ramenât dans la bonne voie.

J'admire que les enfans qui reconnaissent souvent leurs mauvaises habitudes, ne sachent presque jamais s'en défaire, semblables en cela à celui qui, ayant un songe désagréable, et sachant qu'il rêve, ne peut néanmoins se réveiller, pour se délivrer du sentiment pénible qui l'opprime.

2.

Le six Janvier est, comme vous savez, la fête des trois Rois, et ce jour était pour nos enfans un triple sujet de réjouissance: d'abord c'est une fête en soi; puis le soir on servait à table un superbe gâteau dans lequel on avait mis une fève, et celui qui la recevait, était proclamé roi de la fève; et enfin c'était aussi la fête de leur mère, le plus beau jour de l'année pour de tendres enfans.

Long-tems avant ce jour, Hippolyte, Jules et Célestine avaient commencé leurs ouvrages destinés pour le six Janvier; leur mère avait été priée de ne pas entrer dans leur chambre, et celle-ci, sachant qu'ils n'avaient pas besoin de sa présence pour se

conduire en enfans bien élevés, se faisait un plaisir de les satisfaire sur ce point.

Hippolyte avait acheté de ses épargnes un grand morceau d'ambre, et il en avait fait, au moyen de son tour, une très-jolie croix pour suspendre au cou de sa mère; l'ouvrage était si artistement travaillé qu'il aurait pu faire honneur au tourneur le plus habile. Il avait obtenu de son père l'argent nécessaire pour acheter de l'or pour garnir les extrémités de la croix, ainsi qu'un anneau du même métal pour y passer le ruban qui devait la soutenir. Vous pouvez vous figurer la joie d'Hippolyte, de pouvoir faire à sa bonne mère un si joli présent.

Jules de son côté, était comme enseveli dans les cartons, la colle, les papiers d'or et d'argent moirés, et les vignettes coloriées. Il voulait faire à sa mère une cassette à coudre qui n'eût pas son pareil pour la richesse et l'élégance du travail. Il avait peint de sa propre main les vignettes, composées de quatre petits paysages pour les quatre côtés de la cassette, et d'un cinquième plus grand pour le dessus; son habileté naturelle jointe au zèle extraordinaire qu'il y avait mis, avaient fait réussir son ouvrage au-delà de son attente. Le fond de la caisse se



composait d'un beau papier d'argent moiré, avec quatre étoiles bleu-ciel; les supports étaient de papier d'or représentant une couronne de pampres; il était transporté de joie quand il travaillait à son chef-d'œuvre, en pensant à sa destination. Hippolyte qui se faisait un plaisir d'aider son frère, s'était chargé du contenu de la cassette, c'est-à-dire, d'en garnir l'intérieur; un dé de nacre de perles, une quantité de bobines d'ivoire, un étui d'ébène, de petites boîtes de corne brulée, sortirent de ses mains habiles, pour orner le chef-d'œuvre de Jules.

Célestine qui non seulement savait parfaitement coudre, mais qui était aussi une très-habile brodeuse, avait commencé un joli bonnet de tulle pour sa mère; de plus elle avait encore assez d'argent dans sa bourse pour y ajouter une belle garniture de rubans; sa bonne maman devait mettre ce bonnet le jour de sa fête, et elle ne doutait pas qu'il n'obtint toute son approbation.

D'abord elle se mit à l'ouvrage avec ardeur, se tenant dans la chambre de ses frères et brodant avec zèle, pendant que l'un travaillait à son tour et l'autre à ses cartons; la besogne avançait rapidement, mais il lui vint dans l'esprit qu'elle n'avait pas



besoin de tant se presser, puisqu'elle avait encore un tems considérable par devant elle, et cette pensée lui fit suspendre son travail, qu'elle finit par négliger entièrement. Pour surcroît de malheur, son amie Berthe l'avait priée de l'aider à habiller une poupée, dont elle voulait faire cadeau à sa soeur cadette aux étrennes; comme ce genre d'ouvrage était fort du goût de Célestine, elle y travaillait avec tant d'assiduité, qu'elle ne songeait plus du tout au bonnet de sa mère, et si par fois il lui arrivait d'y songer, elle se disait aussitôt: «oh! j'aurai tout le tems de le finir, la broderie va si vite!»

La fête de Noël arriva sur ces entrefaites, et pendant les trois jours qu'elle dura, elle ne put faire un seul point, parce que ses parens eurent société le premier jour, et furent invités les deux suivans chez des parens et des connaissances. Le premier jour de l'an vint la surprendre sans que le bonnet fût beaucoup plus avancé. Ce fut alors qu'elle commença à réfléchir sérieusement et qu'elle crut qu'il était tems de se hâter; mais comme il arrive souvent dans le cours de la vie, lorsqu'on a laissé passer le moment favorable, le hasard s'en mêle pour lui jouer un mauvais tour: le poêle dans la

chambre de travail de ses frères, qui n'avait pas été nettoiyé depuis long-tems, commença à fumer de telle sorte qu'il n'y avait pas moyen d'y tenir. On envoya chercher un poëlier; celui-ci, comme font en général les ouvriers, promit de venir à l'instant même pour mettre le poële en ordre, mais il se fit attendre d'un jour à l'autre jusqu'au cinq Janvier, où il nettoya enfin les tuyaux remplis de suie, et permit ainsi à Célestine de continuer son ouvrage — jusqu'au lendemain matin.

— «Quel bonheur que nous ayons pu finir notre ouvrage, avant que le poële nous ait joué ce mauvais tour!» s'écria Hippolyte, tout réjoui, en considérant la croix d'or qu'il venait de recevoir de l'orfèvre.

— «Oui! en vérité!» dit Jules de son côté, en admirant sa jolie cassette qu'il avait posée devant lui sur la table. «Mais qu'as-tu donc? tu pleures, tu sanglottes,» ajouta-t-il, en se retournant d'un air attendri vers sa soeur qui éclatait en larmes; «pauvre Célestine, qu'as-tu?»

— «Oh!» s'écria Célestine, en redoublant ses sanglots, «vous avez fini, demain vous allez combler notre mère de joie, mais moi, je ne pourrai rien lui donner, mon

bonnet ne sera pas fini — et ce qu'il y a de plus cruel, par ma propre faute — à moins qu'une fée bienfaisante, ou un génie complaisant ne vienne à mon aide pendant la nuit. Oh! que je suis malheureuse!»

— «Pauvre soeur!» dit alors Jules en la regardant avec tendresse; «que je te plains! mais comme tu ne peux compter ni sur une fée ni sur un génie pour achever ta besogne jusqu'à demain, que feras-tu?»

— «Mais, mon Dieu! comment se fait-il donc que tu sois tellement en retard?» lui demanda Hippolyte; «je t'ai pourtant entendu dire plus d'une fois, ce me semble, que tu avais plus de tems qu'il ne t'en fallait; t'en reste-t-il donc encore tant à faire?»

— «Pas précisément, et j'aurais eu tout le tems de l'achever, si je n'avais, comme à l'ordinaire, attendu jusqu'au dernier moment. Que de chagrins cette mauvaise habitude m'a déjà causés! mais celui-ci est le plus cruel de tous, car je vais affliger ma bonne mère, au lieu de lui causer une surprise agréable, et cela lui fera d'autant plus de peine qu'elle verra que je ne me suis point encore corrigée de mon vilain défaut.»

Ses frères la plainrent de tout leur coeur, mais il leur fallut s'en tenir aux regrets.



Le lendemain de bonne heure, Hippolyte et Jules entrèrent dans la chambre à coucher de leur tendre mère, et lui présentèrent leurs cadeaux avec une émotion impossible à rendre; vous vous figurerez sans peine la joie de cette bonne mère.

Célestine n'était point allée avec ses frères; et pourquoi? vous en savez déjà la raison. Mais lorsque ceux-ci eurent quitté la chambre de leur mère et que cette dernière se trouva seule, elle entra, les yeux rouges de larmes, et le bonnet à demi-achevé à la main, puis, se jetant à son cou, elle lui dit au milieu des sanglots:

— «Oh, ma chère maman! je n'ai rien à t'offrir aujourd'hui que la promesse solennelle de me corriger d'un défaut qui est cause du chagrin que j'éprouve, et me prive de la plus douce satisfaction, celle de pouvoir te faire plaisir; dès à présent je renonce à cette fatale habitude de remettre tout au lendemain: je viens de prier le bon Dieu, de me prêter la force d'accomplir ma promesse.»

— «Ma chère enfant!» dit alors sa mère, en la serrant avec une vive émotion sur son cœur; «Dieu bénisse ta bonne résolution, et si vraiment tu l'exécutes, ta promesse



aura été pour moi le plus beau cadeau que tu eusses jamais pu me faire.

Célestine, profondément touchée de la bonté de sa mère, s'observa dès-lors avec tant de soin, qu'elle ne retomba plus dans son ancienne habitude, ce qui ne fut pas moins agréable à sa mère, qu'avantageux pour elle-même.

---

VI.

L'ORGUEIL HUMILIÉ.

---

I.

**G**odefroi, fils d'un bourguemaitre, était si vain et si fier de la charge et du titre de son père, qu'il en parlait à qui voulait l'entendre; aussi ses camarades d'école ne l'appelaient-ils que **Mr. le Bourguemaitre**. Sa ridicule vanité le portait souvent à faire sur ses camarades et sur ses maîtres des prétentions que ceux-ci n'étaient pas toujours disposés à satisfaire, et qui, au lieu des distinctions flatteuses qu'il avait attendues, lui attiraient par fois des humiliations sensibles.

Dans ce siècle plus sage et plus éclairé, nous avons appris à apprécier l'homme à sa juste valeur, c'est-à-dire, selon l'étendue de ses facultés morales, et nous ne nous croyons plus obligés d'accorder à la sottise et à la

vanité ce que nous ne devons qu'à la sagesse et au talent; en un mot, quiconque veut être considéré doit avoir du mérite personnel; sans mérite, point de considération. L'on conçoit d'après cela que les qualités d'un père ne sauraient compenser les défauts de son fils.

Le père de Godefroi était un homme digne à tous égards de l'estime et de la confiance de ses concitoyens qui l'avaient appelé à l'emploi honorable dont il était revêtu, et il s'acquittait des devoirs de sa charge de manière à justifier leur choix. L'importance de ses fonctions ne lui permettait guères de s'occuper de son fils unique autant qu'il l'aurait voulu; tout ce qu'il pouvait faire c'était de lui donner en tout un bon exemple, et de l'envoyer dans la meilleure école.

Malheureusement pour Godefroi, sa mère qui était d'un caractère très-faible et d'une intelligence bornée, tirait vanité, comme c'est l'ordinaire chez les personnes de cette espèce, de la fortune et du rang de son mari. C'était au point qu'elle croyait bonnement que les geus de l'endroit devaient accourir aux croisées, pour voir et admirer Mde la Bourguemaitre, quand elle daignait parcourir les rues de la ville dans un pompeux équipage.

Elle n'avait pas manqué d'inspirer à son fils, en qui elle n'avait trouvé que trop de disposition, cette hauteur aussi ridicule que déplacée, et chaque jour elle lui faisait entendre ce refrain: «Qu'as-tu besoin de souffrir telle ou telle chose, ton père n'est-il pas Bourguemaitre?» Elle alla même un jour jusqu'à écrire au directeur de la pension, qui avait infligé une correction à Godefroi pour le punir de sa paresse et de son arrogance, un billet dans lequel elle lui disait tout simplement: «Qu'elle espérait qu'il ne traiterait pas, comme le reste des garçons, le fils d'un Bourguemaitre, le premier personnage de la ville, et qu'il saurait faire une distinction à son égard.»

Le directeur, homme sensé, et qui connaissait le caractère respectable du père de Godefroi, cacheta la lettre, après avoir écrit en marge la question suivante: «Que dois-je répondre à M<sup>de</sup> la Bourguemaitre?» et l'envoya au père du jeune garçon. Vous pouvez vous imaginer la surprise et l'indignation de celui-ci; il fit à sa femme de vifs reproches; puis il écrivit au directeur de vouloir bien pardonner la sottise de son épouse, de punir son fils, comme il l'avait mérité, et de lui infliger une double correc-



tion, s'il s'avisait encore de manquer à ses devoirs ou au respect qu'il lui devait.

Dans les jeux en commun avec ses camarades, Godefroi voulait toujours primer, parce qu'il était le fils de Mr. le Bourguemaitre; mais ceux-ci, sans respect pour ce titre, lui riaient au nez, le laissaient bouder tout à son aise, et jouaient entr'eux sans se soucier de lui; puis on finissait toujours par ne plus l'inviter, parce que sa vanité et son arrogance le rendaient insupportable à tout le monde.

Il était fort négligent dans ses études, car, étant fils d'un homme riche et titré, il se croyait dispensé d'acquérir des connaissances et des talens, aussi était-il le plus souvent le dernier de la classe, genre de distinction que personne ne lui enviait.

2.

Il arriva un jour que le prince, ami véritable de ses sujets, eut envie de parcourir ses états, pour s'assurer par ses propres yeux, si toutes les parties en étaient convenablement administrées. Il vint à passer par la ville dont le père de Godefroi était Bourguemaitre, et il voulut même séjourner pendant une couple de jours, chez ce der-

nier pour examiner à loisir toutes les institutions de la ville.

Le prince avait entendu parler du directeur du pensionnat que fréquentait Godefroi, comme d'un homme distingué dans son genre, il fut curieux de voir son établissement et de donner en même tems à ce digne homme une preuve de considération propre à exciter le zèle des autres maîtres d'école du pays. A peine eut-il mis pied à terre dans la maison du Bourguemaitre, laquelle avait été préparée pour lui et sa suite, que, se tournant vers ce dernier, il lui dit: de vouloir bien faire savoir au directeur du pensionnat qu'il irait voir son établissement dans l'après-dinée et qu'il désirait que les écoliers subissent un petit examen en sa présence.

Mde la Bourguemaitre instruite de l'intention du prince, courut trouver son fils pour lui faire part de cette importante nouvelle, qui le concernait particulièrement: «Godefroi, mon cher fils,» ajouta-t-elle, «tâche de nous faire honneur, à ton père et à moi, et fais en sorte d'être remarqué du prince; réponds hardiment, n'attends pas qu'on te questionne, et parle plus haut et plus distinctement que les autres.»

— «Sois tranquille, maman, je n'y man-

qu'eraï pas; ce serait une honte si j'étais aussi timide et aussi embarrassé que les autres garçons.»

— «Je compte sur toi!» reprit la mère toute ravie; puis elle embrassa son cher Godefroi, le mena au buffet et lui remplit les poches de bonbons, comme elle avait coutume de le faire, quand elle était bien contente de lui.

3.

Il y avait aussi dans la pension un écolier, nommé Joseph, fils d'un pauvre artisan, que le directeur instruisait gratis à cause de son zèle extraordinaire et de ses rares capacités; il lui fournissait même des vêtemens décens afin qu'il n'eût pas à rougir devant ses camarades. Mais Joseph méritait à tous égards la prédilection que ses maîtres et quelques-uns des pensionnaires les plus éminens avaient pour lui. Il joignait à un zèle infatigable, et aux plus heureuses dispositions, une humeur douce, pacifique et modeste; il était la consolation de ceux qui ne pouvaient suivre les autres, parce qu'il les aidait avec plaisir. Ses maîtres l'aimaient et l'estimaient surtout à cause  
du



du profond sentiment d'attachement et de reconnaissance dont il était susceptible.

Jamais un écolier n'avait eu la bassesse, pour me servir du véritable terme, de faire sentir à cet excellent enfant sa pauvreté et sa basse extraction, excepté notre Godefroi qui poussa l'indignité jusqu'à dire une fois tout haut: «Que c'était pourtant honteux qu'on souffrit ce petit manant dans l'école qu'il fréquentait.» Il n'eut pas lieu de s'applaudir de cette saillie, car les amis de Joseph, — et ils étaient nombreux — profitant de l'absence du maître, jetèrent Godefroi à la porte de la classe, en lui déclarant: «Que c'était une honte pour eux de se trouver en société avec un petit drôle qui avait des sentimens aussi bas;» je crois même qu'ils l'auraient battu, si par bonheur pour lui, le maître ne fût survenu et ne l'eût retiré de leurs mains; mais il n'en est pas moins vrai qu'il éprouvait pour Godefroi un souverain mépris, lorsqu'il eut appris de quoi il s'agissait.

De même que Godefroi se trouvait à juste titre le dernier de sa classe, Joseph en était avec raison le premier, et personne ne lui disputait cette place d'honneur dont aucun autre n'était plus digne; le seul Go-



defroi la lui enviait et sentait sa haine pour lui s'accroître, à mesure que celui-ci s'élevait dans l'esprit de ses maîtres et dans l'amour et l'estime de ses condisciples.

4.

L'instant solennel était enfin arrivé : un équipage brillant attelé de six chevaux s'arrêta devant la porte du pensionnat, des laquais s'élançant à la portière, l'ouvrent et un vieillard vénérable, plein de douceur et de bienveillance, sort de la voiture : c'était le prince. Le directeur alla aussitôt à sa rencontre et le conduisit dans la grande salle où tous les écoliers, disposés par classe et en habits de fête, l'attendaient dans un silence respectueux. Je n'ai pas besoin de vous dire à quelle agitation ils étaient en proie. Le seul Godefroi, que sa mère avait costumé d'une manière presque ridicule, fier du titre de son père, avait une contenance assurée, et espérait se faire remarquer facilement du prince par la recherche de sa toilette, sa large chaîne de montre en or, sa coëffure élégante, son large jabot, et lui faire apercevoir au premier coup d'oeil, qu'il était le plus riche et le plus considérable des écoliers de la classe.

Les autres enfans étaient également vêtus avec propreté et décence et tel qu'il convient en pareille occasion, mais il n'y avait rien d'exagéré dans leur mise; Joseph avait un habit fort bien conservé, quoiqu'un peu râpé, de sorte qu'il paraissait évidemment le plus pauvre de la pension et formait un contraste réel avec Godefroi qui avait l'air d'en être le plus riche.

A un signe du prince, derrière le fauteuil duquel se trouvaient réunis nombre de personnages de distinction, ainsi que le Bourguemaitre et son épouse, l'examen commença, après que le directeur eut adressé une courte harangue, d'abord au prince, puis aux écoliers rassemblés.

Godefroi en sa qualité d'ignorant fieffé occupait naturellement la dernière place, tandis que le modeste Joseph se trouvait au premier rang. L'examen commença donc, et presque à chaque question que faisait le maître, Godefroi, fidèle aux préceptes de Madame sa mère, s'avavançait d'un ou deux pas et faisait à haute voix et avec une hardiesse inconcevable, des réponses si bizarres et si saugrenues que ses camarades, malgré la présence du prince, ne pouvaient s'empêcher de sourire malignement de tant de bêtise et

d'impertinence, il en était de même du reste des auditeurs; mais qui ne riait pas dans cette circonstance, c'était Mr. le Bourguemaître que l'impudence et l'ignorance de Mr. son fils mettaient à la torture, tandis que Mde son épouse était aux anges, en admirant les réponses de son cher petit Godefroi; elle ignorait absolument qu'elles n'avaient pas le sens commun, car elle était elle-même l'ignorance personnifiée.

Les réponses de Godefroi, sa manière de s'avancer et l'air de vanité qu'il prenait à chaque question du maître parurent divertir le prince qui ne put s'empêcher de sourire; mais lorsque Godefroi vint à donner une réponse de telle nature qu'elle excita un éclat de rire général, le prince se tourna en souriant vers l'épouse du Bourguemaître, qui pour mieux jouir de son triomphe s'était avancée jusqu'à son fauteuil, et lui demanda, quel était le rare sujet qui répondait si bien.

— «Prince, c'est mon fils, le fils du Bourguemaître de cette ville!» répondit-elle d'un air triomphant, car elle était loin de comprendre, la pauvre femme, ce qu'il y avait d'ironie dans cette question.

— «Je vous en félicite, Madame,» reprit le prince d'un ton tant soit peu ironi-



que, puis il lui tourna le dos. Mais Madame était en ce moment la plus heureuse des femmes, car elle prenait cette raillerie pour argent comptant.

Cependant l'examen allait son train, et les écoliers s'en tirèrent en général si bien que le prince conçut la meilleure opinion du directeur; Joseph l'emporta toutefois sur tous ses condisciples par la justesse et la précision de ses réponses, attendant toujours dans un silence modeste que le maître lui adressât les questions auxquelles ses camarades n'avaient pu satisfaire, et auxquelles il répondait d'un ton de voix tout à la fois timide et réservé. Il réussit aussi sans peine à fixer l'attention du prince sur lui, mais dans un sens bien opposé à Godefroi.

L'examen terminé, le prince se leva de son siège et s'avançant vers le directeur, il lui dit d'un ton flatteur qu'il était très-content de lui et de son pensionnat; il ôta l'ordre qui décorait sa poitrine et le présenta à cet homme estimable, qui fut surpris et touché jusqu'aux larmes d'une faveur si distinguée de la part de son souverain, en lui disant:

— «Mr. le directeur, vous qui avez si bien mérité de la jeunesse et par conséquent



de l'état, recevez cette décoration que vous êtes digne de porter, comme un témoignage de ma reconnaissance et de ma satisfaction.»

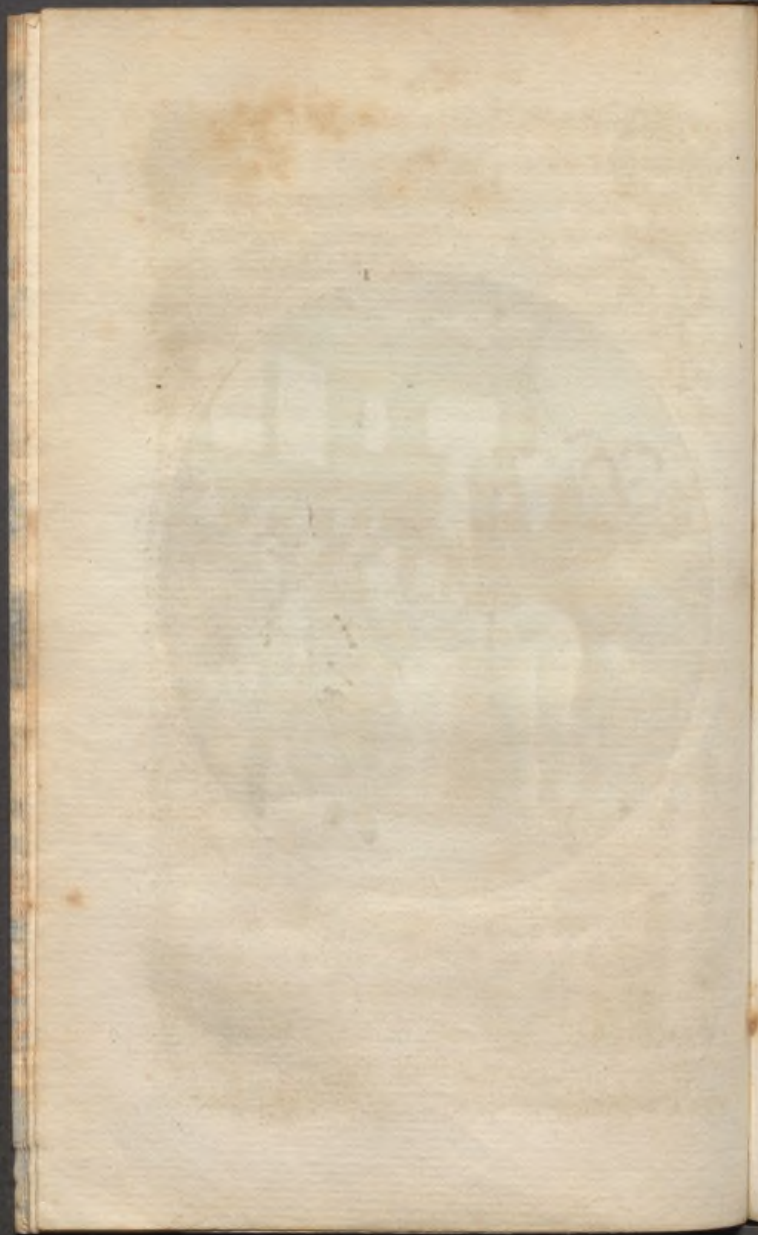
Ce fut un moment solennel, non seulement pour le directeur, mais encore pour tous ses écoliers qui se réjouissaient sincèrement de cette marque de distinction spéciale accordée à leur maître qu'ils aimaient et estimaient à juste titre.

Le prince se tourna alors vers Joseph, qui lui avait singulièrement plu, et qui, bien moins occupé de lui-même que du bonheur de son maître et de son bienfaiteur, versait des larmes d'attendrissement, et ne pouvait maîtriser son émotion.

— «Et toi aussi, mon fils,» lui dit-il alors, «tu mérites la place d'honneur que tu occupes dans ta classe, et si tes sentimens répondent à tes connaissances, la patrie peut espérer en toi un citoyen distingué, qui pourra un jour lui faire honneur. Viens me trouver quand tu seras un homme fait et que tu seras en état de remplir mon attente. Quel est ton nom? . . . .» A ces mots il tira ses tablettes pour l'y inscrire.

— «Joseph Brand» balbutia le jeune garçon, dans une agitation difficile à peindre, rougissant et pâissant tour à tour —







tant d'honneur, tant de distinction accordée au fils d'un pauvre artisan!

Ce fut un bonheur pour lui que le prince s'éloignât enfin pour continuer son inspection; il s'arrêta devant Godefroi, et déjà sa mère s'attendait à le voir comblé de distinctions bien plus grandes encore, lorsqu'elle fut frappée comme de la foudre en entendant ces paroles de la bouche du prince:

— «Et toi, mon fils, corrige-toi de ton arrogance, elle sied mal à tant d'ignorance, elle te nuirait encore aux yeux de tous les gens sensés, quand même tu aurais toutes les connaissances du monde, mais comme tu n'en possèdes aucune, elle te rend l'objet des railleries bien fondées de tes disciples; ainsi, mon fils, corrige-toi!»

La mère de Godefroi était près de s'évanouir; son mari se sentait anéanti, et son orgueilleux fils pleurait de rage de l'affront cruel qu'il avait reçu.

Le directeur, jaloux d'assurer un sort à son favori, eut le courage de découvrir au prince, que le jeune Joseph, le meilleur et le plus instruit de ses écoliers, était fils de parens pauvres, et que si l'état ne venait à son secours, il ne pourrait accomplir son idée favorite de se vouer aux sciences et d'étudier.



— «Eh bien!» dit le prince, «je me charge de ce brave garçon, et je prendrai les frais de son éducation sur ma cassette; car je ne saurais mieux employer mon argent qu'à pareil but.»

Dix ans après, ce même Joseph jadis si pauvre, remplissait une place de professeur à l'université de son pays, et en était l'ornement. La renommée de son mérite et de ses connaissances s'étendit au loin, et son nom acquit une grande célébrité. Le respectable directeur témoin de l'installation de son cher écolier en montra encore plus de joie, qu'il n'en avait ressenti le jour de l'examen, lorsqu'il reçut une décoration bien méritée des mains de son prince.

Revenons maintenant à notre Godefroi. Après la scène humiliante dont il avait été témoin, son père devenu plus attentif à la conduite de son fils, le retira de l'école où il ne pouvait plus le laisser siéger décemment parmi ses camarades, et le confia aux soins d'un gouverneur digne de sa confiance à tous égards; mais grâce à la folle tendresse de la mère de Godefroi, toujours prête à soutenir son fils dans sa paresse et sa sottise vanité, il ne put se rendre à l'uni-

versité qu'à l'âge de vingt-quatre ans, où il arriva précisément à l'époque où ce Joseph si méprisé et si lâchement bafoué par lui à cause de sa pauvreté, venait d'être nommé professeur.

Il ne se distingua pas moins par sa paresse et son arrogance, qu'il l'avait fait jadis à l'école; et après avoir étudié pendant cinq ou six ans, et avoir parcouru toutes les universités du pays, sans pouvoir soutenir d'examen, il revint dans sa ville natale, aussi ignorant et aussi incapable qu'il l'avait jamais été. —

Cependant son père était mort, et Godefroi ne pouvant espérer d'avoir la survivance de sa charge, vu son état d'ignorance complète, se contenta de vivre de son patrimoine. Mais celui-ci était considérablement réduit par suite des dépenses énormes qu'il avait occasionnées à son père, pour jouer le grand seigneur aux universités. Cependant il n'avait nulle envie de réduire son train, quelques instances que fit sa mère pour l'engager à modérer sa dépense, et ils se virent bientôt réduits à la mendicité.

Par bonheur pour lui, dans cette extrémité, Joseph, devenu recteur de l'université, lui procura l'emploi de bedeau — espèce de sur-

veillant pour le service de la maison — et le mit par là à l'abri d'une misère complète.

Voilà, mes enfans, où peut mener l'ignorance jointe à l'orgueil. Ces exemples ne sont pas rares, et vous rencontrerez plus d'une fois dans le cours de votre carrière de ces êtres tels que Godefroi!

---

VII.

**AVARICE ET ÉCONOMIE.**

I.

L'avarice et l'économie, quoique souvent confondues ensemble, n'ont pourtant pas le moindre rapport entr'elles : la première est un vice, la dernière une vertu. L'avare ne peut se résoudre à faire les dépenses nécessaires, l'économe redoute les dépenses inutiles. L'avarice ne songe qu'à entasser et acquérir des trésors à tout prix; l'économie conserve sagement ce qu'elle a acquis avec peine, et sait en user à propos pour se procurer les agrémens de la vie, ou soulager l'indigence.

Julie et Pauline étaient soeurs par la naissance, mais non par les sentimens, car Julie était avare tandis que Pauline était économe. Elles avaient bien sujet, l'une et l'autre d'être ménagères, car devenues orphe-



lines en bas âge, elles ne subsistaient que des bontés d'une tante riche et sans enfans, qui les avait prises chez elle après la mort prématurée de leurs parens, et les élevait avec une tendresse de mère. Elles ne possédaient donc rien au monde que ce que leur tante leur donnait, mais comme elle était déjà assez âgée et d'une santé fort délicate, il y avait tout lieu de croire qu'elle ne les oublierait pas dans son testament, si elles se rendaient dignes de ses bienfaits par leur conduite.

Elle avait assigné aux deux soeurs une petite pension hebdomadaire, tant pour fournir à tous leurs petits besoins, qu'à leurs menus-plaisirs. Pour les accoutumer de bonne heure à l'ordre, elle avait exigé qu'elles tinssent un petit journal de recette et de dépense qu'elle se réservait d'examiner à l'occasion. De plus, pour les exciter à l'application et au travail, elle leur payait encore à part tout ce qu'elles avaient cousu ou tricoté pour le ménage, de sorte qu'avec de l'activité et du zèle, elles pouvaient s'amasser un joli petit capital.

Je ne puis qu'approuver cet arrangement, et si j'avais des filles je m'empresserais d'imiter un si sage exemple; car on ne saurait accoutumer trop tôt les jeunes filles

à l'ordre, au travail et à l'économie; et leur rendre un plus grand service, qu'en leur inspirant l'amour de ces vertus indispensables à leur futur bien-être.

La recette des deux soeurs, grâce à la générosité de leur tante, se montait à peu près à cinquante écus par an, et avec cette somme l'on peut se procurer bien des choses, surtout quand on n'a que ses robes à acheter, et qu'on a l'envie et le talent de les faire soi-même.

Pauline, plus jeune que Julie de deux ans, se distinguait véritablement par la simplicité élégante de sa mise, également éloignée de l'affectation ridicule, et de cette négligence qui déplaît avec raison dans une jeune fille. Elle était fort adroite dans les ouvrages de main, tels que la couture, le tricot et la broderie, dans laquelle elle excellait. Observant la plus grande propreté sur sa personne et ses vêtemens elle aurait pu servir de modèle à toutes les jeunes personnes de son âge. Elle s'achetait rarement de nouvelles robes et de nouveaux objets de toilette, mais elle savait si bien conserver ce qu'elle avait et donner un tour si nouveau aux choses les plus vieilles, qu'elle paraissait toujours, pour ainsi dire, habillée

de neuf. Elle avait introduit l'ordre le plus strict dans ses dépenses, et elle n'employait que la moitié de sa recette à sa toilette; quant à l'autre moitié, vous saurez bientôt de quelle manière elle en disposait. Jamais elle ne souffrait qu'on laissât perdre la moindre chose; quand par hasard elle apercevait à terre une allumette qui n'avait été employée que d'un côté, elle ne manquait pas de la ramasser et de la remettre dans le paquet, réfléchissant qu'elle pouvait encore une fois servir au même but. Elle avait tout exprès pour la couture, une petite caisse, dans laquelle elle conservait soigneusement tous les brins de soie et de fil, ainsi que les bouts de rubans et de cordons qui lui étaient restés, et que tant d'autres jettent à terre, parce qu'elles ne les jugent pas dignes de leur attention; mais je puis vous dire que Pauline s'épargnait par là plus d'un écu par an, car quand elle avait besoin d'un bout de fil, de soie, ou de ruban, elle pouvait, sans bourse délier, trouver tout ce qu'il lui fallait dans sa petite caisse.

Il en était tout autrement de Julie dont l'extérieur prévenait si peu favorablement à son égard, que sa tante avait, pour ainsi dire, lieu de rougir, lorsqu'il lui venait des



visites imprévues. Sans que ses vêtemens fussent sales ou déchirés, — car on ne l'aurait pas souffert, — il y régnait dans la coupe ainsi que dans le choix des couleurs et de l'étoffe le contraste le plus bizarre. Elle se trouvait en liaison directe avec une juive fripière de son métier qui lui fournissait à bas prix tous les objets nécessaires à sa toilette et lui rachetait ce qu'elle ne pouvait plus décentement mettre. Ses souliers auraient pu soutenir la comparaison avec ceux d'un roulier, pour l'épaisseur du cuir et la grosseur des semelles. Ses bas étaient un chef-d'oeuvre dans leur genre et faisaient honneur à son habileté pour le ravaudage; elle aurait fort bien pu en tricoter de neufs, mais il aurait fallu se mettre en frais pour acheter du coton, tandis qu'elle pouvait raccommoder les vieux, au moyen de celui qu'elle retirait des bas qu'elle ne pouvait plus porter, sans parler de celui qu'elle ne rougissait pas de demander à sa soeur. Son chapeau, son schall, et son manteau, étaient également sortis de la friperie, après avoir été depuis long-tems abandonnés par leurs anciens possesseurs. Elle fuyait les sociétés et les bals, parce que sa tante, honteuse de son pitoyable accoutrement, l'obligeait tou-



jours en pareille circonstance à s'acheter quelque chose de nouveau; ce qui était pour elle un supplice. Pour des épingles ou des aiguilles, elle ne dépensait jamais un liard, car elle se contentait de celles qu'elle obtenait de sa tante et de sa soeur, ou bien de celles qu'elle ramassait à terre ou dans les balayures, qu'elle retournait de ses propres mains, recueillant tous les chiffons qui s'y trouvaient par hasard, pour les vendre à sa marchande de guenilles ou les échanger contre des objets de nécessité; elle était même en guerre ouverte avec la cuisinière, à qui elle disputait la possession des os qui tombaient de la table, depuis qu'elle avait appris qu'on en pouvait retirer un sou de la livre — il faut savoir qu'on les brûle pour en faire le noir animal. — Elle les ramassait soigneusement et les mettait en tas dans un coin de la cour où elle avait établi son magasin, enlevant par là à la cuisinière les profits d'un bénéfice qui lui revenait de droit.

Les bouts de chandelle n'étaient jamais à l'abri de ses mains avides, et partout où elle en pouvait attraper, elle s'en emparait pour les revendre à l'occasion; sa tante la surprit même un jour qui se donnait toute la peine imaginable, pour gratter l'or d'une tasse

cassée; l'on conçoit aisément les complimens qu'elle en reçut pour prix de ce zèle si bien placé. Ses cahiers étaient de si mauvais papier qu'il était impossible de déchiffrer les caractères qu'elle y avait tracés, et que ses maîtres déclarèrent ne vouloir plus corriger ses devoirs, si elle n'employait de meilleur papier à l'avenir; l'encre et les plumes ne lui coûtaient rien non plus, car, pour ces articles, c'était toujours à la bonne Pauline qu'elle s'adressait.

C'est ainsi qu'elle savait épargner sur tous les points et éviter avec une avarice profondément combinée jusqu'aux dépenses les plus indispensables. Mais par contre, quand elle pouvait vivre aux dépens d'autrui, elle en prenait à son aise, et à l'égard du boire et du manger, dont sa tante faisait seule les frais, il n'y avait personne de plus friand qu'elle.

Sa tante qui s'aperçut bientôt de cette sordide avarice, lui fit à cet égard de pressantes représentations; mais elle prétendit, que son économie était très-louable, et que dans sa situation rien n'était plus naturel.

2.

Les deux soeurs, dont l'une avait douze

ans et l'autre quatorze, avaient passé de la sorte deux ans dans la maison de leur bonne tante, sans que celle-ci eût songé à examiner leurs livres de recette et de dépense, lorsqu'elle demanda tout à coup à les voir.

Julie lui remit le sien, d'un air triomphant, s'attendant à recevoir de grands éloges sur son économie exemplaire, car dans ces deux années elle avait épargné près de cent écus, qu'elle avait portés successivement à la caisse des économies publiques, pour en retirer des intérêts. Mais aussi dans tout ce tems pas un pauvre n'avait obtenu d'elle un seul liard, ou une des pièces d'habillement dont elle ne faisait plus d'usage. Au lieu de la conscience d'avoir bien fait, et d'avoir rempli les devoirs d'un bon chrétien, elle possédait cent écus qui lui rapportaient encore chaque année un écu d'intérêt: n'est-ce pas une belle compensation, qu'en pensez-vous? —

Il en était autrement du livre de Pauline; elle n'avait pas un denier de reste; une partie de sa recette avait suffi à ses besoins, l'autre avait été distribuée aux pauvres dont quelques-uns recevaient d'elle une petite rétribution hebdomadaire. Puis c'était un livre utile qu'elle s'était acheté, ou un joli cadeau



qu'elle avait fait à une amie pour sa fête; une autre fois, un nid d'alouettes qu'elle avait acheté à de petits garçons, pour leur rendre la liberté; ou bien un joli ouvrage qu'elle avait fait de sa main pour son maître d'école; puis un présent à la cuisinière, pour l'engager au silence à cause des os et des bouts de chandelle que Julie lui avait enlevés; elle avait même acheté à cette dernière un joli fichu de soie, dont elle paraissait avoir grand envie, sans qu'elle pût se résoudre à en faire l'acquisition de ses propres deniers.

La tante, après avoir parcouru les deux livres avec attention, les remit aux deux soeurs sans faire la moindre remarque. Elle renouvela cet examen pendant plusieurs années, mais se sentant de plus en plus faiblir, elle fit venir un notaire et fit son testament, sans dire aux soeurs un seul mot du contenu. La mort de cette respectable tante suivit de près ses derniers dispositions.

A l'ouverture du testament on trouva ce qui suit: «Je déclare par le présent, ma bien-aimée nièce Pauline, unique héritière de mes biens, parce que j'ai appris à connaître ses excellentes qualités, et que je sais, que loin de se livrer à l'avarice, cette source des vices les plus honteux, elle saura faire un



noble usage de son argent, sans négliger l'économie, la première des vertus domestiques.»

Julie, instruite des dispositions de sa tante à l'égard de Pauline, faillit en crever de dépit et de jalousie, et reçut ainsi la punition méritée de son avarice. Il serait à souhaiter que tous les avares reçussent une pareille leçon, et tous les gens économes, sensés et bienfaisans, une récompense comme celle de Pauline. Pour vous, mes enfans, puissiez-vous avoir appris la différence qu'il y a entre l'infâme avarice et la sage économie! —

## VIII.

### LA RAILLEUSE.

---

#### I.

Amélie n'était ni sotte, ni laide, ni méchante, et pourtant elle se rendait insupportable à tout ce qui l'entourait; c'est que son esprit taquin et railleur s'exerçait sur tout le monde, sans pourtant avoir l'intention réelle d'affliger qui que ce fût.

Ses frères et sœurs qui s'aimaient tendrement entr'eux, et se querellaient fort rarement, ne pouvaient néanmoins s'accommoder avec elle.

Tantôt elle cachait le chapeau d'Edouard, pour obliger ce pauvre garçon à le chercher pendant une heure, s'amusant de son embarras et de son inquiétude; tantôt elle racontait à Sophie avec le plus grand sérieux du monde, que son oiseau chéri, qu'elle avait si bien apprivoisé, qu'il venait

lui becqueter le sucre entre les lèvres, venait de s'échapper par la fenêtre. La pauvre enfant courait aussitôt à la cage où elle retrouvait, à la vérité, son cher oiseau, mais elle n'en avait pas moins eu une peur cruelle. Une autre fois c'était le carlin de son frère Hippolyte qu'elle pinçait jusqu'à ce que l'animal, devenu furieux, mordait tout ce qui l'entourait. D'autres fois elle descendait à la cuisine, et disait à la cuisinière en la menaçant du doigt : « Mais, dis-moi donc, Catherine, qu'as-tu fait ? attends, je vais le dire à maman ; » de sorte que celle-ci qui n'avait pas toujours la conscience nette, à l'égard de ses devoirs, éprouvait une angoisse épouvantable, en pensant que ce petit furet pourrait bien avoir remarqué qu'elle avait mis du sucre et du beurre de côté, ou glissé à Jean, le domestique, une bouteille de vin, et lorsqu'elle l'avait bien priée de n'en rien dire à ses parens, de ne pas la rendre malheureuse, Amélie répondait en éclatant de rire, qu'elle ne savait pas de quoi elle voulait lui parler. Mais on conçoit bien que Catherine, après une telle frayeur, lui en voulait et la haïssait même cordialement ; aussi n'avait-elle jamais pour elle ces petites complaisances



ces, auxquelles ses frères et sœurs pouvaient à chaque instant prétendre.

A l'école, elle n'avait pas une seule amie véritable, car à peine avait-elle acquis la bienveillance d'une de ses petites camarades par ses complaisances ou ses attentions, qu'elle songeait déjà aux moyens de la taquiner et de la vexer à la première occasion; et l'on est en général, surtout dans l'enfance, très-susceptible à cet égard, parce que celui qui est l'objet de la raillerie, paraît ridicule aux yeux des autres, et c'est ce que personne n'aime.

Ses parens et sa maîtresse d'école l'avaient souvent reprise de ce défaut insupportable et même plus d'une fois punie sévèrement; mais tout cela n'aboutissait à rien, jusqu'à ce qu'enfin elle reçut une leçon de telle sorte qu'elle eut de quoi y penser le reste de sa vie.

Dans l'école qu'elle fréquentait — c'était la première de la ville — il y avait un maître d'un âge assez avancé, qui donnait la plus grande partie des leçons; toutes les écolières l'aimaient et l'honoraient, non seulement à cause de ses rares connaissances et de son excellente méthode d'instruction, mais surtout parce qu'il était extrêmement doux et affable, et qu'il entendait à fond l'art si dif-

ficile, de guider la jeunesse par la douceur et la bienveillance et de l'attacher à ses devoirs sans jamais recourir à la rigueur.

Mr. Brown — tel était le nom de ce maître — était fort recherché par les motifs que je viens d'indiquer, et chaque école, dans laquelle il donnait des leçons, s'estimait heureuse de l'avoir. Les écoliers des deux sexes avaient pour lui une affection vraiment filiale, et les plus belles fleurs de leur jardin lui étaient toujours destinées. L'amitié engendre l'amitié, rien n'est plus certain; Mr. Brown prouvait la vérité de cette maxime, car il avait pour ses élèves la tendresse d'un père.

Quand arrivait son jour de fête, qui en était un véritable pour tous ceux qui le connaissaient, c'était à qui s'empresserait de le célébrer; c'était à qui lui ferait les plus riches cadeaux.

Amélie était la seule dont le bon monsieur Brown eût à se plaindre; cette petite étourdie n'avait pu renoncer à ses taquineries accoutumées, même en faveur de cet homme respectable; il l'avait plus d'une fois surprise à lui faire des grimaces, pour exciter le rire de ses compagnes contre lui; un jour même, qu'elle se trouvait assise à ses côtés,

tés,

tés, elle avait eu l'impertinence de le tirer par la queue.

Mr. Brown portait encore la queue, en dépit de la mode qui depuis long-tems a fait justice de cette parure bizarre, et il était peut-être le seul de toute la ville qui l'eût conservée. Mais il s'y était tellement accoutumé, dans sa jeunesse, où tous les hommes la portaient, voire même les petits garçons, qu'il ne pouvait dans un âge mûr se résoudre à la quitter.

Or, cette queue était pour Amélie, malgré la réprimande sévère que lui avait faite Mr. Brown, à l'occasion dont j'ai parlé plus haut, un sujet de railleries perpétuelles; très-souvent elle s'en faisait une de papier roulé, beaucoup plus longue que la sienne, se l'attachait par derrière et jouait alors avec une gravité comique le rôle de maître. Les enfans aiment naturellement à rire, aussi ses compagnes riaient-elles volontiers de ses mauvaises plaisanteries, quoique les plus raisonnables, loin de prendre part à la gaieté générale, prétendaient avec raison: qu'il était honteux de tourner en ridicule un homme respectable à tous égards, pour une manie, d'autant plus excusable qu'elle ne faisait de tort à personne; mais en dépit de tous ces



discours, Amélie, qui avait vu rire la plupart de ses camarades, se croyait tout permis.

2.

Un jour donc qu'elle était assise auprès de Mr. Brown qui donnait justement une leçon de religion, circonstance qui aggravait singulièrement la faute d'Amélie — elle tira tout doucement de son sac à ouvrage un bout de ruban auquel elle avait d'abord fait un noeud coulant, puis, ayant pris la queue dans le noeud, elle l'attacha au dos de la chaise. L'opération se fit avec tant de précaution et de dextérité, que Mr. Brown n'en remarqua rien. Vous pouvez maintenant vous figurer l'impatience avec laquelle ce petit lutin attendit la fin de la leçon qui devait mettre son chef-d'oeuvre au grand jour. Vous concevrez également, qu'occupée de pareilles farces, Amélie ne pouvait pas tirer grand profit des paroles de son maître.

Enfin la pendule sonna dix heures, Mr. Brown allait s'éloigner. Le cœur d'Amélie battait avec violence, un sourire presque imperceptible errait sur ses lèvres en pensant aux belles choses qui allaient s'ensuivre. Le maître se lève enfin, mais il retombe aussitôt sur son siège, se trouvant arrêté par le



ruban attaché à sa queue. Ne concevant pas d'abord ce que cela peut être, il se relève encore et retombe de nouveau. C'est alors qu'il s'aperçoit du tour indigne qu'on lui a joué; quelques écolières remarquent également ce qui se passe: la plus profonde indignation se peint sur leurs traits, et une exclamation sourde de surprise et de mépris s'échappe de toutes les bouches. La jeune et douce Agathe, qui était assise de l'autre côté du maître, s'empessa de couper avec un canif qui se trouvait sur la table, le fatal lien qui retenait leur bon maître prisonnier. Pour Amélie, qui croyait avoir fait un chef-d'œuvre, elle pensa étouffer à force de rire, et donna assez à connaître par là, qu'elle était l'auteur de cette farce indécente.

Mr. Brown, qui s'imposait une contrainte visible pour ne pas laisser éclater son indignation et sa colère, se leva et dit simplement à Amélie en lui lançant un regard de mépris:

Oh mon enfant! puisse ce caractère moqueur et taquin ne pas te rendre aussi malheureuse que tu as cherché à me rendre ridicule! De ce moment je ne suis plus ton maître!

Il se retira après avoir prononcé ces

paroles, et l'indignation devint générale. Il n'y eut pas jusqu'aux écolières, qui avaient ri lorsqu'elle s'était fait une queue de papier pour singer le maître, qui ne l'accablèrent de reproches en ce moment. Toutes plaignirent sincèrement leur estimable instituteur d'avoir servi de plastron à une petite impertinente qui n'avait d'autre objet en vue que de vexer et de taquiner tout ce qui l'approchait.

La maîtresse de la pension, frappée des conséquences que pouvait avoir cet incident, rentra dans la classe, après avoir accompagné jusqu'à la porte Mr. Brown dont elle avait tâché de calmer la juste colère, et puis s'adressant à Amélie, elle lui dit :

— «Mr. Brown est fermement décidé à ne plus te donner de leçons, parce qu'il ne peut se résoudre à instruire une personne qui, sans respect pour les vérités sacrées de la religion, songe à faire de la peine à son maître, dans le moment même qu'il les lui enseigne ; et comme je veux, à tout prix, conserver ce digne homme à ma pension, il ne me reste pas d'autre parti à prendre, puisque tu ne fais aucun cas de mes avis et de mes remontrances les plus pressantes, que de t'interdire l'entrée de mon établissement. «S'il en

est une parmi vous», ajouta-t-elle, en s'adressant aux autres écolières, «qui trouve cette décision injuste ou trop rigoureuse, qu'elle parle!»

Toutes gardèrent le silence, car il n'y en avait pas une qui au fond de son coeur n'applaudît à cette mesure: Amélie n'avait point d'amie, car elle n'avait jamais laissé échapper la moindre occasion de taquiner ou de tourner en ridicule ses petites compagnes.

En vain Amélie employa-t-elle les plus vives instances pour obliger sa maîtresse à revenir de sa décision: celle-ci demeura inexorable; d'ailleurs elle n'avait pas d'autre alternative entre la perte d'un instituteur estimé et celle d'une écolière, qui ne lui causait que du désagrément; aussi ne balança-t-elle pas long-tems dans le choix qu'elle avait à faire.

Amélie se vit obligée, bon gré mal gré, de s'en retourner chez ses parens, à la grande satisfaction des écolières qui se réjouirent de bon coeur du départ de ce petit lutin femelle, comme elles la nommaient. Que l'on se fasse une idée de la surprise et de l'effroi des parens d'Amélie en apprenant ce qui s'était passé! mais en gens prudents et sensés, au lieu de blâmer Mr. Brown, ou la



maîtresse de pension, ils assurèrent qu'en pareille circonstance ils eussent agi comme cette dernière.

Amélie, qui avait voulu faire de son maître un objet de dérision, était elle-même devenue la fable de la ville. — Telle est souvent la récompense des railleurs!

Il ne restait plus d'autre ressource à ses parens, que de l'éloigner de leur maison et de la soumettre à la surveillance la plus sévère; à cet effet ils la mirent en pension dans une autre ville, et prévinrent la supérieure de cette maison d'éducation du défaut enraciné de leur fille, en la priant de mettre tout en usage pour extirper ce vice odieux de son caractère qui d'ailleurs était excellent.

Cet événement toutefois avait produit sur l'esprit d'Amélie une impression profonde; elle se repentait sérieusement de ce qu'elle avait fait, et se proposa de bonne foi de se corriger.

A peine eut-elle passé une année dans cet institut, qu'elle se sentit le courage d'écrire à Mr. Brown une lettre dans laquelle elle reconnaissait toute l'indécence de la conduite qu'elle avait tenue envers lui, et lui en demandait sincèrement pardon, ajou-

tant qu'elle ne trouvait de repos qu'il ne lui eût rendu son estime. Elle joignit à sa lettre un témoignage de son excellente institutrice, qui se louait de sa bonne conduite et surtout du zèle qu'elle mettait à vaincre un défaut qui tôt ou tard l'aurait rendue malheureuse et méprisable.

La lettre partit et ne demeura pas longtemps sans réponse, car Mr. Brown n'était pas homme à garder rancune, surtout envers un enfant qui promettait de se corriger; voici ce qu'il lui répondit:

«Ma bonne et chère Amélie,

«Je ne saurais te dire toute la joie que j'ai ressentie en recevant ta lettre, aussi me hâté-je de te répondre, ou plutôt de te ~~remercier de la confiance~~ que tu m'accordes.»

«Persiste, mon enfant, dans ta noble résolution que t'a sans doute inspirée la bonté divine, emploie tout ton courage et toute ton énergie, pour combattre et détruire jusqu'à la dernière trace de cette fatale habitude, et sois bien persuadée qu'une victoire si glorieuse te conciliera l'amour et l'estime de tes semblables, et ce qui vaut bien mieux encore, la grâce de

«Dieu, qui regarde avec complaisance tous  
«ceux qui travaillent sans relâche à domp-  
«ter leurs mauvaises habitudes et font tous  
«leurs efforts pour se rendre plus parfaits.»

«Je vois par le témoignage de ta digne  
«institutrice, que tu travailles de tout ton  
«zèle à te corriger, et à te distinguer en  
«tous points; eh bien! continue donc, ma  
«chère enfant, et sois bien convaincue que  
«personne ne peut souhaiter plus ardemment  
«de te voir bonne, aimable, et chérie de  
«tout le monde que

ton vieil et sincère ami,

Ch. Brown.»

Les paroles pleines de douceur et de bienveillance de cet homme respectable versèrent du baume dans les blessures de son cœur, et le jour où Amélie reçut cette réponse consolante fut un jour de joie et de fête pour elle.

Amélie ne ralentit pas ses efforts, et elle se surveilla avec tant de soin, qu'au bout de quelques années elle était complètement guérie de son fatal penchant; elle était tellement changée, qu'on ne se serait jamais imaginé qu'on eût pu la nommer jadis avec raison «un véritable petit lutin».

Quel contraste dans la position actuelle



d'Amélie et celle d'autrefois ! autant elle avait été fuie et haïe de ses compagnes, autant elle en était maintenant aimée et recherchée ; sur le point de se rendre la plus malheureuse des créatures, elle en était devenue la plus heureuse, car elle jouissait d'un bonheur fondé sur l'estime de ses semblables.

Oh ! que ceux d'entre vous qui ressemblent à Amélie tâchent comme elle de se corriger, s'ils ne veulent se précipiter dans un abyme de malheurs ! Mais pour réussir dans une tâche si difficile, qu'ils ne négligent pas d'implorer le secours de la divine providence sans laquelle il n'y a point de succès à espérer !

---

IX.

LA VILLE ET LA CAMPAGNE.

---

I.

**E**rnest et Didier, fils d'un fermier honnête et aisé, n'avaient pas de plus grand désir que de passer quelque tems dans une grande ville, pour y voir et admirer toutes les belles choses dont ils avaient tant lu de descriptions dans les livres.

L'impatience de leurs désirs allait enfin être satisfaite : un proche parent de leur mère, qui avait aussi deux fils, et qui habitait une très-grande ville, venait de les inviter à passer quelques semaines chez lui. Les parens firent d'abord des difficultés, mais ils finirent pourtant par se rendre aux instances de leurs enfans ; ceux-ci, transportés de la joie la plus vive, s'occupèrent aussitôt des arrangemens et des préparatifs du voyage.

Pendant les dernières nuits qu'ils passèrent à la maison, ils ne purent goûter les douceurs du sommeil, tant leur imagination était remplie des images les plus riantes; mais qui pourrait décrire leurs transports, lorsque le fidèle Pierre, le cocher de la maison, attela les chevaux, et lorsqu'enfin la voiture qui devait les emmener, commença à rouler! Il n'y avait pas, je crois, de garçons plus heureux dans le monde entier!

Il y avait dix milles à parcourir avant d'atteindre le but désiré, aussi, pour ne pas trop fatiguer les pauvres chevaux, on descendit dans une auberge à moitié chemin, où l'on passa la nuit, ce qui n'accommoda nullement nos deux voyageurs, qui auraient souhaité des ailes aux chevaux, pour arriver plus vite au lieu de leur destination. Dans leur impatience, ils accusaient Pierre d'être d'une lenteur insupportable, et lui reprochaient d'avoir employé, selon eux, tant de tems à donner à manger aux chevaux et à les abbreuver, et surtout à graisser les roues et l'essieu, ce qu'ils regardaient comme la chose du monde la plus superflue; mais Pierre, sans se soucier de leur babil, allait toujours son train, préférant les voir boudier et murmurer plutôt que d'exposer les roues



de sa voiture à s'enflammer faute de caubouis.

Enfin, dans l'après-dinée du second jour, Pierre indiquant avec la pointe de son fouet, à l'horizon, une espèce de nuage épais, leur dit: «Voilà la ville! nous y serons bientôt.»

— «Où? où?» s'écrièrent à la fois Ernest et Didier.

— «Ce point obscur là-bas!» répondit Pierre, en battant le briquet pour rallumer sa pipe; «encore une petite demi-heure, et les jeunes messieurs pourront voir distinctement les clochers.»

— «Mais c'est un nuage, et non une ville, que j'aperçois là-bas,» reprit Ernest.

— «Vous pouvez m'en croire sur ma parole, Mr. Ernest, c'est la ville. La vapeur dont elle est recouverte, provient du grand nombre des cheminées qui s'y trouvent; c'est l'heure de midi et le moment où tous les pots sont en train de cuire.»

— «Pierre, tu n'y penses pas, il est quatre heures, et l'heure de dîner est passée depuis long-tems,» observa Ernest, en le regardant d'un air incrédule.

— «Oui, c'est l'après-dinée pour nous, pour les gens raisonnables, mais non pour les habitans de la ville,» dit Pierre en sou-

riant. «J'ai été cocher là-bas pendant quatre ans, et je sais ce qui s'y pratique; nos jeunes maîtres verront bien d'autres choses qui leur paraîtront encore plus singulières.»

Enfin, au bout de deux heures on arriva à la porte principale de la ville; un homme sortant d'une petite maisonnette située tout près de la porte, s'avança au-devant de la voiture et cria d'une voix de Stentor: «Alte!» Ernest et Didier surpris d'un procédé aussi étrange, se regardèrent tout effrayés, et crurent bonnement que cet homme voulait leur interdire l'entrée de la ville. Mais Pierre, en guide expérimenté, sachant ce que cela signifiait, s'arrêta tout court, et tira d'un mauvais porte-feuille de cuire un papier qu'il présenta à cet homme. Celui-ci, l'ayant lu, — c'était un passe-port — le rendit et rentra dans la maison d'où il était sorti, sur quoi un second personnage vint à paraître, qui s'adressant au cocher, lui demanda, s'il n'avait rien dans sa voiture qui fût soumis au droit.

— «Oui, Monsieur,» répondit Pierre, «j'ai, pour vous servir, un petit tonneau de beurre du poids de vingt livres; un jambon

fumé, quatre canards, et environ douze livres de fine fleur de farine.»

— «Cela fait la somme de deux écus et demi de droit», reprit l'interrogateur, en tendant la main pour recevoir l'argent que le cocher s'empressa de lui compter.

— «Voilà qui est bien drôle!» observa alors Ernest à son frère, «il faut encore donner de l'argent, pour apporter aux gens de la ville de quoi vivre!» Les objets dont on venait de payer le droit étaient destinés pour la tante de nos jeunes voyageurs, qui suivaient en cela l'usage des gens de la campagne, d'envoyer à leurs parens et connaissances à la ville un échantillon de leurs produits, lorsqu'ils se proposent de les aller voir.

Tout étant en règle, Pierre eut la liberté de passer; il fit claquer son fouet et l'on recommença à rouler, mais il survint bientôt un nouvel embarras; le cocher, qui avait quitté la ville depuis douze ans, ne connaissait presque plus les rues, et ne savait quelle direction prendre pour gagner celle où demeurait le parent en question. Il s'arrêta donc, et voyant un homme debout contre une borne et sans occupation, il le pria de lui indiquer le chemin à suivre,



pour arriver au lieu de sa destination; celui-ci s'offrit d'un air empressé à leur servir de guide: «Je vais vous y conduire», ajouta-t-il, «sans cela vous auriez trop de peine à vous y retrouver, car je vois bien, que vous n'êtes pas d'ici.» Tout en parlant de la sorte, le personnage officieux s'était déjà assis auprès du cocher, auquel il indiquait du geste les rues qu'il devait parcourir.

— «Voilà en vérité un homme bien aimable et bien complaisant!» dit Didier à son frère, transporté d'admiration; «je crois que les gens de ville sont fort polis et fort affables; un de nos paysans se serait contenté en pareille circonstance de répondre: Il faut prendre tel et tel chemin! tandis que celui-ci prend lui-même la peine de nous conduire.»

Après avoir traversé nombre de rues, on arriva enfin devant la maison de Mr. D., oncle de nos jeunes garçons.

— «Voilà la maison que vous cherchez», dit alors l'officieux guide, en sautant à bas du siège, et tendant la main à Pierre. Celui-ci, qui comprenait le sens de ce geste muet, fouilla dans la poche de sa veste, et en retira une petite pièce de monnaie qu'il lui mit dans la main.

— «Quoi! c'est là tout ce que j'aurai pour ma peine!» s'écria alors notre officieux, en changeant de ton; «voyez-moi un peu ce manant; allons, donne m'en encore trois fois autant, ou bien, nous allons voir beau jeu!»

— «Encore trois fois autant? insolent!» s'écria Pierre transporté de colère et d'indignation.

— «Et pas un cheveu de moins, m'entends-tu?» répliqua celui-ci, en frappant du pied.

— «Attends, je vais t'en compter avec mon fouet sur les épaules!» reprit Pierre en faisant un geste menaçant, mais au moment qu'il se préparait à joindre les faits aux paroles, la porte de la maison s'ouvrit et un domestique se présenta à la portière pour recevoir nos voyageurs. Pierre, honteux de son emportement qui pouvait amener des suites fâcheuses, jeta encore quelques pièces de monnaie à l'officieux guide, qui se hâta de les ramasser et de décamper au plus vite.

— «Fi! quelle effronterie!» s'écria Ernest, revolté de cette scène.

— «Oh c'est un homme abominable!» s'écria Didier à son tour.

Mais le cocher, dont la colère avait fait

place à la raison, leur dit en souriant: «C'est comme ça en ville!»

— «En vérité», dit Ernest, «on rougirait à la campagne d'en agir ainsi! Jouer d'abord le serviable, l'empressé, puis se montrer si intéressé, si bas! fi! c'est vraiment honteux!»

Tout en parlant de la sorte, nos deux garçons étaient descendus de voiture, et conduits par le domestique, qui leur avait ouvert la portière, ils étaient entrés dans la maison de leur oncle.

2.

Leurs cousins, Emile et Alfred, deux jeunes garçons à l'air pâle et maladif, vinrent à leur rencontre, et les prenant par la main, les introduisirent dans le salon où la famille s'était rassemblée pour prendre le thé. On fit aux nouveaux venus l'accueil le plus amical, et dès qu'ils eurent pris place, Charlotte, l'ainée des enfans, leur versa du thé, et leur présenta des biscuits. Malgré le besoin qu'ils avaient de prendre quelque chose, ils ne trouvèrent pas grand goût à ce genre de rafraichissement si nouveau pour eux, le thé surtout, qui était très-fort et dont l'amertume était à peine adoucie par



le sucre et le peu de lait qu'on y avait mis, leur parut une véritable médecine, aussi faisaient-ils la grimace à chaque gorgée qu'il leur fallait avaler.

La tante s'aperçut enfin de la violence qu'ils se faisaient, et leur demanda en souriant, si le thé n'était pas de leur goût.

— «Non, ma tante, je vous assure!» répondit Ernest avec une franchise toute rustique; «c'est une pauvre boisson!»

— «Pour nous excellente», repartit la tante; «mais c'est que vous n'y êtes pas accoutumés.»

— «Maman», ajouta Didier, «ne prend du thé que lorsqu'elle est malade; pour nous, qui nous portons toujours bien, nous n'en avons jamais goûté.»

— «Que vous êtes heureux de jouir d'une bonne santé!» dit alors la tante en soupirant et en jetant un regard pénible sur ses fils, dont elle ne pouvait malheureusement pas rendre le même témoignage. «Mais enfin, que buvez-vous donc, mes enfans?» ajouta-t-elle.

— «Le soir, nous ne buvons pas, nous mangeons tout simplement du pain bis trempé dans du lait.»

— «Notre lait, mes pauvres enfans, ne

vous conviendra guères; à la ville, il est par-trop mauvais, il faudra bien vous contenter de ce que nous pourrons vous donner.»

— «Il nous faudra donc nous en tenir au thé!» dit alors Ernest, d'un air piteux, en portant la main à sa tasse.

— «Non, mes enfans,» répondit la tante, «ce n'est pas nécessaire. Charlotte,» dit-elle alors à sa fille, «va chercher à tes cousins un verre de lait et une tranche de pain; ils pourront du moins attendre patiemment le soupé.»

— «Comment, n'est-il pas encore tems de souper?» demanda Ernest; «mais voilà le moment où l'on va se coucher chez nous.»

— «Oui, à la campagne, mais à la ville il en est autrement; nous sommes encore dans l'après-dinée, car il n'y a pas une heure que nous sommes sortis de table.»

— «Bon Dieu!» s'écria Ernest, «s'il me fallait attendre le dîner aussi long-tems, je crois, en vérité, que je serais mort de faim jusque-là. Nous dinons à midi, et pourtant je suis si affamé, quand je reviens de l'école, que je cours aussitôt dans la cuisine pour voir si le manger n'est pas encore prêt.»

— «A midi, — c'est ici l'heure du déjeuner», lui répondit-on.

Nos petits campagnards n'ajoutèrent plus rien, mais ils se dirent en eux-mêmes : c'est ici le monde renversé !

Charlotte arriva enfin avec le lait ; sa couleur ne prévenait pas trop en faveur de sa qualité, et en effet il était tellement trempé qu'Ernest et son frère se seraient fait une conscience de le donner à Ajax leur chien de basse-cour, et encore était-ce du meilleur qu'on avait pu trouver dans la ville.

Une heure s'étant écoulée de la sorte, Emile et Alfred invitèrent leurs cousins à monter dans leur chambre, pour y causer plus à leur aise ; la conversation fut bientôt en train, car Alfred leur demanda s'ils avaient aussi un pigeonnier, comme la plupart des enfans à la campagne.

— « Certainement », répondit Ernest, « et même chacun de nous à le sien propre, rempli de charmans pigeons ; nous avons aussi des poules, des canards, des lapins, et même un lièvre apprivoisé, que nous avons élevé ; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Bon-cœur, notre chien de chasse, qui a été dressé pour la chasse du lièvre, ne fait rien à notre Martin ; c'est qu'il sait que nous l'aimons beaucoup, et au lieu de lui faire du mal, il joue très-joliment avec



lui; ah! c'est un excellent chien! aussi l'avons-nous nommé **Bon-coeur.**»

— «Que vous êtes heureux d'avoir un chien!» reprit Alfred en soupirant; «nous aimerions tant en voir un, pour jouer avec, quand nous avons achevé tous nos devoirs pour l'école.»

— «Comment, vous n'avez pas de chien?» demanda Ernest tout étonné. «Vos parens sont pourtant riches, à ce qu'on dit; ils auraient bien le moyen de nourrir un chien des restes de leur table. Pour nous, nous en avons cinq, et nous les aimons tous. Le meilleur et le plus fin de tous, **Bon-coeur**, est pour la chasse; **Azor** pour la garde des troupeaux; **Ajax**, le chien de basse-cour, annonce par ses aboiemens l'arrivée de chaque personne étrangère dans la cour ou dans la maison; vient ensuite **Furet**, notre chien basset, à l'oeil jaune et aux jambes torses. Gare à Messieurs les blaireaux et Messieurs les renards dans leurs tanières! il a le nez fin, et ils ont beau se cacher bien avant dans la terre, il sait bien les déterrer. Le cinquième et le dernier est un joli carlin que nous avons acheté à un petit garçon qui voulait le noyer, parce qu'il ne savait qu'en faire; celui-là n'a pas d'autre occupation

que de jouer toute la journée avec les autres chiens, ou de courir à notre rencontre, dès qu'il nous aperçoit.»

— «Qu'on est heureux à la campagne!» s'écria Emile, avec un soupir. «Nous serions si contents si nous avions seulement un tout petit chien; mais il nous est défendu d'en avoir, à cause des beaux tapis qui sont étendus l'hiver dans les chambres, et aussi à cause des ordures qu'il ferait dans la maison.»

— «Et des lapins, des poules, des canards, un lièvre; hélas! nous n'avons rien de tout cela!» ajouta Alfred d'un air chagrin; «puis dans la ville on est partout si à l'étroit, qu'on ne saurait où les loger. Une fois nous avons un bocal avec de petits mulots, mais ils répandaient une si mauvaise odeur, qu'il nous fallut presque aussitôt y renoncer. Nous avons maintenant des serins, et c'est tout.»

— «Mais à quoi donc passez-vous le tems, dans vos heures de récréation, puisque vous n'avez aucune espèce d'animaux, et que vous n'allez ni à la pêche, ni à la chasse, comme nous le faisons, quand nos devoirs pour l'école sont achevés?»

— «Nous nous occupons à lire, ou bien

nous jouons aux échecs, aux dames, aux dominos, et même quelquefois au lotto, quand il y a société chez nous. Mais nous sommes si dégoûtés de tous ces jeux, qu'au lieu de nous distraire, ils nous ennuient à la mort. Ah! quel plaisir pour nous si nous pouvions courir avec vous dans les champs! comme nous nous divertirions!»

— «Je vous crois bien», dit Ernest, «car on ne se lasse pas facilement de nos jeux champêtres. Mais en récompense vous avez la comédie, les bals, les grandes sociétés et une foule d'autres passe-tems qui nous sont inconnus.»

— «Pour les grandes sociétés», reprit Alfred, «je puis vous assurer qu'il n'y a rien au monde de plus ennuyeux, et nous autres enfans, nous tremblons d'avance, quand on nous dit qu'il y aura grande société au logis. Pour les bals, ils sont, à dire vrai, très-agréables, et nous nous en réjouissons de bon cœur, mais comme dans le courant de l'hiver il y en a au plus trois ou quatre, nous les donnerions volontiers, pour partager des plaisirs dont vous jouissez tous les jours, et dont vous ne vous lassez jamais.»

— «Quant à la comédie», s'écria Emile, «vous vous en faites sûrement une idée bien



plus haute qu'elle ne mérite. Notre tante, qui passe pour très-riche, avait loué l'hiver passé toute une loge au théâtre et nous avait permis d'y aller aussi souvent que nous le voudrions ou que notre tems le permettrait.»

— «Oh! j'y serais allé tous les soirs!» interrompit vivement Ernest.

— «Nous pensions comme vous», répondit Emile, «et au commencement nous y allions tous les jours, mais nous en fûmes bientôt dégoûtés au point que nous n'aimions plus en entendre parler.»

— «Je ne crois pas que cela pût jamais nous arriver», s'écria Didier avec enthousiasme.

— «Voilà bien comme pensent tous ceux qui ne jugent des objets que sur le rapport d'autrui», reprit Alfred; «notre maître prétend, et je crois qu'il a parfaitement raison, que les seuls plaisirs dont on ne se lasse jamais, sont ceux que la nature nous donne; ah certainement! nous troquerions bien volontiers notre situation contre la vôtre, quoique nos bons parens fassent tout ce qui est en leur pouvoir, pour contribuer à notre agrément sans nuire à notre caractère ou à notre santé.»

— «Que

— «Que ne donnerais-je pas», s'écria Emile avec feu, «pour passer seulement quinze jours à la campagne!»

— «Mais ce désir ne serait pas si difficile à satisfaire», dit alors Ernest; «la voiture est assez grande pour nous quatre; venez avec nous; ce serait un vrai plaisir pour nos parens s'ils nous voyaient retourner au bout de quinze jours avec vous!»

— «Peut-être que papa et maman y consentiraient si vous vouliez les en prier. Oh comme nous nous en donnerions alors!»

— «Et puis! la moisson va bientôt commencer — oh le beau tems, que celui de la moisson!»

— «Nous en avons bien lu quelque chose dans les livres, mais c'est tout.»

— «Eh bien!» dit Ernest, «je veux prier vos parens de vous permettre de nous accompagner, et peut-être même qu'ils consentiront à venir vous reprendre eux-mêmes de chez nous.»

— Oh oui! tâchez de les persuader; ce serait un vrai bonheur pour nous s'ils y consentaient.»

— «Mais, dites-moi donc, comment vous passez les longues et ennuyeuses soirées de l'hiver?»

— «Nous préparons nos devoirs pour l'école, ensuite nous lisons, ou bien nous écoutons papa, qui nous raconte des histoires, ou enfin nous nous occupons à tourner et à faire toutes sortes de jolis petits ouvrages dont nous faisons présent à nos petits amis; car nous avons un tour avec tous les outils nécessaires, que nous avons reçus de nos parens pour nos étrennes. Les fêtes et dimanches nous accompagnons papa à la chasse, quelquefois aussi, quand il gèle, nous faisons une course en traîneau ou en patins; enfin nous ne savons pas ce que c'est que l'ennui; chaque saison a pour nous ses agrémens et ses plaisirs.»

— «Bon Dieu! quelle différence entre nous!» s'écria Emile, «les soirées d'hiver sont si longues, si ennuyeuses, que nous nous coucherions volontiers dès sept heures.»

Au milieu de ces discours le temps s'écoulaît agréablement, et vers les dix heures, Charlotte vint appeler les enfans pour le souper. Nos petits campagnards le trouvèrent excellent; mais n'étant pas accoutumés à souper si tard, ni à faire un repas aussi substantiel, ils ne purent dormir de toute la nuit; ils s'endormirent pourtant vers le matin et se reveillèrent à six heures, fort éton-



nés de se trouver encore au lit à une heure si avancée.

3.

Ils furent bientôt sur pieds, et se hâtèrent de s'habiller, craignant qu'on ne les eût déjà attendus pour déjeuner. En sortant de leur chambre, ils furent frappés du silence qui régnait encore dans toute la maison; car à l'heure qu'il était, tout à la campagne était depuis long-tems en activité.

— «Je parie, qu'ils dorment encore», dit Ernest à son frère, en descendant l'escalier avec précaution.

— «Ce serait pourtant un peu fort!» répliqua Didier, «il est déjà six heures et demie; les gens devraient avoir honte de dormir ainsi en plein jour.

Ils parcoururent toute la maison, sans apercevoir ame qui vive; tout le monde jusqu'aux domestiques reposaient encore dans les bras du sommeil; tout ce qu'ils purent faire, fut de remonter sur la pointe du pied dans leur chambre, qui par malheur donnait sur la cour. Enfin à huit heures et demie, après deux mortelles heures d'attente et d'ennui, ils virent paraître leurs cousins qui venaient les prendre pour les mener au salon

où on les attendait pour déjeuner. Lorsqu'ils parurent, on lut sans peine sur leur visage l'impression d'ennui qu'ils avaient éprouvée.

Le reste de la matinée s'écoula plus agréablement pour eux que le commencement; leurs cousins les menèrent par la ville dont ils leur firent voir les places et les édifices les plus remarquables. Ils allèrent aussi promener hors de la ville, et eurent le plaisir de voir manoeuvrer les soldats de la garnison, spectacle, d'autant plus intéressant qu'il était tout-à-fait nouveau pour eux; car en tems de paix, il est rare de trouver des soldats cantonnés dans les villages.

Nos petits garçons étaient tout entiers à ce spectacle amusant, lorsque l'attention de Didier fut détournée par la vue d'un juif sale et mal mis, portant une caisse suspendue au cou, dans laquelle il y avait quantité de belles chaînes d'or qu'il offrait en vente. La fête d'Ernest allait avoir lieu très-prochainement; il avait bien une jolie montre, mais le ruban en était si usé. Voilà peut-être une excellente occasion, se dit son frère en lui-même, d'acheter une chaîne d'or à bon marché, pour mon cher Ernest. Dans cette pensée, il se glissa derrière les trois

autres garçons trop occupés de ce qui se passait devant eux, pour remarquer ce mouvement, et courut à la rencontre du juif à la précieuse cassette.

— «Eh bien! mon petit Monsieur,» lui dit l'israélite, «voulez-vous acheter une jolie chaîne d'or?» tout en lui faisant cette question, il le fixait d'un oeil pénétrant, et n'avait pas de peine à reconnaître au premier coup-d'oeil le campagnard inexpérimenté.

— «Sont-ce de véritables chaînes d'or?» demanda Didier en prenant l'une de celles qui lui plaisait le plus.

— «C'est de l'or tout pur! vous pouvez m'en croire!» dit le juif; «et de l'or à si bon marché, mon petit Monsieur, absolument pour rien!»

— «Combien donc cette chaîne?»

— «Dix écus, entre frères elle en vaut vingt, je vous le jure.»

— «Dix écus?» s'écria Didier tout effrayé, car il croyait avoir compris que le juif les avait criées d'abord à dix sous la pièce; «dix écus? bon Dieu! je ne peux pas en acheter, car je n'ai pas autant d'argent sur moi.»

— «Eh bien! voyons! combien voulez-



vous y mettre?» lui demanda alors le rusé juif en le regardant d'un air interrogatif.

— «Deux écus tout au plus», répondit-il.

— «Deux écus? ah vraiment! je pourrais vous en acheter moi-même à ce prix-là! Non! mon petit Monsieur, vous ajouterez encore un écu, ou point de chaîne! songez donc un peu, une chaîne d'or véritable pour trois écus: c'est pour rien!»

— «Mais, je n'ai que deux écus sur moi,» repartit Didier d'un air triste, car il brûlait de faire un marché si avantageux, et il craignait que toutes ces précieuses chaînes ne fussent vendues, avant qu'il n'eût le tems de retourner chez lui pour chercher le reste de son argent.

— «Allons, je le vois bien, la chaîne vous tient par trop au coeur, n'est-ce pas?» reprit l'israélite avec une feinte bonhomie: «tenez, la voilà, je vous la laisse pour deux écus, mais c'est pour rien, et je serais un homme ruiné, si je devais toutes les vendre à ce prix-là.»

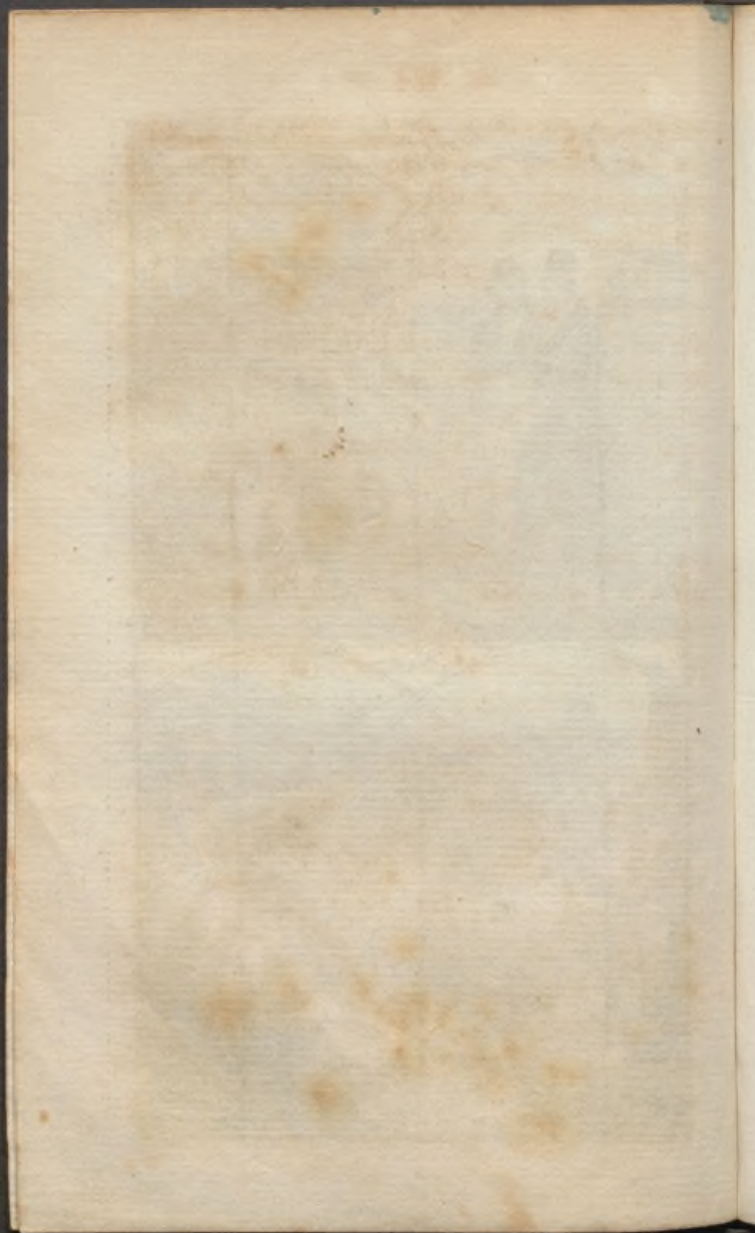
— «Je ne demande pas votre dommage, gardez la chaîne si vous y perdez,» repartit Didier en remettant son argent dans la poche.

P. 127.



P. 140.







— «Mais je veux y perdre pour cette fois, et cela uniquement pour vous faire plaisir,» s'écria le juif avec vivacité et en lui mettant la chaîne à la main; «enfin, que vous importe, si je veux y perdre?»

— «Non, non! je ne consentirai jamais que vous vous fassiez du tort pour moi,» dit naïvement l'honnête garçon, et ce sentiment de loyauté le préserva de la sottise qu'il allait faire, car dans le même instant quelques gens de la ville, s'étant approchés du juif, choisirent sans s'amuser à marchander avec lui, les plus belles chaînes de montre, entr'autres celle qui devait coûter deux écus, déposèrent pour chacune d'elles dix sols, et s'éloignèrent sans que le juif leur fit la moindre objection à cet égard.

Ce fut un trait de lumière pour Didier, qui malgré son inexpérience ne manquait ni de sens, ni d'esprit, et il se dit en lui-même: «Il n'y a donc ni bonne foi, ni honnêteté à la ville, il faut donc toujours être sur ses gardes pour n'être pas trompé à chaque pas! Cette chaîne est sans doute d'un métal très-commun, et l'on se serait joliment moqué de moi si je l'avais donnée pour une chaîne d'or!»

Quoique l'israélite lui en offrît mainte-

nant une toute pareille pour dix sols, Didier sans lui répondre, lui tourna le dos avec indignation, et s'en alla pour rejoindre ses compagnons; mais ceux-ci n'étaient plus à la même place; il les chercha en vain des yeux dans la foule que la revue avait attirée et qui croissait à chaque instant.

Enfin la presse devint telle qu'il fit en vain les derniers efforts pour se retirer de cette cohue, au milieu de laquelle il se trouvait si mal à son aise qu'il était plus près de pleurer que de rire.

— «Voilà un beau plaisir!» se dit en lui-même le pauvre garçon qui dans son angoisse, aurait voulu être à dix lieues de là. C'était en vain qu'il priait et suppliait les spectateurs de lui faire place, en leur disant qu'il étouffait; personne ne bougeait et ne faisait la moindre attention à ses plaintes; il y eut même un polisson, qui, les poings sur les côtés, cherchant à se faire jour dans la foule, lui donna un tel coup de coude dans l'estomac, qu'il faillit en perdre la respiration.

— «Mon Dieu!» se dit-il en gémissant, «que ne donnerais-je pas pour être loin d'ici; ô de ma vie je n'irai voir les soldats manoeuvrer! Et où peuvent donc être les autres? Je

suis sûr que le pauvre Ernest va être écrasé! ce sont de vrais cannibales que ces gens de la ville! où avons-nous eu l'esprit de venir nous fourrer ici?

Cependant, tout en faisant ces fâcheuses réflexions, il lui vint dans l'idée de suivre l'exemple que le polisson venait de lui donner et de profiter de la leçon un peu rude qu'il en avait reçue; il se mit donc comme celui-ci les poings sur les côtés, et employant toutes ses forces pour s'ouvrir un passage, il parvint, au bout de quelques minutes, à se retirer de la mêlée.

Ce fut alors qu'il commença à respirer librement; il se félicita du succès de sa tentative, et remercia Dieu de toute son ame de l'avoir arraché à un péril aussi imminent.

Son premier soin fut ensuite d'aller à la recherche de ses compagnons d'infortune, afin de pouvoir retourner avec eux au logis; il se hasarda enfin, à les appeler à haute voix par leurs noms; mais sa voix fut couverte par le bruit des salves et des décharges d'artillerie, et il ne lui resta plus d'autre ressource, que de s'en retourner tout seul, espérant encore qu'Ernest, guidé par ses cousins, qui connaissaient mieux le terrain, retrouverait facilement son chemin,



pourvu qu'il ne lui fût point arrivé d'accident dans la foule.

Il se mit alors en marche : il retrouva la porte de la ville sans difficulté ; mais ensuite où diriger ses pas ? Il marchait au hasard, lorsqu'il rencontra un petit garçon couvert de méchans haillons, ayant une hotte sur le dos et un bâton garni d'un crochet à la main, avec lequel il ramassait soigneusement chaque petit morceau de toile ou de coton, chaque chiffon de papier qui s'offrait à sa vue ; puis il les jetait dans sa hotte. Didier ne sut que penser de cette manoeuvre, mais il apprit plus tard, que ce petit garçon était du nombre de ceux qu'on appelle chiffonniers, dont l'emploi est de ramasser toutes les guenilles que l'on jette dans les rues, pour les vendre ensuite aux fabriquans de papier.

Il s'adressa donc au petit chiffonnier, et lui demanda où se trouvait la rue \* \* — où demeuraient Mr. et Mde J. ; mais le malin petit drôle, qui à cette question reconnut aussitôt qu'il avait à faire à un étranger, lui répondit en riant :

— «Marchez seulement tout droit devant votre nez et vous y arriverez bientôt», puis il se remit à chercher ses chiffons. Didier

piqué de cette réponse, se remit en marche, décidé à ne plus demander son chemin à personne, de peur qu'on ne se moquât encore de lui; mais il se dit en lui-même: «Les gens de la ville sont bien obligeans, il faut en convenir!»

Après avoir couru ainsi à l'aventure, pendant plus d'une heure, sans pouvoir trouver la rue tant souhaitée, il eut le courage de s'adresser à un monsieur bien mis qui marchait très-vite et avait l'air très-affairé, en le priant de lui indiquer le chemin de la rue \*\* —

— «Vous en êtes encore bien loin», répondit celui-ci, «et je regrette de n'avoir pas le tems de vous nommer toutes les rues qu'il vous faut encore traverser, pour y arriver.» Puis il se remit à courir de plus belle.

— «Mon Dieu! mon Dieu! il me faudra à la fin passer la nuit dans la rue!» s'écria Didier avec douleur; épuisé de lassitude, il s'assit sur les marches d'une maison, pour s'y reposer quelques instans. Il s'y trouvait à peine assis, que la porte de la maison s'ouvrit, une servante parut sur le seuil et lui dit: «Qu'avez-vous à faire ici, ces marches ne sont pas faites pour que chacun

viennne s'y asseoir, passez votre chemin!» en disant ces mots, elle referma la porte avec violence. Didier, tout confus d'une pareille harangue, se releva et continua son chemin. Il était dans un état voisin du désespoir, et des larmes roulaient à son insu le long de ses joues.

— «Qu'as-tu donc, mon petit ami?» lui demanda un monsieur d'un âge assez avancé. Le ton de bienveillance qui régnait dans ces paroles, rendit à Didier tout son courage, et il n'hésita pas à lui faire part de son embarras, ainsi que de toutes les expériences fâcheuses qu'il avait faites dans le cours de la journée; et le bon vieux monsieur s'offrit aussitôt à lui servir de guide et de protecteur: au bout d'une bonne demi-heure Didier se trouva dans la rue de \* \* devant la maison de son oncle, et après avoir comblé de remerciemens son généreux guide, il rentra enfin au logis à demi-mort de fatigue.

4.

Il se ranima pourtant un peu à la vue de son frère et de ses cousins qui venaient à sa rencontre. La joie fut grande des deux côtés, et on le félicita de son heureux retour, car sa longue absence avait causé les



plus vives inquiétudes; l'on avait déjà envoyé les domestiques de la maison à sa recherche, pour le ramener, s'il était possible.

Ses cousins et son frère lui racontèrent de leur côté, que leur attention avait été tellement captivée par les manoeuvres des soldats, qu'ils ne s'étaient aperçus qu'assez tard de son absence, mais qu'il ne leur avait plus été possible de se retirer de la foule, qui les avait peu à peu environnés de toutes parts, au point qu'il leur avait été impossible de se faire jour à travers. Ils ajoutèrent, que dans cette situation embarrassante ils s'étaient consolés par la pensée de le retrouver, lorsque la revue serait terminée; mais qu'après l'avoir long-tems cherché, et avoir attendu son retour en vain, ils s'étaient décidés à reprendre le chemin de la maison dans l'espérance qu'il les y aurait précédés; mais que se voyant encore déçus dans leur attente, ils en avaient conçu la plus vive inquiétude.

— «Oh vraiment!» dit alors Ernest, «tu m'as fait une belle peur! j'en ai presque oublié la grande perte que j'ai faite.»

— «Comment, tu as fait une grande perte?» demanda Didier à son frère, d'un

ton d'intérêt; «et en quoi consiste donc cette perte?»

— «Imagine-toi», dit Alfred, en prenant la parole, «que dans la foule on a enlevé la montre au pauvre Ernest. De pareils accidens ne sont pas rares, et comme nous le savons, nous portons toujours la montre suspendue à un solide cordon de soie, fixé autour du cou; mais comme Ernest n'en avait point et que le ruban de sa montre était visible, on la lui a volée.»

— «Je parierais presque que ce polisson qui m'a heurté si rudement, est celui qui me l'a prise,» dit tristement Ernest; «j'ai lu quelque part, que c'est ainsi que font les filous et les coupeurs de bourse, quand ils veulent voler quelqu'un dans la foule.»

— «Et ces fripons ne manquent jamais de se trouver dans les rassemblemens publics, car c'est là qu'ils font leurs meilleurs coups,» observa Mr. D. qui avait écouté jusque-là la conversation des enfans.

— «Il n'aurait plus manqué, ma foi!» reprit Didier, après un moment de silence, «que je me fusse laissé attraper par ce fripon de juif, et que j'eusse acheté sa chaîne de similor pour une d'or véritable; c'était pour toi, mon pauvre Ernest, que j'avais

l'intention de l'acheter, et tu n'as plus de montre!»

— «Ah! je n'oublierai jamais notre voyage à la ville!» dit celui-ci, en s'essuyant une larme; «oh si j'avais su ce qu'il en est, je serais bien plutôt resté à la campagne!»

— «Oh! mon cher neveu,» dit alors Mr. D. en souriant, il fait bon vivre à la ville, mais il ne faut pas y venir avec des espérances et des prétentions outrées. Les gens de la basse classe sont, il est vrai, plus corrompus à la ville, qu'à la campagne, où il est plus facile de subsister que dans un lieu surchargé d'habitans; mais par contre, la ville offre des avantages qu'on ne trouve pas à la campagne; bref, partout on peut vivre agréablement, pourvu toutefois qu'on sache s'y prendre.»

Le soir de ce même jour qui n'avait pas été des plus agréables pour les deux frères, leur oncle et leur tante, pour les dédommager un peu de leurs mésaventures, les menèrent au théâtre, où ils ne tardèrent pas à se consoler de tout ce qu'ils avaient souffert; Ernest oublia même pour un moment sa chère montre, qui lui arrachait un soupir toutes les fois qu'il y pensait. On donnait ce soir-là un opéra à grand spectacle



— je crois que c'était «Ferdinand Cortès.» — Je vous laisse à penser l'impression que firent sur nos deux frères l'éclat des lumières, une musique délicieuse, le chant et le jeu des acteurs, ainsi que la richesse de leurs costumes, les combats, et par dessus tout, l'incendie de la flotte; aussi étaient-ils ravis en extase, en contemplant toute cette magnificence si nouvelle pour eux, et ils ne pouvaient concevoir, comment Emile et Alfred avaient pu se dégoûter de pareilles choses.

Malgré la fatigue qu'ils avaient éprouvée dans toute cette journée si féconde en événemens divers, ils ne purent s'endormir de long-tems; ils passèrent même une partie de la nuit à s'entretenir de l'opéra; leur imagination encore transportée de la beauté de ce qu'ils avaient vu, leur retraça jusque dans leur sommeil toutes les images brillantes qui s'étaient présentées à leurs regards enchantés.

Le lendemain matin, leur oncle, ayant terminé une partie de ses affaires, les mena au port et de là dans un bâtiment qui lui appartenait. Ils n'avaient pas su jusqu'ici ce que c'était que l'aspect d'un fleuve majestueux et d'un port couvert de vaisseaux,

aussi éprouvèrent-ils une jouissance réelle; cependant elle fut troublée par un petit incident auquel ils ne s'attendaient guères: le capitaine du navire, voulant faire les honneurs à ses hôtes, fit tirer les canons. Le fracas épouvantable et inattendu, et la secousse qu'éprouva la masse flottante, frappèrent nos petits campagnards d'une telle terreur, qu'ils tombèrent à la renverse comme atteints de la foudre.

Alfred et Emile, déjà familiarisés à ce bruit, ne purent, malgré leur bonté de coeur accoutumée, s'empêcher de pousser de grands éclats de rire, en voyant leurs pauvres cousins étendus sur le pont et pâles comme la mort; mais ce fut bien pis encore, lorsque ceux-ci, en entendant le second coup qui ne tarda pas à suivre, poussèrent de concert un cri perçant, comme s'ils eussent été atteints du plomb meurtrier que venaient, selon leur idée, de vomir les bouches à feu.

On les aida enfin à se relever, et on parvint à calmer leur frayeur, au point que le troisième coup leur parut moins terrible; bref, ils se familiarisèrent si bien avec ce bruit, qu'ils finirent par faire bonne contenance, et même par rire avec leurs cousins,

qu'ils appelaient de vrais **Jambarts**, de la piteuse figure qu'ils avaient faite.

Ce ne fut que vers les quatre heures de l'après-dinée, qu'on quitta le vaisseau, pour retourner à la maison où le dîner les attendait. Chemin faisant, **Didier** observa, qu'il valait pourtant mieux être à terre que sur l'eau, malgré le spectacle intéressant qu'offrait le port avec tous ses bâtimens pavoisés, et le mouvement extraordinaire qui y régnait; **Ernest** se rangea entièrement de son avis. Cependant les jolis coraux, les coquilles bigarrées et les papillons du **Brésil** — ces derniers étaient assujettis, au moyen d'une aiguille, sur un morceau de liège, fixé au fond d'une petite caisse vitrée — que le capitaine leur avait donnés, leur faisaient un plaisir extraordinaire, et ils se réjouissaient d'avoir rapporté un échantillon de leur voyage de long cours, pour en faire parade à l'occasion; quant à leur plaisante catastrophe, ils se proposaient bien, comme de juste, de n'en pas faire mention.

5.

Le lendemain **Mr. D.** qui cherchait toutes les occasions de procurer du plaisir à ses petits convives, donna aux quatre gar-



çons de l'argent pour aller voir une célèbre galerie de figures de cire qui était nouvellement arrivée. Ne pouvant les y accompagner à cause de ses affaires, il remit le soin de les y conduire à Alfred et à Emile qui connaissaient assez bien la ville pour leur servir de guides en cette circonstance.

Pour se rendre au lieu de leur destination, ils avaient à passer par le marché aux poissons et celui aux légumes; nos deux citadins se faisaient un plaisir de donner aux petits campagnards une idée du mouvement et du tumulte qui règnent dans les marchés d'une grande ville. C'était justement l'heure où les acheteurs et les vendeurs ont coutume de se trouver rassemblés, et la foule était presque aussi grande qu'à la revue. Au milieu de cette masse composée de gens de la plus basse classe, Ernest et Didier n'étaient pas sans inquiétude; ils se coulaient le long des maisons, derrière les revendeuses, et le dernier, encore tout préoccupé de l'accident arrivé à son frère, tenait fortement le ruban de sa montre, de peur qu'elle ne lui fût enlevée.

Mais c'était, comme on dit, éviter Charibde pour tomber dans Scylla; car au moment qu'il se glissait légèrement derrière un

échaffaudage de paniers remplis d'oeufs, un paysan pesamment chargé le heurta rudement dans le dos, tout en l'injuriant de ce qu'il ne se retirait pas assez vite pour lui faire place; la secousse fit chanceler le pauvre Didier qui, en voulant se retenir, vint à donner du pied contre le fatal étalage, dont le fragile contenu alla rouler sur les pavés. Qu'on se figure l'épouvante du pauvre enfant en voyant le désastre dont il était la cause involontaire!

Mais comment rendre sa frayeur et son angoisse, lorsque la marchande d'oeufs, s'élançant sur lui, comme une furie, l'accabla des injures les plus grossières, et le saisissant par le collet, le menaça de le faire mettre à la garde, s'il ne lui payait sur le champ le dommage qu'il venait de lui causer.

— «Mon Dieu, bonne femme!» s'écria Didier dans son effroi, «ne vous fâchez pas! Nous ne manquons pas d'oeufs à la maison, vous en aurez deux paniers pour un — oh oui! mes parens ne demanderont pas mieux que de vous dédommager, vous pouvez en être sûre! mais laissez-moi aller; je n'ai rien à faire à la garde, je vais au contraire voir les figures de cire.»

— «Je crois vraiment que ce petit mus-

cadin se moque de moi par dessus le marché?» reprit la revendeuse transportée de colère, et déjà elle serrait les poings d'un air menaçant.

Alfred qui se trouvait à quelques pas en avant, avec les autres, entendit par bonheur le tapage dont Didier était l'objet; il se retourna aussitôt et aperçut son pauvre cousin, pâle comme la mort, entre les mains d'une mégère, prête à le dévisager.

— «Qu'y a-t-il donc?» demanda-t-il, d'un air résolu, en s'adressant à la femme aux oeufs.

— «Mon Dieu!» s'écria Didier, «c'est moi qui ai eu le malheur de renverser par mal-adresse, ou pour mieux dire, par la faute d'un autre qui m'a heurté avec violence, un panier d'oeufs, et voilà que cette femme veut me battre, me mener à la garde, comme si j'en pouvais, moi!»

— «Oh! oh! bonne femme! cela ne va pas si vite,» dit Alfred; «pour ce qui est du dommage, on vous le paiera, rien de plus juste.»

— «A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle parler!» dit la revendeuse en lâchant le pauvre Didier. «Non, certainement, le pe-



tit Monsieur n'ira pas à la garde, s'il a de l'argent et qu'il veuille payer.»

— «Enfin à combien estimez-vous votre perte?» reprit Alfred en portant la main à la poche.

— «A trois écus, mon bon Monsieur, pas un liard de moins, si non à la garde.»

— «Trois écus?! mais c'est incroyable,» s'écria Alfred; «les oeufs sont maintenant à si bas prix, à ce que j'ai entendu dire à maman.»

— «Il y en avait pour trois écus, vous dis-je, je suis prête à le jurer sur mon honneur et conscience; et je poursuivrai mon droit jusqu'à ce que j'aie les trois écus en belle et bonne monnaie!»

— «Oui?» dit alors un homme en redingote bleue, qui debout derrière la revendeuse, avait écouté en silence ce colloque. «Comment donc, ma bonne, il y avait dans cette corbeille pour trois écus d'oeufs, et vous n'en avez déclaré à l'octroi que pour un? Ainsi, ou vous avez fraudé le droit, ou vous voulez tromper ces messieurs, et dans l'un et l'autre cas vous méritez une punition exemplaire.»

— «Miséricorde! est-ce vous, Mr. l'Inspecteur?» dit alors la femme, qui à son

tour devint aussi pâle que Didier l'avait été. «Je voulais seulement faire peur à ces jeunes messieurs, leur faire une niche,» continua-t-elle d'une voix tremblante; «c'était seulement pour leur faire peur, pas davantage, croyez-moi, Mr. l'Inspecteur.»

— «On vous connaît la mère, on vous connaît; il y a long-tems que je vous guette, car vous trompez chaque jour la ville, et vous vous prépariez à en faire autant à l'égard de ces jeunes gens; mais cette fois la punition ne vous échappera pas, je vous en réponds. Vous, jeune homme,» ajouta-t-il, en s'adressant à Didier, «vous voudrez bien payer à cette femme, pour le dommage que vous lui avez causé, un écu, ce qui fait le montant de la somme qu'elle a déclarée à l'octroi» . . . .

— «Mon Dieu! mon Dieu! il y en avait pour deux écus, j'en appelle tous les saints à temoins!» s'écria la revendeuse en pleurant, sans s'apercevoir que ses protestations n'aboutissaient qu'à la rendre plus coupable.

— «De mieux en mieux, ma bonne! Ainsi vous venez de convenir vous-même que vous avez fraudé la moitié du droit; il vous en coûtera un peu cher, comme vous savez; et de plus vous irez passer quatre jours aux

arrêts. Je suis bien aise, en vérité, de vous y avoir enfin attrapée, il y a long-tems que je m'en doutais.»

Alfred tira alors de sa poche l'écu, qui avait été destiné pour leur procurer à tous quatre l'entrée du cabinet des figures de cire, et l'ayant déposé devant l'inspecteur, il lui demanda s'ils pouvaient maintenant s'éloigner.

— «Quand vous voudrez, mes jeunes amis,» répondit ce dernier d'un air affable, «mais», ajouta-t-il en souriant, «défiez-vous à l'avenir des paniers d'oeufs, quand vous passerez par ce marché, car je ne puis pas être partout à la fois, et il pourrait bien se faire que vous n'en fussiez pas quitte à si bon marché. Pour vous, la mère,» continua-t-il, en s'adressant à la revendeuse qui était devenue aussi douce et aussi souple qu'elle s'était d'abord montrée intraitable, «j'ai encore un mot à vous dire, entendez-vous.»

La femme eut beau prier, pleurer, sangloter, l'inspecteur demeura inexorable, et elle fut obligée de suivre deux valets de ville, qu'il avait appelés pour la mener au corps de garde. L'inspecteur apparut en ce moment à nos petits amis comme l'ange de la justice.



— «Allons!» dit alors Alfred en riant, et tout joyeux de s'en être tiré sans autre mésaventure, «allons, mon cher Didier, tu nous as fait là une belle omelette; c'est vraiment dommage que nous n'en puissions profiter, elle nous coûte assez cher, puisqu'elle nous prive du plaisir d'aller voir les figures de cire.»

— «Pour moi, j'en ai perdu l'envie,» assura Didier, qui tremblait encore de tous ses membres, en songeant à la frayeur qu'il venait d'éprouver. «Quelle furie de femme! comme elle m'a secoué! J'ai eu presque plus de peur qu'hier, au premier coup de canon qu'on a tiré sur le vaisseau.»

— «Non vraiment! à la campagne, les gens ne sont pas si vilains, si impitoyables!» ajouta Ernest, en essuyant son front couvert de sueur.

De retour au logis, les enfans racontèrent leur mésaventure à leur père qui ne put s'empêcher de rire de la frayeur qu'avaient eue ses neveux; mais pour la leur faire oublier, il leur rendit généreusement l'écu qu'ils avaient dépensé d'une manière si désagréable, et le lendemain il fut décidé qu'ils iraient voir les figures de cire.

— «Mais, je t'en prie,» dit Didier bas

à Emile, «ne passons plus par ce fatal marché!»

— «Sois tranquille», lui répondit celui-ci en souriant, «nous ferons un petit détour pour l'éviter.»

Le lendemain ils se rendirent à la galerie des figures, sans éprouver d'autre accident; ils s'y amusèrent beaucoup, malgré l'effroi que causèrent à Ernest et à Didier quelques scènes de meurtre et de brigands, représentées avec une effrayante vérité. Mais leur surprise fut au comble, lorsqu'une des figures qui représentait un capucin, vint tout à coup à remuer la tête, puis à porter la main à son nez pour prendre une prise de tabac: c'était un Automate avec un masque de cire. Si vous ignorez encore ce que c'est qu'un Automate, priez vos parens ou vos maîtres de vous l'expliquer.

Cependant le capucin avec sa prise de tabac, fit sur nos campagnards une impression extraordinaire; ils se hâtèrent de s'éloigner de lui, tout en jetant des regards inquiets sur cette espèce de fantôme, au grand divertissement de leurs cousins qui s'étaient aperçus de leur frayeur.

Quelques heures après leur retour à la

maison, Mr. D., leur oncle, entra, une gazette à la main et le visage rayonnant.

— «J'espère, mon cher Ernest,» dit-il en déployant la feuille, et se préparant à lire, «j'espère que tu vas retrouver ta montre; écoute un peu ce qu'on vient de publier:

«Avis au public.»

«La police, ayant arrêté un personnage suspect, au moment où il se préparait à vendre une montre d'argent, à simple boîte, que l'on suppose avoir été volée, invite ceux que cet objet concerne, à se transporter au bureau de la police, où elle a été déposée.»

— «Oh! si c'était ma montre!» s'écria Ernest, «quel bonheur! mais en supposant que ce soit elle, comment en donner la preuve qu'on exige?»

— «Rien de plus facile, mon garçon,» répondit Mr. D.; «en ta qualité de propriétaire de la montre, tu y auras bien remarqué quelques particularités; tu les indiqueras à la police, et si ta déposition est conforme avec les indices qu'on aura remarqués à la montre, elle te sera rendue.»

— «Mais, voilà qui est excellent! Pour des marques à la montre, j'en sais assez:



d'abord une petite place du cadran où l'émail est détaché; puis dans l'intérieur le nom de l'horloger qui l'a fabriquée: «Breguet à Paris», et enfin le beau ruban couleur de feu, mais un peu passé, que le bon Didier voulait remplacer par la jolie chaîne d'or qu'il m'avait destinée, et puis encore»....

— «En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver ton droit de propriété, pourvu que ta montre soit entre les mains de la police. Si tu n'es pas trop fatigué, nous irons à l'instant ensemble au bureau qui n'est pas loin d'ici.»

— «Oh bien volontiers, mon cher oncle, je ne suis pas du tout fatigué, je vous assure!» Les autres garçons s'empressèrent naturellement d'accompagner Ernest dans cette démarche importante.

On fut bientôt à l'hôtel de ville, où l'on fut introduit presque aussitôt, car le chef de police connaissait fort bien Mr. D. La montre étant absolument telle qu'Ernest l'avait désignée, elle lui fut rendue aussitôt; dans sa joie de retrouver sa chère montre, il se mit à sauter, à rire, et à la baiser, et se promit bien de ne plus se hasarder dans la foule, sans la fixer autour de son cou, au

moyen d'un cordon de soie, pour se préserver d'un nouvel accident.

6.

Les quinze jours accordés par leurs parens à nos petits voyageurs étaient expirés, et ils ne témoignèrent pas le moindre mécontentement lorsque Pierre arriva le soir et leur annonça qu'il fallait se préparer à partir le lendemain; car Didier aussi bien qu'Ernest soupiraient après leur cher village où ils se plaisaient pourtant bien mieux que dans la ville où ils avaient acheté quelques plaisirs par beaucoup de désagrémens.

Le bon Pierre fut accablé de questions de la part de ses jeunes maîtres qui s'imaginaient qu'après une absence de quinze jours tout devait être changé. Ils se rassurèrent pourtant en apprenant que tout était encore dans le même état, que la moisson allait commencer et que leur mère attendait leur retour avec impatience pour cette circonstance importante.

Ils se rappelèrent alors la promesse qu'ils avaient faite à leurs cousins, de s'adresser à leurs parens pour qu'ils leur permissent de les accompagner à leur tour, et de rester au moins quinze jours chez eux à

la campagne; ils se mirent donc en devoir de l'effectuer, et après avoir fait toutes les instances possibles auprès de Mr. D. et de son épouse, ils finirent en les assurant, que leurs parens seraient charmés de voir arriver leurs neveux.

— «Nous vous sommes bien obligés, mes petits amis, de votre aimable invitation,» répondit alors Mr. D.; «mais pour le moment mes fils seront forcés de renoncer à ce plaisir; voilà déjà quinze jours qu'ils ne vont pas à l'école, un nouveau délai de quinze jours serait de trop, cela leur ferait perdre l'habitude du travail. Mais l'année prochaine, si vos parens le trouvent bon, Alfred et Emile iront vous voir, je vous en donne ma parole.»

Il fallut bien se contenter de cette promesse, et nos petits campagnards prirent congé avec la plus tendre amitié de leurs bons cousins qui avaient fait tous leurs efforts pour leur rendre leur séjour agréable.

Mais le lendemain quand les voyageurs furent en voiture et qu'ils furent sortis de la ville, Ernest dit à son frère:

— «Je me réjouis de bon coeur de me retrouver au milieu des champs, car la ville est bien loin de répondre à l'idée que je



m'en étais faite. Le pauvre Emil et le pauvre Alfred! que je les plains, eux qui ne sortent jamais de ces sombres murailles!»

— «Et que dis-tu des insolens, des brutaux, des fripons, des marchands de chaînes de montre, des coupeurs de bourse, des méchantes femmes aux oeufs, qu'on rencontre à la ville? Pour moi je ne les oublierai de ma vie,» ajouta Didier.

— «Non! la ville n'est pas ce que nous pensions!» dit Ernest avec un profond soupir; «ah! la campagne, la campagne! quelle différence!»

---

X.

CONTINUATION.

---

I.

**Ernest et Didier**, assis sur une éminence qu'ombrageait un chêne majestueux, considéraient de cette espèce de belvédère qui dominait les environs, la grande route qui s'étendait au loin devant eux, et semblaient attendre l'arrivée de quelqu'un.

— «Ils seront sans doute ici dans un instant», dit Ernest à son frère.

Dans ce moment, **Bon-coeur**, qui était couché à leurs pieds, dressa les oreilles et se mit à aboyer; son ouïe, plus fine que celle de ses maîtres, lui avait déjà fait distinguer le roulement lointain d'une voiture, que ceux-ci n'entendaient point encore.

— «J'ai recommandé à **Pierre** de mener ses chevaux bon train dans la seconde journée, et il me l'a promis,» ajouta **Didier**. «Il m'a dit qu'il espérait être ici à cinq heu-

res au plus tard, s'il n'arrivait point d'accident à la voiture, et le bon Pierre est homme de parole.»

— «Nos deux fusils de chasse sont-ils chargés? car il nous faudra monter dans le chêne pour saluer nos petits cousins par deux coups de fusil, avant qu'ils puissent nous apercevoir.»

— «Les fusils sont en état, il n'y manque que les capsules, et de peur d'accident nous ne les mettrons que quand nous serons grimpés dans l'arbre.»

— «Mais», dit Ernest, «pourvu qu'ils ne s'effraient pas comme nous, lorsqu'on tira les canons sur le vaisseau; te rappelles-tu, comme nous tombâmes à la renverse?»

— «Oh! ils sont à l'épreuve du bruit, tu as vu qu'ils ne sont pas tombés avec nous, et qu'au contraire ils ont ri comme des fous, en nous voyant faire la culbute; et puis d'ailleurs nous tirons en l'air et à poudre seulement.»

Bon-coeur recommença à aboyer de plus belle; leurs regards s'étant alors portés sur la grande route, ils aperçurent d'abord un nuage de poussière, puis enfin la voiture attelée de quatre alezans vigoureux.

— «Allons! vite, vite! les voilà!» s'écria



Ernest, en grimpant au chêne; lorsqu'il fut dans l'arbre, il se fit donner par son frère les deux fusils et se cacha dans le plus épais du feuillage; Didier se hâta de le joindre. Ils étaient si bien cachés, qu'on ne pouvait les apercevoir que lorsqu'ils avançaient la tête, pour voir à quelle distance la voiture se trouvait encore.

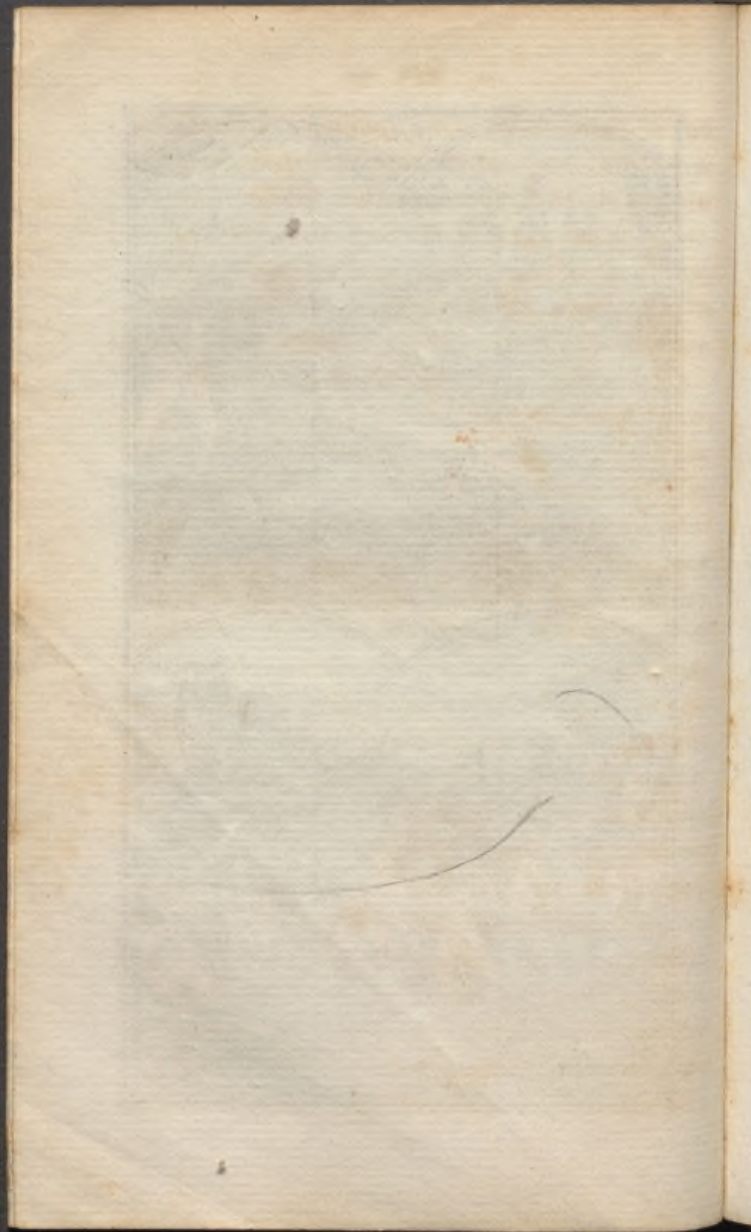
Pour entrer dans la ferme, il fallait passer devant le chêne; à peine nos voyageurs se trouvèrent auprès, que deux coups de fusil se furent entendre au-dessus de leur tête.

— «Bon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?» s'écria Emile qui devint pâle comme un linge; il faillit s'évanouir de frayeur et resta quelque tems tremblant de tous ses membres.

— «C'est encore un tour de mes jeunes maîtres», dit Pierre d'un grand sang-froid; «je les reconnais bien là, et puis j'aperçois Bon-cœur au pied du chêne, et quand on le voit on peut juger que ses maîtres ne sont pas loin.»

— «Oui, oui, nous voilà!» s'écrièrent à la fois Ernest et Didier, et en un tour de main ils se trouvèrent à la voiture auprès de leurs chers cousins qu'ils embrassèrent avec les transports de joie les plus vifs.







— «Mais d'où vous viennent cette pâleur et ce tremblement?» leur demanda Ernest, surpris de leur air défait.

— «Vous nous avez fait une belle peur avec vos diables de fusils», répondit Emile; «nous avons cru en vérité que c'étaient des brigands qui en voulaient à notre vie.»

— «Des brigands? dans ces environs, et en plein jour?» repartit Didier en riant. «Oh! je le vois bien, vous êtes des héros sur l'eau, mais non sur terre; vous rappelez-vous encore les coups de canon sur le vaisseau de votre papa?»

— «Nous avons ri plus d'une fois de cette plaisante aventure», répliqua Alfred, qui s'était un peu remis de sa frayeur; «mais est-ce la mode à la campagne d'épouvanter ses hôtes pour les complimenter?»

— «Pas précisément», répondit Didier un peu confus; «nous voulions seulement vous prouver par là combien nous nous réjouissons de votre arrivée.»

— «Vraiment? oh! c'est une autre affaire?»

La voiture entra alors dans la cour où la fermière les attendait; elle s'avança à la portière pour les aider à descendre, puis les prenant par la main elle les conduisit dans

une chambre grande et claire et dont la propreté faisait tout l'ornement.

En entrant dans la chambre, elle présenta ses chers hôtes à son mari, qui s'occupait à reviser des comptes. «Tiens», lui dit-elle, «voici nos petits neveux que le bon Pierre vient de nous amener de la ville.»

— «Soyez les bien-venus, mes bons petits amis!» s'écria le fermier en leur serrant la main affectueusement. «Etes-vous contents de votre voyage?»

— «Tout a été à merveille, et le bon Pierre que nous aimons beaucoup, malgré la rudesse de son langage et de ses manières, nous a soignés comme un père,» répondit Emile, qui en sa qualité de citadin, était moins timide et moins embarrassé, que ses cousins ne l'avaient été, en pareille circonstance chez ses parens.

— «J'en suis charmé, mes enfans, j'en suis charmé! mais vous devez avoir joliment faim, n'est-ce pas? Le voyage donne de l'appétit: votre tante vous aura sans doute soigné une solide collation; n'est-il pas vrai, Betty?»

— «Tranquillise-toi, mon bon ami, ils auront de quoi se rassasier, eussent-ils l'estomac quatre fois aussi grand. Allons,

mes enfans, commençons d'abord par l'essentiel, puis nous causerons ensuite; la table est mise dans l'autre chambre: votre dîné à l'auberge n'aura pas été des meilleurs, je pense? nous tâcherons de vous en dédommager.»

A ces mots elle prit nos voyageurs par la main et les mena à une table si abondamment servie, qu'il y aurait eu de quoi rassasier dix convives des plus affamés, et encore étaient-ce des mets qui sont considérés par les gens de la ville, comme ce qu'il y a de plus friand: du gibier, de la volaille, d'excellent fromage à la crème, des gâteaux de ménage etc.

Cet accueil simple et cordial réjouit, on ne peut plus, les deux jeunes convives; au bout d'un quart-d'heure ils se crurent chez leur père et mère, tant ils se trouvaient à leur aise. Le vin était la seule chose qui manquât au festin — car le fermier n'en buvait qu'aux jours de fête et dans les grandes occasions; pour les enfans ils n'en recevaient jamais. — Mais la fermière leur servit une boisson dont ils avaient souvent entendu parler, sans l'avoir jamais goûtée: c'était de l'hydromel, boisson composée de miel qu'on fait fermenter avec de l'eau.



— «Voilà notre vin», dit alors la fermière en leur versant à chacun un verre plein de cette liqueur; «buvez, mes enfans, je suis sûre qu'elle vous plaira, d'ailleurs elle est fort saine, quand on en boit avec modération.»

Les enfans portèrent d'abord le verre aux lèvres avec quelque répugnance, mais lorsqu'ils eurent goûté ce breuvage inconnu, ils le trouvèrent excellent. Emile observa à son frère qu'il avait quelque ressemblance avec le vin de Malaga: en effet l'hydromel, quand il est vieux, ressemble singulièrement à ce vin.

— «Vous en boiriez bien encore un verre, n'est-ce pas, mes amis?» dit la fermière d'un ton plein d'amitié; «mais on doit se garder d'en trop boire, parce que l'hydromel, ainsi que toutes les boissons fermentées, monte à la tête; et moi, qui ai promis à votre bonne maman, dans ma lettre, de vous soigner comme mes propres enfans, je dois et je veux tenir fidèlement ma promesse; ainsi pour aujourd'hui je ne vous en donnerai pas davantage.»

Les enfans auraient bien volontiers bu un verre de plus de cette agréable liqueur, mais ils trouvèrent que leur tante avait rai-

son, et se rendirent à son avis. Alfred assura, quant à lui, qu'il renoncerait de bon cœur au vin, si on voulait toujours lui donner de l'hydromel à la place.

Dès que nos jeunes citadins se furent suffisamment restaurés, Ernest et Didier, impatiens de leur montrer toutes les belles choses qu'ils possédaient, les entraînent d'abord dans la cour, où ils firent passer leurs cinq chiens en revue et leur firent faire tous les tours d'adresse et toutes les manœuvres qu'ils leur avaient enseignés; ces animaux intelligens s'en acquittèrent à l'entière satisfaction de leurs jeunes maîtres et de leurs petits convives. De là, on se rendit au pigeonnier, où les diverses espèces de pigeons furent observées avec une attention curieuse, et dont quelques-unes furent particulièrement admirées pour leur beauté. On alla ensuite voir les hérissons; l'étonnement de nos jeunes gens fut au comble en les voyant se rouler et former une boule à leur approche. Didier leur expliqua que ces animaux étaient de l'espèce des carnivores, qu'ils excellaient surtout à prendre les souris, et que pour cette raison son père en avait toujours quelques-uns dans ses gre-

niers, au lieu des chats dont il redoutait le naturel perfide.

Alfred ayant voulu examiner de plus près un de ces hérissons, sa curiosité lui coûta un peu cher, car il se piqua à la main contre les soies de cet animal, au point que le sang jaillit en abondance. Ernest tout en le plaignant de sa mésaventure, le félicita de n'avoir pas été mordu par cette bête qui avait les dents très-incisives. Ce petit accident dégoûta nos jeunes gens de la société des hérissons, dont ils se hâtèrent de prendre congé.

Ils prirent plus de plaisir à considérer la basse-cour, dans laquelle le majestueux coq d'Astracan, au plumage verd foncé et jaune doré, se promenait fièrement au milieu de ses poules. Ils avaient apporté du pain, et en un instant ils virent se rassembler autour d'eux toute cette république de volatiles, pour s'emparer des miettes qu'ils leur jetaient. Les canards accouraient aussi, pour prendre part au festin, lorsqu'un énorme dindon, — autrement dit coq-d'Inde, du nom du pays dont il est originaire — s'approcha, en faisant la roue, et vint chasser tout cet essaim, afin de s'emparer de ce qui leur avait été destiné.



— «Voyez-moi un peu cet usurpateur!» s'écria Emile en riant à cet aspect, «voyez un peu comme ce seul volatile pourchasse toute cette foule devant lui! voilà bien l'image d'un conquérant!» . . . .

— «Oui! mais il y a un terme à tout,» interrompit Didier, en saisissant un bâton et chassant le volatile usurpateur avec ses frères et soeurs dans le poulailler; «les autres pourront maintenant manger leur portion en paix.»

En effet, à peine le puissant et redoutable ennemi fut-il renfermé, que la petite république, à l'abri de toute attaque, se jeta sur la pâture et s'en donna à coeur-joie.

De la basse-cour on passa dans la chambre où le fermier avait ses armes suspendues à la muraille; ses fils étaient trop soumis pour toucher, malgré sa défense, à ces instrumens de mort; aussi se contentèrent-ils de faire admirer à leurs cousins la beauté des fusils, des pistolets, des couteaux de chasse, des sabres etc.

On alla ensuite visiter l'atelier situé au grenier, où Ernest et Didier dans leurs momens de loisir s'amusaient à tourner ainsi qu'à faire de petits ouvrages de menuiserie. Ils avaient commencé à travailler à une ba-

lustrade pour leur petit jardin, et ils avaient l'intention de la peindre en verd et blanc.

Il y avait encore plusieurs objets très-joliment travaillés, qui étaient destinés à leur mère, à laquelle ils voulaient préparer une surprise agréable pour le jour de sa fête.

Les deux citadins ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'industrie et l'adresse de leurs cousins, mais en même tems ils les félicitaient de pouvoir agir en tous sens, aller et venir et se retourner sans rencontrer ces entraves auxquelles ils se retrouvaient constamment soumis à la ville.

Vers les neuf heures tout le monde se coucha; Alfred et Emile, fatigués du voyage et du mouvement qu'ils s'étaient donné depuis leur arrivée, s'en accommodèrent fort bien pour cette fois; du reste il leur sembla que c'était un peu tôt pour se mettre déjà au lit.

2.

Ernest et Didier, accoutumés à se lever avec le soleil, se trouvèrent sur pied, comme à l'ordinaire. Ils attendirent non sans impatience le réveil de leurs amis, se glissant à chaque instant jusqu'à leur chambre à cou-

cher, pour écouter s'il ne s'y faisait aucun mouvement.

— «Ils dorment comme des marmottes!» s'écria Ernest impatienté d'attendre. «Mon Dieu! comment peut-on endurer de rester si long-tems au lit?»

Enfin vers les sept heures, n'y pouvant plus tenir, ils entrèrent dans la chambre de nos dormeurs et les éveillèrent sans plus de façons, car non seulement la fermière les attendait depuis long-tems avec le café qu'elle leur avait préparé par égard pour leur habitude, mais son mari, qui s'était proposé de leur procurer un grand plaisir, commençait à s'impatienter de leur retard; l'étang devait être mis à sec, pour prendre une quantité de poissons, spectacle que nos citadins n'avaient sans doute jamais eu.

— «Allons donc, dormeurs éternels, réveillez-vous enfin!» s'écria Didier, en secouant Emile qui dormait encore d'un profond sommeil. Celui-ci se réveilla en sursaut et demanda avec inquiétude, ce qu'il y avait.

— «Il y a, qu'il est déjà très-tard!» répartit Ernest; «à la campagne il ne faut pas comme à la ville faire la marmotte, mais il faut se lever avec les poules.»



— «Oui! vous avez beau parler, vous autres, qui y êtes accoutumés!» répondit Alfred en baillant à se démonter les mâchoires; «pour moi, je suis encore aussi las, que si je n'avais pas dormi. Enfin quelle heure est-il donc?»

— «Mais, il va sonner sept heures, et le soleil est levé depuis plusieurs heures.»

— «Bon Dieu! il est terriblement matin! à peine les servantes se lèvent chez nous de si bonne heure.»

— «Et les nôtres en sont déjà à leur second déjeuner; allons, debout! maman vous attend avec le café qu'elle ne fait que réchauffer, et papa s'impatiente; vous allez voir quelque chose de joli: une pêche dans le grand genre.»

A peine eurent-ils prononcé ces mots, que voilà Alfred et son frère à bas du lit, qui se lavent et s'habillent à la hâte. Au bout de dix minutes ils étaient en marche vers l'étang où le fermier qui s'était déjà rendu avec ses gens, les attendait.

On fit évacuer l'eau, au moyen d'écluses que l'on ouvrit, dans des fossés creusés à cet effet, et la hauteur de l'eau étant peu considérable en raison de la chaleur et de la sécheresse qui régnaient dans cette saison,

elle mit peu de tems à s'écouler; on ne tarda pas à apercevoir le fond de l'étang où un nombre infini de poissons s'agitaient en tous sens et paraissaient de plus en plus inquiets à mesure que l'élément où ils se trouvaient si à leur aise, commençait à leur manquer.

Les valets entrèrent alors dans l'étang jambes et pieds nus, choisirent les plus beaux poissons, qu'ils mettaient dans un filet suspendu à leur cou, et quand celui-ci était plein, ils le vidaient dans de grandes cuves remplies d'eau et placées au bord de l'étang. On retira de la sorte bon nombre de carpes, de tanches et autres poissons.

Lorsqu'on en eut pris suffisamment, on fit rentrer l'eau dans l'étang, et cette opération, à laquelle nos citadins avaient assisté avec le plus grand plaisir, se trouva terminée.

— «Mais qu'allez-vous faire de tout ce poisson?» demanda Emile, »vous ne pouvez pourtant pas les manger tous?»

— «Nous les enverrons à la ville prochaine, pour les vendre aux poissonnières», répondit Ernest.

— «Ah! je comprends maintenant!» dit Alfred, «c'est aussi pour retrouver une

autre fois des poissons, que vous avez laissé les petits dans l'étang? n'est-ce pas?»

— «Tout juste!» répliqua Ernest, «nous autres gens de la campagne, nous savons tirer parti de tout, sans cela nous irions à reculons dans nos affaires; nous ne connaissons pas les profits énormes, auxquels vous êtes accoutumés, vous autres marchands.»

Les petits cousins trouvèrent ce raisonnement fort simple et très-judicieux; et comme la pêche était terminée on s'en retourna à la ferme.

Alfred et Emile, à leur entrée dans la cour de la ferme, furent surpris par une odeur très-pénétrante provenant d'un énorme tas de fumier qu'on avait élevé derrière les étables, ce qui fit sur leur odorat une impression non des plus agréables.

— «Fi! quelle odeur!» s'écria Alfred, en se bouchant le nez.

— «Ce n'est vraiment pas de la fleur d'orange!» ajouta Emile qui s'empressa d'imiter son frère. «Mais, dites-moi donc, pourquoi n'éloigne-t-on pas cette ordure?»

— «Mon père se garderait bien de suivre ce conseil», repartit Ernest en riant: «c'est sa mine d'or, comme il a coutume de nommer ce tas de fumier; sans cela il ne



croîtrait ni blé dans les champs, ni légumes dans les jardins. Vous n'ignorez pourtant pas qu'il faut graisser la terre pour la rendre féconde?»

— «Ma foi! nous n'en savons rien, et nous ne nous en sommes jamais souciés,» répondit Emile qui continuait à se tenir le nez bouché; «mais ce que nous savons pour sûr, c'est que cela ne sent pas bon.»

— «Cela vous semble seulement, parce que vous n'y êtes pas encore faits; nous, par exemple, nous ne le remarquons même pas. Il est vrai que nous n'avons pas le nez aussi délicat que vous autres messieurs de la ville; et pourtant il me semble que sur votre marché aux poissons et aux légumes, où mon frère eut le malheur de faire une si belle omelette, il règne une odeur qui ne le cède guères à celle-ci et qui même, selon moi, est encore pire. Je ne sais pas trop ce qu'on doit dire de l'odeur de certains poissons de mer qui sont à demi-pourris et dont je n'ai pu me décider à manger à cause de leur puanteur, malgré l'éloge extraordinaire que vous nous en faites, et quoique nous ne soyons pas difficiles sur le choix des mets.»

Il s'éleva alors une discussion amicale

entre les jeunes garçons, les uns voulant démontrer les avantages inestimables de leur fumier, et les autres cherchant à prouver l'excellence de leur marée à demi-gâtée; pour moi, qui suis née dans une île, j'aurais pris sans balancer le parti des premiers, car je n'ai jamais pu comprendre la délicatesse qu'on pouvait trouver à des poissons apportés morts au marché, et qui tournent déjà à la putréfaction.

Cette promenade matinale avait mis nos petits convives en si bonne disposition, qu'ils se mirent à table à midi avec un appétit excellent; ils trouvèrent tout à leur goût, et il leur sembla surtout n'avoir jamais mangé de légumes aussi délicieux: il est bon de dire qu'on les avait cueillis tout frais du jardin.

En sortant de table on passa au jardin pour aller prendre le dessert, selon l'expression d'Ernest. Les cerisiers et les grosseillers étaient chargés de fruits; Alfred et Emile avouèrent n'avoir jamais trouvé tant de goût aux fruits que dans cette circonstance, où ils pouvaient les cueillir eux-mêmes.

Le dessert terminé, ils passèrent dans un pré couvert de treffle, attenant au jardin. Il y avait au milieu une espèce d'appentis ouvert par devant, sous lequel une quantité

de

de paniers se trouvaient rangés l'un près de l'autre; il pouvait bien y en avoir une centaine.

— «Ha! je sais ce que c'est!» s'écria Alfred tout réjoui: «ce sont des ruches, n'est-ce pas?»

— «Tout juste! et cet apprentis s'appelle la loge des abeilles.»

— «Est-ce que nous pouvons nous en approcher, pour voir les abeilles travailler?» demanda Emile; «je désirerais tant voir de près une ruche avec ses rayons de miel et ses cellules.»

— «C'est ce que nous pouvons faire», répondit Didier; «mais si tu as peur des abeilles et que tu ne puisses les laisser bourdonner autour de ta tête, sans les chasser, nous ferons mieux de ne pas en approcher, car quand on les effarouche, elles se fâchent facilement, et elles seraient alors capables de nous piquer de manière à mettre notre vie en danger; mais quand on se tient bien tranquille, qu'on les laisse aller et venir sans les troubler, elles ne font de mal à qui que ce soit. Regardez-moi plutôt, je vais me mettre hardiment au beau milieu des ruches.»

En disant ces paroles, il s'avança à pas lents vers les ruches, et s'arrêta plusieurs



instans tout auprès; mais les citadins voyant Didier tout entouré d'abeilles qui voltigeaient autour de sa tête, trouvèrent que ce plaisir n'était pas sans danger, et s'en abstinrent sans peine; pour Didier, qui connaissait la nature de ces insectes, aussi adroits qu'intelligens, il vint rejoindre sa petite société, sans en avoir été inquiété.

— «Mais pourquoi les ruches sont-elles dans ce pré couvert de trèfle?» demanda Alfred.

— «Parce que cela rapporte à papa un double avantage», répondit Ernest. «D'abord les abeilles retirent des fleurs blanches de cette sorte de trèfle le meilleur miel, — un miel tout blanc et grainé; et puis dans les bonnes années on fauche le trèfle vers l'automne, pour en avoir la graine, article de grand prix pour le cultivateur, parce qu'aucunes fleurs ne produisent une graine plus abondante que celles qui ont été fréquemment visitées par les insectes, en ce que ceux-ci ont à leurs ailes et à leurs pieds une espèce de poussière fécondante qu'ils portent d'une fleur à l'autre.»

— «Comme tout est admirable et merveilleux dans la nature!» s'écria Alfred frappé de cette explication.

— «Mais admirons en même tems la sagesse des hommes, qui savent tirer parti de tout!» ajouta Emile.

— «Je conçois maintenant», reprit le premier, «qu'il ne faut pas être sot et ignorant pour être bon cultivateur; mais comment acquiert-on toutes ces connaissances-là?»

— «On les acquiert peu à peu par la pratique, ou en profitant de l'expérience des autres,» répondit le sensé Ernest. «A la campagne on apprend, pour ainsi dire, toujours, et presque sans s'en apercevoir, et voilà justement ce qui rend la vie champêtre si agréable et si intéressante.»

— «Oh oui! bien agréable, bien intéressante!» s'écrièrent à la fois les deux citadins.

Après avoir bien parcouru les champs, ils retournèrent au logis pressés par la faim, et Emile et son frère assurèrent qu'ils n'avaient su depuis long-tems ce que c'était qu'un véritable appétit, mais qu'ils l'éprouvaient maintenant à leur grande satisfaction.

— «Voilà l'effet de l'air plus vif et plus frais de la campagne», observa Ernest; «l'an passé, lorsque nous étions chez vous, nous ne pouvions pas manger à beaucoup près autant qu'ici.»

La bonne fermière qui avait tout prévu,

s'était mise en mesure pour recevoir ses petits convives affamés; et ceux-ci trouvèrent en entrant une grande jatte d'excellent lait avec des gâteaux et des beurrées d'un pain délicieux, fait de fine fleur de seigle; Alfred et Emile assurèrent n'avoir jamais fait une aussi délicieuse collation. Cet aveu fit un plaisir sensible à la fermière, qui n'aimait rien tant que de voir ses convives faire honneur à sa table, d'autant mieux que trouver du goût à ses mets, c'était faire l'éloge de ses talens pour la cuisine, puisqu'elle apprêtait tout elle-même.

— «Demain, mon mari veut faire une partie avec ses neveux,» dit la mère, en s'adressant à Didier, «seulement il faut que ceux-ci se lèvent de bien bonne heure.»

— «Oh! quant à cela, je me charge de les éveiller à tems! mais de quoi s'agit-il donc?»

— «Il veut aller avec vous à la chasse aux bécasses et aux perdrix.»

— «Oh c'est charmant, c'est délicieux!» s'écrièrent les enfans tous à la fois, en faisant des sauts de joie.

Il faut aussi avouer que la chasse aux oiseaux est un des divertissemens les plus agréables de la campagne.



3.

Le lendemain, à peine le soleil était-il levé, que les deux frères coururent à la chambre de leurs petits hôtes, et les éveillèrent en criant: «Debout! debout! papa nous attend!»

Les cousins ne se firent pas cette fois tirer à l'oreille, ils furent prêts en un tour de main, et suivirent les deux frères dans la grande chambre où un bon déjeuner les attendait. Le père était déjà en costume de chasseur complet; chacun des garçons reçut une carnassière que la bonne maman avait abondamment garnie de provisions, et un petit fusil, tandis que le papa faisait ample provision de poudre et de plomb. Les chiens destinés pour la chasse, et particulièrement Bon-cœur, se tenaient rangés autour de leurs jeunes maîtres, d'un air plein d'attente, car ces bêtes intelligentes jugeaient par tous ces préparatifs de ce qui allait s'ensuivre.

La matinée était fraîche, et les citadins ne le trouvèrent pas trop agréable; mais après avoir marché quelque tems, ils se trouvèrent beaucoup plus à leur aise et ne se sentirent plus incommodés de la fraîcheur. On traversa d'abord les champs de blé, Bon-

coeur trottant en tête des chasseurs. Au bout d'une heure de marche environ, il s'arrêta tout-à-coup sur la lisière d'un champ, la patte levée. Alfred et son frère furent surpris de cette manoeuvre, ignorant ce que cela signifiait, mais le fermier mettant le doigt sur la bouche, en signe de silence, recouvrit le piston de son fusil d'une capsule — Ernest et Didier suivirent aussitôt son exemple — puis il se glissa sans bruit vers l'endroit où Bon-coeur continuait à se tenir en arrêt; Alfred et Emile demeurèrent à quelques pas en arrière. Les chasseurs étant prêts à faire feu, le père cria d'une voix forte: «Holà, Bon-coeur!» A peine eut-il prononcé ces mots, que l'animal docile se précipita dans le blé, et fit lever toute une compagnie de perdreaux, qui s'y était posée.

— «Pif! paf! pan!» trois coups de feu partent à la fois, et plusieurs perdrix, atteintes au milieu de leur vol, retombent à terre frappées du plomb meurtrier des tireurs. Les chasseurs satisfaits ne s'amuserent pas à aller chercher dans le blé les perdrix qu'ils avaient tuées, ils laissèrent ce soin à leurs chiens, qui en rapportèrent successivement cinq à leurs maîtres.

C'était pour le coup un plaisir qui sur-

passait tous ceux que nos citadins avaient jamais pu goûter jusqu'ici; ils demandèrent la permission de mettre ce riche butin dans leurs carnassières, et déclarèrent qu'ils voulaient tirer à la première occasion qui se présenterait: ce qu'on leur accorda avec plaisir.

— «Pourquoi donc», demanda Emile, «Bon-coeur s'est-il arrêté sur le bord du champ, la patte levée et dans une attitude immobile?»

— «Parce qu'il avait flairé une compagnie de perdrix, et qu'il voulait nous faire signe d'apprêter nos armes; car s'il les eût fait lever avant que nous nous fussions mis en posture de tirer, les perdrix se seraient envolées, et seraient montées si haut que nous n'aurions pu les atteindre; au lieu de cela il s'est tenu tranquille, jusqu'au moment où, étant prêts nous-mêmes, nous lui avons donné le signal d'avancer.»

— «Quel intelligent animal!» s'écrièrent les citadins en caressant le fidèle Bon-coeur. «Nous concevons maintenant pourquoi nos cousins lui sont si attachés: il a presque l'intelligence d'un être raisonnable.»

— «Pas tout-à-fait, mes enfans,» reprit le père en souriant, «mais il est bien dressé, voilà le mot!»



Nos chasseurs ayant continué leur marche pendant quelque tems, ils s'assirent à l'ombre d'un grand chêne, pour prendre à leur aise un bon déjeûné. Pendant qu'ils mangeaient leurs provisions avec un appétit dévorant, ils virent Bon-coeur se mettre de nouveau en arrêt; pour cette fois nos citadins, sachant à quoi s'en tenir, se préparèrent comme les autres à faire feu. «Holla! Bon-coeur!» s'écria de nouveau le fermier, et tout se passa comme la première fois: Emile et Alfred tirèrent de leur côté; bon nombre de perdrix allèrent du coup mesurer la terre, mais avec elles, Emile qui, s'étant effrayé au moment où il pressait la détente de son fusil, ne l'avait pas bien assujetti contre son épaule, et en avait reçu un assez rude coup.

Au premier moment on crut qu'il s'était blessé, mais quand on le vit se relever sain et sauf, quoiqu'un peu honteux et confus, on ne put s'empêcher de rire de l'héroïsme dont il avait fait preuve; et Ernest qui avait toujours sur le coeur sa culbute sur le vaisseau, lors de la canonade, lui cria malignement: «Bravo, capitaine!»

Le pauvre Emile eut à supporter nombre de lazzis de la part de ses cousins, qui

se vengèrent amplement des railleries qu'ils avaient eux-mêmes essuyées en pareille circonstance. En attendant on avait encore tué six perdrix, et Emile ne tarda pas à se consoler de son accident pour prendre part à la joie commune que le succès de la chasse avait fait naître.

Le soleil étant parvenu au milieu de sa course, et la chaleur étant par trop forte, on entra dans la demeure d'un cultivateur aisé, dont on fut reçu avec l'hospitalité la plus franche, la table fut aussitôt couverte de jambon, de pain, de viandes froides, d'oeufs frais, et de lait caillé; ce repas champêtre fut trouvé excellent. Lorsque toute la famille se fut bien rassasiée, le fermier dit aux enfans: «Allez maintenant vous reposer une heure ou deux dans le foin, si notre hôte veut bien le permettre, puis, quand il fera plus frais, nous irons à la chasse aux bécasses dans les bois voisins, car c'est là qu'elles se tiennent, et non dans les champs, comme les perdrix.

L'hôte complaisant conduisit lui-même ses petits convives dans le grenier au foin, où, après avoir jασé quelques instans ensemble, ils s'endormirent d'un sommeil si profond, que le tonnerre grondant au-dessus de

leurs têtes, ne les eût pas réveillés. Oh que le sommeil est doux après une longue marche!

Vers les cinq heures, l'air s'étant un peu rafraîchi, le père vint les réveiller, car autrement ils eussent dormi jusqu'au lendemain, si on les eût laissés faire, et l'on se remit en marche pour entrer dans le bois. Nos jeunes garçons tout-à-fait remis des fatigues de la matinée, se prirent tous les quatre sous le bras et cheminèrent en chantant gaiement ce refrain si connu:

„S'en allant à la chasse compère Guilleri  
Monta dans un arbre, pour voir ses chiens courir etc.

Au milieu des chants et des ris, ils arrivèrent à un endroit assez marécageux, où le père s'étant arrêté, se mit en embuscade derrière un gros arbre, en leur faisant signe de se tenir en repos. Les bécasses aiment particulièrement les lieux bas et marécageux, en ce qu'elles y trouvent une nourriture abondante et facile, qui consiste en toutes sortes de vermisseaux. Les enfans demeurèrent cette fois simples spectateurs, parce que les bécasses ne se montrent qu'une à une, et sont d'ailleurs difficiles à tirer.

Il n'y avait pas long-tems qu'ils étaient au guet, lorsque Bon-cœur donna le signal; aussitôt le coup part, et voilà une magni-



fique bécasse de couchée par terre. On n'en tira que trois en tout, et pourtant on eut tout lieu d'être content du butin qu'on avait fait, car la bécasse est un morceau friand, un morceau digne de la table des princes. Cependant les enfans firent un peu la moue, lorsque le père leur dit, qu'il était tems de reprendre le chemin de la ferme, si l'on ne voulait se résoudre à passer la nuit à la belle étoile. On n'arriva effectivement qu'à la brune au logis où l'on trouva un excellent soupé; chacun y fit honneur de son mieux, et puis on alla se livrer au repos dont on avait le plus grand besoin, comme vous pouvez penser.

— «Voilà ce qui s'appelle une journée!» s'écria Alfred, en sautant dans son lit.

— «Oh la délicieuse journée!» répéta Emile.

4.

Le lendemain matin, le produit de la chasse fut soigneusement empaqueté dans un panier, que Pierre fut chargé de porter à la ville voisine, pour le mettre à la poste.

Lorsque Pierre fut en route, la bonne fermière dit en souriant à ses neveux: «Il faut pourtant que vos chers parens apprennent à connaître l'adresse de messieurs leurs

filis, et qu'ils sachent quels progrès ils ont fait en si peu de tems dans le noble métier de chasseur.»

— «Comment cela?» demandèrent les deux frères.

— «Nous venons de leur envoyer les perdrix et les bécasses, et mon mari y a joint un mot d'écrit, pour leur apprendre que vous avez pris part à la chasse, et contribué à son succès.»

— «Oh pour cela! notre mérite est bien faible!» repartit Emile.

— «Nos parens seront bien réjouis d'un pareil présent», reprit Alfred, «car le gibier est bien rare et surtout fort cher à la ville;» en disant ces mots il serra affectueusement la main à sa bonne tante.

On était au dimanche, et toute la société devait aller chez le maître-d'école de l'endroit, chez lequel on avait été invité à passer l'après-dinée.

— «Vous allez maintenant faire la connaissance de notre bon maître-d'école», dit alors Ernest à ses cousins; «c'est un bien digne homme, dont l'enseignement est aussi instructif qu'amusant; il a aussi des enfans qui sont si doux et si aimables, que c'est un vrai plaisir pour nous de les fréquenter.»

Il était trois heures environ, lorsqu'on arriva chez le maître-d'école; les citadins ne pouvaient concevoir qu'on pût faire une visite d'après-dinée de si bonne heure, car ils disaient qu'à la ville on ne songeait pas même encore à dîner.

— «Pour nous autres gens de la campagne», observa le fermier, «le plutôt est toujours le mieux, c'est là notre devise! vous autres gens de la ville en avez pris une tout opposée.»

L'accueil que leur fit le maître-d'école fut des plus affables qu'on puisse s'imaginer, son air doux, franc et modeste plut au premier abord aux petits étrangers, ses enfans ne leur plurent pas moins par la manière amicale et aisée avec laquelle ils les abordèrent. Les parens restèrent à s'entretenir ensemble, pendant que les enfans n'eurent rien de plus pressé que de courir au jardin qui était grand et bien disposé; il y avait un superbe étang avec une jolie gondole; à peu de distance se trouvait une balançoire, puis un mât, pour s'exercer à grimper, des perches et des cordes, pour se livrer à toutes sortes d'exercices gymnastiques; car le père prétendait avec raison, que rien n'était



plus propre à entretenir la santé et à donner au corps de l'agilité et de la souplesse.

Ernest, Didier et Edouard, l'un des enfans de la maison, grimperent le long du mât comme des chats et firent des caprioles à faire trembler Emile et Alfred. Cependant ces derniers, enhardis par l'exemple de leurs amis, voulurent les imiter; mais ils eurent à peine grimpé à la hauteur de quelques pieds, qu'ils retombèrent sans force au pied du mât, au grand divertissement des autres, qui riaient de bon coeur de leur gaucherie dans ce genre d'exercices.

Ils apprirent alors par leur propre expérience, combien il est nécessaire d'exercer ses forces quand on veut acquérir de la vigueur et de l'adresse; les exercices leur parurent d'ailleurs si jolis et si amusans, qu'ils résolurent de prier leur père, à leur retour, de leur procurer des leçons dans la gymnastique; puis, ils avaient à coeur de faire oublier la maladresse et la gaucherie qu'ils venaient de montrer devant leurs petits camarades.

Le jeu de l'escarpolette leur causa un plaisir extraordinaire, ils ne pouvaient s'en rassasier; c'était encore une chose nouvelle pour eux.

Le père, qui avait coutume d'être présent à tous les jeux de ses enfans, auxquels il laissait cependant pleine et entière liberté, à moins qu'il ne les vît en danger de se faire du mal, par suite de leur hardiesse et de leur témérité, ne tarda pas à paraître avec les parens d'Ernest et de Didier.

Après s'être bien balancés, les enfans se mirent à parcourir le jardin. Alfred ayant tout à coup aperçu un insecte ailé qui sortait du creux d'un saule au bord de l'étang, demanda à ses cousins ce que c'était que cet animal.

— «Ce sont des guêpes de la grande espèce», dit le maître d'école, en s'adressant à l'interrogateur, «c'est un insecte très-dangereux; à notre grand déplaisir, elles ont établi leur nid dans cet arbre, nous voudrions bien le détruire si nous pouvions le faire sans danger; mais il n'y a pas à plaisanter avec ces hôtes incommodes.»

Alfred ne répliqua rien, mais il se promit bien, dans son ignorance, d'examiner à l'occasion le nid des guêpes, car il avait entendu dire que ces insectes construisaient leurs nids fort artistement. Profitant donc du moment où la société se promenait dans une autre partie du jardin, il se glissa vers

le saulé, se plaça devant le trou, et allait commencer ses observations d'histoire naturelle, lorsqu'une piqûre qu'il reçut à la main, lui arracha un grand cri: une de guêpes, irritée de le voir si près de son nid, lui avait donné ce petit avis au lecteur; la douleur qu'il ressentait, était beaucoup plus vive que celle d'une abeille ou d'une guêpe ordinaire.

Il avait la main considérablement enflée, lorsqu'il rejoignit la compagnie, qui le plaignit de bon coeur. Le père le conduisit aussitôt à l'étang, le fit entrer dans la nacelle, et lui conseilla de tenir la main dans l'eau, jusqu'à ce qu'il lui apportât une compresse avec du vinaigre. L'eau froide adoucit effectivement la douleur qui était presque insupportable, cependant le vinaigre opéra encore plus activement; mais la douleur qu'éprouvait encore Alfred de sa blessure, ne lui permit plus de prendre part aux jeux des autres enfans qui perdirent également une partie de leur gaité, en le voyant souffrir.

Le pauvre Alfred tout découragé, ne put s'empêcher de dire dans son dépit: «On ne trouve pourtant pas de ces maudites guêpes à la ville!»

On aurait bien pu lui répondre: «qui



cherché le danger, y périt,» ou bien encore: «pourquoi n'as-tu pas fait plus de cas de l'avis qu'on t'a donné?» mais on avait trop de compassion pour son état, pour pouvoir l'affliger par de tels discours.

D'ailleurs il y a vraiment de la dureté, à accabler de reproches celui qui porte déjà le châtement de sa faute, et l'homme délicat et sensible ne dira jamais à celui qui souffre: «tu l'as mérité!» Pour moi, j'ai toujours conçu une mauvaise opinion des sentimens ou du caractère de ceux qui, en pareille circonstance, tiennent un semblable langage.

Ces enfans avaient le coeur trop bon, pour continuer leurs jeux pendant qu'ils voyaient leur petit ami souffrir, ils s'assirent auprès de lui, pour le consoler et l'encourager, et cherchèrent à lui faire oublier la douleur qu'il s'était attirée par sa propre faute.

C'est ainsi que le chrétien dans toutes les situations de sa vie doit en agir avec son semblable, en tâchant de réparer les maux dans lesquels l'a précipité sa sottise!

Alfred fut aussi reconnaissant que touché des marques d'intérêt et d'amitié qu'il recevait de ses bons petits amis, il en sentit d'autant plus vivement les suites d'une

inconséquence, qui non seulement était cause du désagrément qu'il éprouvait, mais encore était venu troubler la joie de ses camarades.

Le maître d'école chercha à dédommager les enfans de la privation volontaire qu'ils s'étaient imposée, en leur racontant quelques jolies histoires, talent qu'il possédait dans un haut degré. Vous concevrez aisément combien par là il se rendait agréable aux enfans, qui n'aiment rien tant que d'entendre raconter; c'est aussi pour gagner votre amitié à laquelle je mets tant de prix, que je me suis appliquée de tout tems à cet art agréable.

5.

La piqûre d'Alfred céda bientôt au traitement convenable qu'on employa, consistant simplement en compresses rafraichissantes, qu'on renouvelait aussi souvent que possible; et le lendemain, la douleur et l'enflure avaient disparu, de sorte qu'il fut en état d'accompagner ses cousins et leur père aux champs, pour assister aux joyeux travaux de la moisson qui venait de commencer.

A mesure qu'ils avançaient, leurs oreilles étaient frappées du bruit des chansons rustiques, et le tumulte des champs augmen-

tait de plus en plus. Bientôt ils se trouvèrent au milieu des travailleurs; les moissonneurs maniaient avec autant de force que d'adresse leur redoutable instrument, la faux, avec laquelle ils faisaient tomber les épis; les moissonneuses, le chapeau de paille sur la tête, en jupon court et en tablier blanc, les suivaient pas à pas, ramassant le grain, à mesure qu'il tombait sous la faux, pour le mettre en gerbes, tandis que l'une d'elles rassemblait les gerbes et les plaçait debout trois à trois.

Les moissonneuses n'eurent pas plutôt aperçu nos citadins, que, laissant là un moment leur occupation, elles se firent une espèce de corde de paille, puis elles coururent au-devant des nouveaux-venus et la leur passèrent en riant autour du bras; par suite de cette manoeuvre dont ils ne concevaient pas le sens, les deux frères, se trouvant en quelque sorte leurs prisonniers, firent une assez plaisante figure; mais le fermier, témoin de leur embarras, prit sa bourse et en tira quelque monnaie qu'il donna aux jeunes filles, en leur disant :

— «Tenez, voilà pour boire à la santé de ces jeunes Messieurs!»

Aussitôt nos deux frères se virent en li-



berté, et les moissonneuses, ayant remercié cordialement le fermier, s'éloignèrent en dansant et en chantant.

Le fermier s'adressant alors à ses neveux, leur dit: «Je vois à votre air d'étonnement, que vous n'êtes pas au fait de ce qui vient de se passer, c'est pourquoi je vais vous l'expliquer. C'est l'usage en quelques endroits, lors de la moisson, ainsi qu'au tems où l'on braque le chanvre et le lin, d'imposer au spectateur oisif de ces pénibles travaux, une petite contribution, moyennant laquelle il obtient sa liberté. L'argent acquis de la sorte, est employé par les filles à s'acheter divers petits objets de toilette, et par les hommes à boire un verre de vin.»

— «Ah! je conçois maintenant ce qu'elles ont voulu,» dit Emile, en riant, «et si jamais je me retrouve à la moisson, je n'oublierai pas de soigner un petit pour-boire; rien de plus juste qu'une petite gratification à des gens aussi laborieux qui travaillent pendant tout le jour à l'ardeur brûlante du soleil.»

— «Si nous revenons demain,» dit Ernest, «on ne vous liera plus; cette opération n'a lieu qu'une fois pour la même personne.»

— «N'importe!» reprit Alfred, pour qui c'était un plaisir de donner, «je leur apporterai demain une petite douceur, car je veux qu'ils boivent à la santé de mes bons parens.»

Alfred tint parole, et il donna pour lui et son frère un riche pour-boire qui excita au plus haut degré la joie des moissonneurs et des moissonneuses. La vie animée et joyeuse de ces gens laborieux plut tellement aux deux frères, qu'ils ne laissèrent pas passer un seul jour, tant que dura la moisson, sans aller aux champs. Ce fut aussi un nouveau plaisir pour eux que de monter sur la voiture chargée d'épis et de se faire ainsi traîner à la ferme. Ils s'essayèrent également dans le grand art de l'équitation; c'est-à-dire qu'ils montèrent sur les chevaux attelés à la voiture de grain; d'abord ils ne parurent pas trop rassurés, vû leur manque total d'usage dans ce genre d'exercice, mais de nouveaux essais finirent par leur donner la hardiesse nécessaire.

Au milieu de plaisirs si nouveaux et si variés, les jours s'écoulaient comme des heures pour nos heureux citadins. Cependant un divertissement supérieur à tout ce qu'ils avaient goûté jusques-là, les attendait encore: environ dix jours après le commence-

ment de la moisson, le blé étant entièrement fauché et mis en gerbes, on prépara à la ferme une grande fête aux moissonneurs, — c'est qu'on appelle la fête de la moisson. — On fit rôtir d'énormes pièces de viande, on cueillit une abondance de fruits, on fit du pain du froment nouvellement récolté, et force gâteaux pour régaler les travailleurs. Le fermier donna un tonneau de vin et quelques bouteilles d'eau de vie, pour les robustes laboureurs, ce qui n'était pas un mince régal pour ces gens accoutumés à l'ordinaire le plus simple.

Vers le soir du dernier jour de la moisson arrivèrent de la ville voisine quelques ménétriers avec leurs chapeaux ornés de fleurs, et aussitôt que les quatre garçons eurent fait leur toilette et se furent parés de fleurs, on donna le signal pour aller chercher les gens de la moisson.

La troupe joyeuse se mit en mouvement, ayant les quatre petits garçons en tête, armés de leurs fusils de chasse, avec lesquels ils donnaient de tems en tems des salves; les intervalles étaient remplis par une musique agréable qui jouait les airs les plus gais. Ils n'allèrent pas loin, sans rencontrer la dernière voiture de grain pesamment chargée,



ornée d'une grande guirlande; les chevaux eux-mêmes étaient couverts de fleurs et de rubans presque à l'égal des moissonneurs et des moissonneuses, qui à l'aspect de la troupe qui venait les chercher, firent retentir l'air de leurs acclamations, la musique y répondit par un air vif et bruyant, et les garçons par une salve de leurs fusils. C'était une joie, c'était un plaisir, surtout pour nos petits amis de la ville, qui n'avaient jamais rien vu de semblable.

Les moissonneurs se joignirent alors à la troupe en poussant des cris d'allégresse; on s'avança dans cet ordre vers la ferme où tout était prêt pour les recevoir. On avait établi sous une charmille qui touchait à la ferme, plusieurs grandes tables, couvertes de tout ce qu'on peut trouver de plus délicat à la campagne. On commença par se mettre à table, où l'on s'en donna à coeur joie, mangeant, buvant et chantant alternativement.

Après que nos gens se furent abondamment régalez de toutes les friandises qu'on leur avait apprêtées, ils quittèrent la table pour passer à la danse. On se rendit sur l'aire à battre le blé, et tous les laboureurs des environs et tous les amateurs de la

danse vinrent prendre part à cette partie de la fête sans qu'il fût besoin de les y inviter. La danse et le joyeux tumulte durèrent toute la nuit, ce ne fut qu'à la pointe du jour que chacun songea à aller trouver sa couche; pour Alfred et Emile, ils étaient tellement animés par ce plaisir extraordinaire, qu'ils ne purent s'endormir.

— «Mon Dieu! quel plaisir! quelle joie! on n'en a pas même une idée à la ville,» disait Alfred dans son enthousiasme. «J'ai souvent entendu parler de la fête de la moisson, il est vrai, mais j'étais loin de croire que ce fût aussi amusant, aussi agréable. Vraiment, Ernest et Didier méritent bien qu'on leur porte envie; quel bonheur que de vivre à la campagne! quelle différence avec la ville si sombre, si triste, surtout en été: à la campagne, il y a bien des guêpes et des frelons, mais on peut s'en préserver,» ajouta-t-il en se rappelant en cet instant la piqûre qu'il avait reçue par suite de son imprudence.

— «En effet», répondit Emile en riant, «on n'a pas besoin d'aller prendre des leçons d'histoire naturelle si près des nids de guêpes.»

Le bon fermier, jaloux de procurer à

ses neveux tous les agrémens qui étaient en son pouvoir, les mena à la chasse aux canards sauvages sur la rivière. Mais hélas! la fin des plaisirs était proche; le terme était écoulé, et l'on s'attendait à tout moment, à voir paraître Mr. et Mde D. qui avaient promis de venir reprendre leurs enfans.

L'idée de la séparation très-prochaine qui les attendait, ne les empêcha pas de se livrer de tout coeur à ce nouveau divertissement qui les amusa infiniment. La journée était chaude et belle, la rivière qu'ils parcouraient dans un léger canot, calme et limpide; les provisions de bouche, abondantes et délicates. Bon-coeur joua également le principal rôle dans ce genre de chasse, en ce qu'il allait retirer de l'eau les vieilles canes qu'on venait de tuer, et les rapportait dans sa gueule jusqu'au canot, où on les lui prenait. Il déploya encore plus d'adresse à l'égard des jeunes canetons, qu'il lui fallait rapporter tout vivans, car sur cinquante qu'il prit, après qu'on eut tué les père et mère, il n'y en eut pas un seul d'endommagé. On prenait tous ces jeunes volatiles pour les élever dans la basse-cour, ce qui n'est pas difficile; mais si l'on n'y prend garde, dès qu'ils sont en état de voler, tout l'essaim



s'enlève à la fois dans les airs et disparaît, tandis que les canards apprivoisés ne quittent jamais la cour.

Le lendemain de la chasse, les parens d'Alfred et d'Emile arrivèrent à la ferme, où ils passèrent une journée, pour se reposer des fatigues de la longue course qu'ils avaient faite.

La séparation fut douloureuse pour Alfred et Emile, et malgré le plaisir qu'ils trouvaient à s'entretenir de toutes les jouissances et de tous les divertissemens qu'ils avaient goûtés, ils ne pouvaient s'empêcher de répéter souvent avec amertume: «Oh qu'Ernest et Didier sont heureux de pouvoir vivre à la campagne!»

Oh! je suis bien de leur avis, moi qui ai aussi habité la campagne pendant quelques années; et vous, mes chers petits lecteurs, vous en direz sans doute autant, si jamais vous apprenez à connaître les jouissances si pures et si vraies de la vie champêtre.

---

XI.

IL NE FAUT PAS POUSSER LA  
PLAISANTERIE TROP LOIN.

---

**R**obert, assis, d'un air important et réfléchi, devant son pupitre, traçait sur une feuille volante quelques lignes qu'il effaçait presque aussitôt, pour en écrire d'autres; tantôt il taillait sa plume, ou la tournait et retournait entre ses doigts; tantôt il s'appuyait la tête sur la main, comme s'il avait les affaires les plus importantes du monde; puis il se frottait le front, et enfin il recommençait de plus belle à écrire et à effacer.

Emma, sa soeur, qui avait jusqu'alors consacré tous ses soins à Mathilde, sa poupée favorite, qu'elle venait d'habiller avec le plus grand soin, pour un bal, pour lequel Mathilde avait reçu une carte d'invitation, leva par hasard les yeux sur son frère, et remarqua combien il se tourmentait à écrire.

— «Qu'as-tu donc de si difficile à faire?» lui demanda-t-elle avec curiosité. «Ton maître t'a-t-il encore donné une aussi longue tâche que la dernière fois, tu sais, cette tâche qui t'a tant fait enrager à cause de la quantité de mots qu'il t'a fallu chercher dans le dictionnaire?»

— «Non, Emma, tu n'y es pas cette fois; ce n'est pas un thème, ce sont des vers que je fais.»

— «Des vers? comment donc, Robert, est-ce que tu veux devenir poète?»

— «On n'a pas besoin de devenir poète, pour faire quelques vers; mais laisse-moi maintenant en repos, Emma, tu me troubles avec ton babil!»

— «Tu me diras d'abord, quels vers tu composes, et pour qui?»

— «Ce sont des vers que je destine à mon ami Auguste, pour sa fête; es-tu contente maintenant, et me laisseras-tu enfin en repos?»

— «Voilà une singulière idée de ta part, oui vraiment, bien singulière!» s'écria la petite babillarde en riant; et aussitôt elle courut faire part à ses autres frères et soeurs de l'importante nouvelle, savoir: que Robert se tourmentait à faire le poète. C'en fut



assez pour nos petits étourdis qui ne demandaient pas mieux que de jouer pièce à leur frère aîné; ils se proposèrent aussitôt de le turlupiner de la bonne manière, et même, s'il était possible, de l'empêcher par leurs espiègleries de faire sa composition; leur plan fut bientôt fait.

Robert se livrait en effet de tout coeur à sa besogne. Il n'avait jamais fait de vers, et ce premier essai offrait naturellement de grandes difficultés; mais il n'avait pas coutume de céder ainsi aux obstacles que lui présentait un ouvrage quelconque, il marchait au contraire d'un pas ferme vers le but qu'il s'était une fois proposé; et puis, quelle surprise à faire à Auguste, que de lui présenter à sa fête des vers de sa composition.

Après bien des tentatives infructueuses, le premier vers lui avait enfin assez bien réussi, il avait donc lieu d'espérer de venir à bout du second et du troisième; déjà le premier hémistiche du second vers était sur le papier, et il cherchait le second à grande peine dans son cerveau, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, et Alphonse, poussé par Emma, s'élançe dans la chambre, en criant:

— «Eh! bon jour monsieur le poëte!»

— «Laisse-moi tranquille, petit drôle!»

s'écria Robert, moitié riant, moitié fâché, et Alphonse s'éloigna en poussant de grands éclats de rire, auxquels répondirent en choeur ses trois autres frères et soeurs, restés devant la porte de la chambre. Robert se remit à la besogne, comme si de rien n'était; mais à peine avait-il saisi une pensée, ou attrappé une rime, que la porte s'ouvrait de nouveau et qu'Emma, Edouard et Véro-nique entraient l'un après l'autre en criant:

— «Bon jour, monsieur le poète!»

— «Laissez-là, une fois pour toutes, vos sottises plaisanteries!» dit enfin Robert, irrité de se voir déranger d'une manière aussi désagréable; mais c'était des paroles perdues pour ces petits espiègles dont la malice croissait en mesure de la colère de Robert; et lorsque celui-ci, pour pouvoir au moins se débarrasser de leurs importunités, eut fermé la porte au verrou, ils firent un tapage à ne pas s'entendre, car il ne pouvait malheureusement pas leur mettre également un verrou à la langue et aux mains. Son dépit était à son comble, et il alla jusqu'à menacer de battre le premier qui s'aviserait de le troubler par ses cris.

Les enfans craignant l'effet de ses menaces, se tinrent tranquilles, à la réserve d'Em-

ma qui continua à lui crier par le trou de la serrure :

— «Bon jour, monsieur le poëte!»

C'en était trop pour la patience de Robert; le sang lui monta à la tête — il était naturellement un peu emporté — il s'élança de sa chaise, poussa le verrou de la porte, et pif! paf! voilà notre Emma régalée d'une bonne paire de soufflets, et qui se sauve en jetant les hauts cris.

— «Mon Dieu! qu'y a-t-il donc ici? on dirait que tout est sans dessus dessous dans la maison!» s'écria la mère, attirée par les cris de ces petits tapageurs; «et toi, Emma, qu'as-tu à pleurer?» ajouta-t-elle, en s'adressant à cette dernière, «que t'est-il donc arrivé? parle!»

— «C'est Robert qui m'a battue!» répondit Emma, en redoublant ses pleurs; «c'est un vilain méchant qui n'a pas honte de battre sa soeur!»

— «Il serait en effet bien méchant et bien coupable, s'il s'était permis de te maltraiter, et votre père ne manquerait pas de l'en reprendre sévèrement.» En disant ces mots, la mère la quitta pour s'informer de ce qu'il en était, et en juge impartial écouter l'autre partie.



Elle alla donc trouver Robert, qui, le visage enflammé et l'air chagrin, commençait déjà à regretter son emportement; car ce n'était pas ici, comme dans certaines familles, où rien n'est plus ordinaire que de voir les enfans se disputer et se battre.

— «Robert», lui dit sa mère d'un air calme, «est-il vrai que tu aies frappé ta soeur?»

— «Oui, maman,» répondit-il avec une noble franchise et en lui baisant la main, «je me suis oublié dans ma colère jusqu'à frapper Emma, et si je mérite une punition, je la supporterai sans me plaindre.»

— «Mais, dis-moi, mon fils, comment as-tu pu t'oublier de la sorte, et d'où t'est venu cet emportement?» reprit la mère, adoucie par l'aveu franc et sincère de son fils, et surtout par le repentir qu'il montrait de sa faute.

Robert raconta à sa mère ce qui s'était passé, et comme elle avait la plus grande confiance dans sa sincérité, elle ne douta nullement de la vérité de ses paroles. Les circonstances qui avaient occasionné sa faute — car c'en était toujours une — étant de nature à la faire excuser, sa mère se contenta de lui adresser une petite réprimande, et après lui avoir fait promettre de se tenir en garde désormais contre un pareil empor-

tement, elle se retira tout à fait réconciliée avec lui.

Cependant Emma attendait sa mère, dans la certitude qu'elle lui donnerait gain de cause, car elle savait fort bien qu'il leur était défendu très-expressément d'en venir entr'eux aux voies de fait, et que par conséquent Robert se trouvait nécessairement dans son tort; mais quels furent son étonnement et sa frayeur, lorsque sa mère lui dit d'un ton froid et sévère:

— «Robert avoue qu'il t'a frappée, et quoique je ne l'approuve pas, je conviendrai pourtant que tu l'as bien mérité par la manière impardonnable dont tu l'as taquiné, et si tu n'en avais déjà reçu la punition, je ne balancerais pas à te l'infliger.»

— «Maman, mais tout cela n'était que pour plaisanter!» balbutia Emma, surprise au plus haut point de la tournure que la chose avait prise.

— «Comment pour plaisanter!» répondit sa mère; «sache qu'une plaisanterie qui fait de la peine à celui qui en est l'objet, cesse d'en être une et devient même une offense. Souviens-toi une fois pour toutes:

qu'il ne faut jamais pousser la plaisanterie trop loin.»

---

## XII.

### UNE BONNE PAROLE N'EST JAMAIS DE TROP.

---

**J**ules entraît dans sa seizième année, sa mère, cédant enfin à ses instances, lui avait fait présent d'un joli fusil de chasse à percussion, avec lequel il allait quelquefois s'exercer à la chasse aux oiseaux. Son adresse naturelle jointe à l'exercice en fit bientôt un habile tireur; aussi quelle fut sa satisfaction lorsqu'il se vit en état de rapporter de tems en tems à sa mère, de quoi faire une bonne fricassée.

Sa mère avait aussi hors de la ville un très-grand jardin, où il lui était permis de tirer quelquefois, pour mettre en fuite un essaim de moineaux dont la glotonnerie portait le plus grand préjudice aux semences et aux fruits; mais c'était à condition qu'il se tint au milieu du jardin, et qu'il ne tirât jamais du côté du jardin du voisin; docile et



prudent comme il l'était, il n'avait pas de peine à s'y soumettre.

Mais Jules avait un frère plus jeune que lui de trois ans, d'un caractère plus vif et plus irréséchi. Ce frère, nommé Alphonse, aspirait ardemment à tirer une fois avec le précieux fusil de Jules, pour tâcher d'abattre aussi un oiseau, s'il lui était possible. Jules s'opposa long-tems aux desirs du petit étourdi, non par manque de complaisance, mais uniquement par précaution; mais un jour qu'il renouvelait ses instances — le petit drôle s'y entendait si bien, qu'il était difficile de lui résister — Jules céda enfin, et oubliant les avis de sa mère, il remit à Alphonse son fusil légèrement chargé avec du petit plomb.

Alphonse, le fusil en main, se pavanait allant en long et en large dans la grande allée, et poursuivant d'un oeil inquiet le vol de chaque oiseau qui venait à se montrer; enfin un moineau vint se poser sur une branche à peu de distance de lui — il le couche en joue, fait feu — et voilà l'oiseau s'envole sans avoir été atteint.

Le coup était à peine parti, qu'il s'éleva de l'autre jardin une voix menaçante, qui leur cria:

— «Attendez, petits drôles, vous vous avisez de tirer dans mon jardin! que cela vous arrive encore, et je vous dénonce à la police qui ne manquera pas de mettre votre mère à l'amende!»

La voix qui venait de se faire entendre, était celle du voisin, très-brave homme d'ailleurs, quoique peut-être un peu trop vif; quelques grains de plomb étaient tombés dans son jardin, car la joie qu'avait éprouvée Alphonse à la vue de l'oiseau, et l'espoir de l'abattre, lui avaient fait oublier la défense de sa mère de ne jamais tirer dans cette direction, mais bien du côté d'une grande prairie qui faisait face au jardin.

Alphonse fut tellement frappé de la menace du voisin qu'il laissa tomber le fusil dont la crosse fut brisée par suite de cette chute.

Alphonse devint pâle comme la mort en voyant ce nouveau désastre, et les larmes lui vinrent aux yeux; il déplora amèrement les suites d'une imprudence qui coûtait si cher au pauvre Jules. Son fusil était maintenant cassé, et en supposant que l'armurier pût réparer le dommage, il n'aurait pourtant plus la liberté de s'en servir, car sa mère, qui voulait à tout prix conserver la paix

avec son estimable voisin, ne lui permettrait plus de tirer, sitôt qu'elle serait informée de ce qui venait de se passer.

— «Ah!» dit Jules avec amertume, en ramassant les débris de son cher fusil, «adiou toute ma joie!»

— «Jules, mon cher Jules,» s'écria Alphonse, vivement touché, «ne te chagrine pas, je veux faire réparer ton fusil de mes économies et j'y ajouterai une bandoulière qui y manque encore!»

— «A quoi cela te servirait-il?» répondit Jules tristement; «as-tu oublié la menace de notre voisin?»

Alphonse réfléchit quelques momens, et puis, sans dire un seul mot à Jules, il s'élança hors du jardin. L'instant d'après, il était déjà en présence du voisin auquel il demandait en rougissant pardon de son imprudence et de son étourderie. «Ce n'est pas Jules», dit-il, «qui est le coupable, car il est prudent et sait manier un fusil, mais c'est moi qui l'ai tourmenté jusqu'à ce qu'il me l'ait prêté. Ne lui en voulez donc pas, et permettez-lui de faire la guerre comme auparavant aux vilains moineaux qui viennent manger les pois de maman; mais pour moi, qui ne sais pas manier une arme à feu,



je vous donne ma parole la plus sacrée, de n'y plus toucher. Oh, Monsieur le voisin, ne soyez plus fâché, je vous en prie, et rendez à mon cher Jules la liberté de se livrer à son exercice favori!»

Le voisin était, comme je l'ai déjà remarqué, un brave homme; de plus il aimait les enfans; son cœur fut ému des instances d'Alphonse, il lui tendit la main d'un air bienveillant et affable, en lui disant :

— «Mon petit ami, je ne veux pas troubler votre joie, et puisque tu me dis que ton frère sait manier un fusil, et que tu me promets de ne plus tirer de ce côté-ci, je m'en rapporte volontiers à ta parole, et te pardonne de bon cœur l'imprudance que tu viens de commettre.»

Comment décrire la joie d'Alphonse en entendant ces paroles; il quitta le bon voisin enchanté de sa complaisance, et revola vers son frère pour lui annoncer cette heureuse nouvelle. Le fusil fut réparé sans délai; un beau jour Alphonse revint avec une bandoulière dont il fit présent à Jules qui continua son exercice favori, évitant avec le plus grand soin de donner lieu au voisin de se repentir de sa complaisance.

Combien Alphonse se félicita d'avoir eu

le noble courage d'avouer franchement sa faute à son respectable voisin, et de s'en rapporter à sa générosité. Sa mère ayant appris plus tard la démarche qu'il avait faite, l'en félicita, en lui disant :

— «Tu as bien fait, mon cher Alphonse, d'en agir ainsi, car: une bonne parole n'est jamais de trop!»

### XIII.

## LA RICHESSE DU PAUVRE,

OU :

## CONTENTEMENT PASSE RICHESSE.

---

### I.

En face de l'hôtel du riche banquier Werner demeurait la veuve d'un fonctionnaire; n'ayant d'autre moyen d'existence que la modique pension qu'elle recevait du gouvernement, elle pouvait à peine subvenir aux besoins les plus pressans pour elle et sa fille Juliette. Cependant en dépit de leur triste position, la mère et la fille étaient toujours de la plus belle humeur; et quand Mde Rheinberg, ainsi se nommait la mère de Juliette, était assise à son piano, reste de son aisance passée, et en tirait les sons les plus harmonieux, ou bien quand une de ses connaissances lui avait prêté un bon livre, alors elle croyait n'avoir plus rien à désirer.



Et certes, elle avait raison de le croire, car elle avait l'ame noble et l'esprit cultivé, le corps sain, et par dessus tout, ce contentement intérieur bien plus précieux que tous les dons de la fortune.

Juliette dont elle dirigeait elle-même l'éducation avec autant de raison que de sagesse, lui causait une joie réelle par son caractère et ses progrès: elle pouvait s'enorgueillir à juste titre de posséder une telle fille et porter ses regards avec confiance sur son avenir. Juliette était pleine de douceur et de gaieté; toujours satisfaite, elle ne demandait jamais à sa mère de ces choses auxquelles sa position ne lui permettait pas d'aspirer. Ah! mes jeunes amis, vous ne savez pas combien vous faites de peine à vos parens dont le coeur est toujours prêt à tous les sacrifices pour vous satisfaire, lorsque vous exigez d'eux ce que leurs moyens ou leur raison ne leur permettent pas de vous accorder!

La petite Juliette formait aussi des voeux — et qu'ils étaient modestes pour la plupart! — mais quand sa mère lui disait: «Mon enfant, c'est impossible, je n'en ai pas les moyens;» alors au lieu de boudier ou de paraître affligée, elle baisait la main de sa

mère, en l'assurant qu'elle pouvait fort bien se passer de ce qu'elle lui avait demandé, et qu'elle n'y songeait déjà plus.

Juliette est bien aimable, n'est-ce pas mes enfans? eh bien imitez-la donc, mes petits amis, vous serez alors contents de vous-mêmes, et ce qui vaut encore bien mieux, le bon Dieu vous accordera sa bienveillance!

Au reste, Juliette ne manquait pas d'agrémens, quoiqu'elle fût privée de ceux que la richesse seule peut procurer. Quand il faisait beau tems, sa mère la menait promener hors de la ville et quelquefois même dans un bois qui n'en était pas fort loin; là Juliette s'amusait à cueillir des fleurs à en faire des guirlandes, à chercher des fraises et des framboises sauvages ou à écouter le chant mélodieux des oiseaux.

En hiver sa mère lui racontait de jolies historiettes qu'elle écoutait avec le plus grand plaisir: c'était ordinairement la récompense de son assiduité au travail; d'autrefois elle coloriait de jolies petites gravures qu'elle découpait ensuite, après les avoir collées sur du carton, puis elle les fixait sur de petits carrés de bois de sorte qu'elle pouvait les faire tenir debout. Les gravures, ainsi rangées, formaient différens dessins, tels que

des paysages, des chasses, selon la manière dont elle les disposait. Elle avait aussi une poupée, dont sa marraine lui avait fait présent; la petite Fanny avait une garde-robe plus complète que Juliette, car celle-ci ne négligeait aucune occasion de l'augmenter, faisant usage du moindre chiffon qui lui tombait sous la main. Mais pourtant la poupée n'était plus aussi bien soignée, depuis que Juliette commençait à prendre goût au clavier et à la peinture.

La garde-robe de Juliette n'était pas des plus brillantes, car elle n'avait que deux habillemens complets de rechange pour la semaine, et un pour les dimanches, qui était ordinairement un cadeau que lui faisait sa marraine au nouvel an; et malgré cela, elle avait toujours l'air de sortir d'une boîte à coton, tant elle était propre sur elle; c'est qu'elle savait que sa mère ne pouvait que bien rarement lui acheter quelque chose de nouveau, et comme elle aimait à être bien mise, elle était attentive à conserver ses effets.

2.

Il en était tout autrement des deux filles de Mr. Werner; l'humeur de Victoire et de Laetitia ne répondait guères à leur nom.



Elles n'étaient rien moins que gaies et contentes, quoiqu'elles eussent tout en abondance, et qu'il leur suffit d'exprimer un désir pour le voir aussitôt satisfait. L'ennui et le dégoût en étaient devenu la suite naturelle.

Un dimanche matin, qu'il faisait un tems magnifique, nos deux soeurs s'étaient assises devant la porte de leur maison, pour se récréer aux rayons d'un soleil de printems; leurs regards se portèrent par hasard sur le vestibule de la demeure de la veuve, leur voisine, dont la porte était ouverte, et elles virent Juliette qui gambadait et capriolait avec Figaro, son petit chien, en riant de si bon coeur qu'elles ne purent s'empêcher de partager sa gaité.

Figaro était réellement si gentil et si plaisant, il faisait de si drôles de caprioles que les deux jeunes filles formèrent en ce moment un souhait, celui de posséder ce joli petit animal. Juliette vint aussi s'asseoir devant la porte, tenant à la main son frugal déjeuner qu'elle partageait scrupuleusement avec son Figaro; celui-ci n'avait pas manqué de la suivre et de sauter sur le banc où sa maîtresse s'était assise, suivant tous ses mouvemens des yeux, et jappant d'impatience

quand elle lui faisait attendre trop long-tems sa portion.

— «Viens donc un moment auprès de nous avec ton gentil petit chien», lui crièrent à la fois Victoire et Laetitia.

— «Je n'ose quitter la porte de la maison», leur répondit Juliette après les avoir saluées poliment; «maman m'a bien recommandé de ne pas m'en écarter tant qu'elle sera occupée en haut.»

— «Veux-tu que nous allions te trouver, pour jouer avec ton petit chien?» lui demanda Victoire.

— «Bien volontiers! si vos parens vous le permettent.»

— «Oh, nous n'avons pas besoin de leur en demander la permission», s'écrièrent les deux soeurs. Juliette fut frappée de cette réponse, car elle ne faisait pas un pas sans demander le consentement de sa mère. Pendant qu'elle réfléchissait à cette singularité, ses deux petites voisines avaient déjà franchi l'espace qui les séparait de Juliette, et faisaient connaissance avec Figaro qui ne demandait pas mieux que de jouer et de gambader. Ses caprioles excitaient des éclats de rire si bruyans de la part des deux soeurs, que la mère de Juliette qui croyait sa fille

seule, ne sachant que penser de ce bruit, ouvrit la fenêtre pour savoir ce que c'était, et aperçut les deux filles de Mr. Werner.

— «Ne voulez-vous pas plutôt entrer, mes enfans,» leur dit Madame Rheinberg, qui trouvait le bruit qu'elles faisaient devant la porte, un peu trop fort.

— «Oh bien volontiers, si vous voulez bien le permettre!» répondit Laetitia, et en même tems elles entrèrent dans la maison, suivie de Juliette, qui les introduisit dans la chambre de sa mère. Les jeunes filles se furent bientôt familiarisées entr'elles, et s'entretenrent avec autant de liberté que si elles se fussent connues depuis long-tems. Juliette montra à ses petites voisines toutes les belles choses qu'elle possédait, savoir: sa poupée, un carton rempli de gravures en taille douce, une petite caisse pleine de figures découpées et collées sur du carton, une boîte de couleurs, des livres, de la musique etc.

— «Tu n'as guère de joujoux, Juliette, et pourtant nous te voyons toujours si gaie, si contente, toutes les fois que nous t'apercevons à la fenêtre ou devant la porte; comment fais-tu donc?»

— «Oui, je le suis en effet, et j'ai bien raison de l'être, car le bon Dieu m'a donné



une bonne mère qui fait tout ce qu'elle peut pour me faire plaisir.»

— «N'as-tu pas aussi, comme nous, beaucoup de belles robes, des bagues en or, des chaînes, une montre?» lui demanda Victoire d'un air curieux.

— «Oh non! je n'ai que trois robes dont l'une, qui est très-belle, est réservée pour le dimanche; tenez, la voilà! — et pour les autres objets dont vous venez de parler, ma mère ne peut pas m'en procurer, car nous ne sommes pas riches nous autres.»

— «Comment, tu n'as que trois robes en tout et pour tout?» s'écria Laetitia, du ton de la surprise, mais non du mépris, car au fond, ces deux jeunes filles avaient le coeur excellent. «Et tu n'as ni bagues, ni chaînes, ni montre?» continua-t-elle sur le même ton.

— «Non en vérité! si j'en avais, je ne vous le cacherais certainement pas,» répondit Juliette.

— «Et pourtant elle est toujours si contente, on l'entend si souvent chanter!» ajouta Victoire, en s'adressant à sa soeur.

— «C'est vraiment inconcevable!» répondit celle-ci.

— «Mais dis-nous donc comment tu t'y prends, pour conserver ta bonne humeur,

puisque tu manques de presque tout ce qui fait tant de plaisir aux enfans?»

— «Comment je m'y prends? dites-vous,» repartit Juliette surprise de la question; «mais je ne fais rien pour cela; je suis de bonne humeur, et voilà tout!»

— «Mais pourquoi n'en pouvons-nous donc pas dire autant, nous qui avons tout ce qu'on peut désirer?»

— «C'est une question à laquelle je ne peux pas répondre, parce que je ne comprends pas pourquoi vous n'êtes pas extrêmement contentes, avec toutes les choses magnifiques que vous possédez; si je les avais, je crois que j'en deviendrais folle de joie.»

Ce dialogue, qui donnait beaucoup à penser aux trois enfans, fut interrompu par l'arrivée d'un laquais qui vint appeler les filles du banquier. Elles se séparèrent à regret de l'aimable Juliette, après lui avoir fait promettre de venir les voir si sa mère ne s'y opposait pas, et surtout de ne pas oublier de mettre le gentil Figaro de la partie.

3.

Quelques jours après cette première visite, Juliette reçut de ses petites voisines une invitation en règle; sa mère lui permit de

de l'accepter. Elle sut si bien égayer ses nouvelles amies, par son humeur enjouée, et leur fit passer la journée si agréablement, que Mde. Werner, charmée de son caractère, désira vivement assurer à ses filles une société aussi précieuse. Lorsque Juliette voulut prendre congé, Mde. Werner l'embrassa avec tendresse, lui fit de riches présens, et l'engagea à prier sa mère, de vouloir bien lui permettre de venir voir aussi souvent que possible ses nouvelles amies. Vous pensez bien que Juliette ne se fit pas répéter une invitation aussi agréable.

Cet échange de visites durait depuis quelque tems à la grande satisfaction de nos jeunes filles, lorsque Mde. Rheinberg reçut une invitation amicale de la part du Mde. Werner; cette dernière avait entendu dire tant de bien de cette excellente femme qu'elle désirait ardemment de faire sa connaissance personnelle.

Mde. Rheinberg se rendit avec plaisir à cette invitation honorable, et ne plut pas moins à la famille du banquier que sa fille; Mde. Werner, gagnée par ses manières aimables et par la franchise de son caractère, lui confia, les larmes aux yeux, le chagrin qu'elle éprouvait à l'égard de ses filles.



«Elles sont douces et bonnes, elles ont des talens, mais,» ajouta-t-elle avec un profond soupir, «je n'ai pas la satisfaction de les voir contentes et heureuses; dites-moi donc, ma chère Mde. Rheinberg, de quelle manière vous êtes parvenue, malgré maintes privations que votre situation vous impose, à conserver la bonne humeur de votre fille, tandis que les miennes sont toujours tristes et mécontentes, excepté les momens qu'elles peuvent passer dans la société de votre aimable Juliette dont la gaité franche et naïve les distrait de leur mélancolie habituelle.»

— «Me permettez-vous de vous parler sans détours?» demanda Mde. Rheinberg à sa nouvelle amie après un moment de réflexion.

— «Bien plus, je vous en prie instamment!»

— «Eh bien! Madame, je vais vous dire franchement mon opinion: Vos filles sont atteintes de cette funeste maladie qui accompagne ordinairement la richesse: la satiété, tandis que nous trouvons le bonheur et le contentement dans cette modération de desirs que la pauvreté nous impose. Ma situation me permet rarement de satisfaire les desirs de ma fille: mais aussi quand il m'arrive

de lui accorder ce qu'elle demande, je jouis d'avance de la satisfaction véritable qu'elle en éprouvera. Juliette est obligée de chercher ses plaisirs en elle-même, et un rien lui suffit, tandis que vos filles en sont, pour ainsi dire, accablées, de sorte qu'elles sont dégoûtées de jouissances qui seraient pour elles une source réelle de joies, si l'on en était plus avare envers elles.»

— «Je vous comprends parfaitement, ma digne amie!» s'écria Mde. Werner, en lui serrant la main avec affection. «Vos paroles me serviront de guide, et avec votre aide que je réclame de votre bonté, j'espère encore ramener mes filles par de sages privations à cette heureuse simplicité et à cette satisfaction intérieure dont votre Juliette offre l'image.»

Mde. Werner tint parole: de ce moment elle réduisit de beaucoup le nombre et la qualité des présens; et lorsque ses filles exprimaient un désir, que sa situation lui permettait de satisfaire sans peine, elle ne leur accordait leur demande qu'après s'être fait solliciter long-tems et de la manière la plus pressante.

De ce moment les enfans devinrent plus contents et plus gais et surtout plus recon-

naissans envers Dieu et leurs parens. Au bout d'un an on ne pouvait plus les reconnaître, tant ils étaient changés à leur avantage.

La société de Juliette n'avait pas peu contribué à ce changement; le caractère de cette aimable fille leur avait appris à reconnaître la vérité de cette maxime: **Contentement passe richesse.**

---



---

## XIV.

### L'ÉPREUVE.

---

#### 1.

«Eh bien! mon enfant, qu'as-tu donc à pleurer ainsi?» demandait Mr. de Valmy, riche gentilhomme, à un enfant de dix à douze ans, qui était assis sur un petit tertre de gazon, et pleurait à chaudes larmes.

— «Oh mon bon monsieur», répondit l'enfant, d'une voix étouffée par les sanglots; «je suis bien malheureux, oh bien malheureux! Mes parens sont morts; le riche fermier qui demeure là-bas, m'a pris à son service pour garder les vaches, et voilà que» . . . les larmes étouffèrent sa voix.

— «Parle, mon enfant, ne crains pas de me confier ton chagrin, peut-être puis-je y porter remède.»

— «Ah le bon Dieu seul peut m'aider, en m'appelant à lui!» répliqua Paul, en ca-

chant dans son mouchoir son visage qui, d'abord pâle comme la mort, était tout-à-coup devenu couleur de pourpre.

— «Dieu ne t'abandonnera pas, sois-en sûr, pourvu que tu te conduises bien.»

— «Je le crois bien aussi, mais qui voudra maintenant me prendre à son service, depuis qu'on m'a chassé de la ferme comme un voleur?»

— «Comme un voleur! dis-tu, serait-il vrai, petit malheureux?»

— «Non, je vous le jure!» s'écria Paul en mettant la main sur son coeur; «Dieu m'est témoin que je n'ai pas dérobé les choses qui sont disparues dans la ferme depuis quelque tems; mais on le croit, malgré tout ce que j'ai pu dire, et l'on m'a chassé. Maintenant je suis seul au monde, et si je ne veux pas voler ou mourir de faim, il me faudra mendier, car qui oserait prendre à son service un garçon méprisé et abandonné de tout le monde?»

— «Eh bien! ce sera moi qui l'oserai,» reprit Mr de Valmy, après avoir réfléchi un moment. «Lève-toi et suis-moi; si tu te conduis bien, je prendrai soin de toi, et je tâcherai de réparer ton honneur; car un nom

sans tache est le premier de tous les biens pour le riche comme pour le pauvre.»

— «Oh mon bon monsieur, comment reconnaître tant de bonté!» s'écria Paul, hors de lui de surprise et de joie; et en prononçant ces paroles, il se serait jeté aux pieds de son généreux protecteur, si celui-ci ne l'en eût empêché. «Ma bonne mère avait bien raison, lorsqu'elle me dit en mourant: Paul, mon cher fils, conduis-toi bien, et mets ta confiance en Dieu, car il ne t'abandonnera jamais!»

— «Il faut que ta mère ait été une bien brave femme, pour avoir pu te donner, dans ses derniers momens, un tel précepte,» reprit Mr. de Valmy; mais viens maintenant, car je suppose que tu dois avoir besoin de boire et de manger.»

— «Oh mon bon monsieur, j'avais trop de chagrin pour y penser,» répondit Paul en s'essuyant les yeux.

Arrivé à son château, le gentilhomme lui fit donner de quoi se restaurer, puis il ordonna au fidèle Martin, son vieux serviteur, d'employer le petit garçon à de légers travaux, et surtout d'observer avec attention la manière dont il se conduirait, mais autant que possible, sans que ce dernier s'en aperçût.



Après avoir pris ces mesures, il se fit seller un cheval, et se rendit chez le fermier, qu'il connaissait pour un très-honnête homme, afin de s'informer auprès de lui de ce qui concernait son petit protégé.

— «Je suis bien fâché, monseigneur,» répondit le fermier, instruit du motif de la visite de Mr. de Valmy, «que vous veuillez vous charger de ce petit drôle: c'est, je vous l'assure, un franc hypocrite! pendant deux ans je l'ai cru le meilleur et le plus fidèle garçon du monde, mais voilà que je viens de m'apercevoir que c'est un petit voleur. Plusieurs effets de prix m'ont été dérobés; je suis sûr de mes autres gens, ils sont à mon service depuis des années; et quant à ma nouvelle servante Brigitte, c'est la plus pieuse des créatures; elle serait, je crois, malade à mourir, qu'elle ne manquerait pas la messe un dimanche. Il n'y a donc que ce petit misérable de Paul, qui puisse être le voleur: voilà la récompense de mes bienfaits! d'ailleurs mes soupçons se sont réalisés, car on a trouvé une cuillère d'argent dans sa paillasse; et voyant qu'il persistait à nier le vol en dépit d'une preuve aussi évidente, j'ai cédé à ma juste indignation et je l'ai chassé. D'après cela, si monseigneur

veut bien m'en croire, il ne s'intéressera pas davantage à ce petit fripon, s'il ne veut tôt ou tard avoir à se repentir de ses bontés.»

— «Non, mon cher monsieur, je ne suis pas de votre avis!» repartit le digne gentilhomme; «je serai bien aise, au contraire, de savoir ce qu'il en est, en mettant Paul à l'épreuve; pour vous, je vous prie d'avoir l'oeil sur votre servante Brigitte, car pour moi, je me défie en général du caractère de ceux qui font parade de leurs sentimens religieux.»

Le fermier, frappé de cette observation, lui promit de saisir la première occasion favorable pour mettre Brigitte à l'épreuve, et Mr. de Valmy prit congé de lui.

2.

Depuis quinze jours que Paul était au château, le vieux Martin qui l'observait scrupuleusement, avait tout lieu d'être satisfait de son zèle et de sa conduite. Un jour que Paul sciait du bois dans la cour, Mr. de Valmy, qui se trouvait auprès de lui, laissa glisser à terre sa bourse toute remplie de petite monnaie, et dont il savait exactement le contenu, puis il s'éloigna. Paul ne pou-

vait manquer, en se retournant pour prendre une autre buchette, d'apercevoir la bourse.

Il y avait à peine dix minutes que le gentilhomme s'était retiré, lorsque Paul entra précipitamment dans sa chambre, le visage rayonnant de joie, et présentant la bourse à Mr. de Valmy, il lui dit d'un air triomphant :

— « Monseigneur, voici votre bourse que je viens de trouver dans la cour; quel bonheur que vous ne l'ayez pas perdue ailleurs! »

— « Grand merci, mon petit ami, » dit Mr. de Valmy, intérieurement satisfait que son épreuve eût si bien réussi; « tiens, voilà pour ta peine, » ajouta-t-il en lui présentant une petite pièce de monnaie.

— « Oh non, monseigneur, je ne veux rien du tout; je n'ai fait que mon devoir en vous rapportant votre bourse, et d'ailleurs vous avez tant de bonté pour moi! » en disant ces mots il se retira avec précipitation. Mr. de Valmy compta alors son argent: il n'y manquait pas un liard.

— « Non, il n'est pas capable de ce dont on l'accuse! » se dit le bon gentilhomme, extrêmement réjoui du succès de son épreuve; « allons, nous aurons bientôt des nouvelles de notre fermier avec sa pieuse Brigitte. »

Dans la suite Paul fut mis plus d'une



fois à l'épreuve, mais il s'en tira toujours à son honneur, de sorte qu'il devint cher à son maître, d'autant plus qu'il joignait à une probité reconnue des qualités essentielles qui devaient nécessairement le faire aimer; puis il avait de l'intelligence et s'acquittait fort adroitement des commissions qu'on lui donnait.

Un mois environ après la visite que Mr. de Valmy avait faite au fermier, celui-ci se fit annoncer chez le gentilhomme, et ayant été introduit devant lui, il l'aborda en ces termes :

— «Je viens ici, monseigneur, pour faire réparation d'honneur à Paul; le véritable voleur est découvert: c'est cette hypocrite de Brigitte, qui sous le masque de la piété cache les vices les plus infâmes et le coeur le plus corrompu. C'est elle, comme elle a avoué, qui a caché une cuillère dans la paillasse de Paul, pour faire tomber les soupçons sur l'innocent. Mais le Seigneur, qui est l'ennemi des méchants et le protecteur des bons, a dévoilé la scélératesse de cette fille, et mis au jour l'innocence de Paul.»

Paul, maintenant pleinement justifié aux yeux de tout le monde, resta chez son bienfaiteur et son sauveur, qui ne voulut plus s'en séparer: le bonheur de Paul était son ouvrage.

Si Mr. de Valmy, cédant aux apparences, se fût laissé aller à une dureté peu charitable envers le malheureux Paul, je vous le demande, mes enfans, que serait-il devenu? peut-être que, poussé par le besoin, il fût devenu véritablement criminel, si Dieu, touché de ses peines, ne lui eût envoyé un sauveur dans la personne de ce digne gentilhomme.

Mr. de Valmy, ayant reconnu dans son protégé un esprit aussi actif qu'intelligent, lui fit donner une éducation soignée. Paul répondit aux soins de son bienfaiteur, et devint par la suite intendant de ses biens immenses. Mr. de Valmy, déjà vieux et sans enfans qui pussent le soulager du poids de ses occupations, eut tout lieu de se féliciter de ce qu'il avait fait pour Paul, à la fidélité et au zèle duquel il pouvait entièrement s'en rapporter. Et celui-ci trouva de son côté la récompense de sa probité et de sa confiance en Dieu.

Pour Brigitte, elle alla expier ses vols dans une maison de correction.

---

---

XV.

MISÉRICORDE DE LA PROVIDENCE  
EN FAVEUR D'UN ÉGARÉ.

---

I.

Alexandre, fils d'un négociant qui avait perdu une fortune assez considérable par suite de spéculations malheureuses, courait à grands pas à sa perte; ainsi que vous l'allez voir par le récit suivant.

Alexandre avait passé les premières années de sa jeunesse dans l'abondance de toutes choses, car ses parens qui avaient joui jadis d'un destin prospère, avaient fait grande maison; à cette époque ils tenaient, pour ainsi dire, table ouverte; les mets les plus recherchés, les vins les plus exquis y étaient prodigués; la mère d'Alexandre, trop faible pour rien refuser à son fils, poussait la folle complaisance jusqu'à lui donner des liqueurs fortes, ce vrai poison des hommes, et sur-



tout des enfans, dont elles enflamment le sang et empêchent le développement, comme le prouve l'expérience cruelle que l'on a faite sur ces épagueuls auxquels on a donné de l'eau-de-vie pour qu'ils restassent plus petits et soi-disant plus mignons.

Mais revenons à notre Alexandre. Ce n'était pas assez qu'à la maison il fût bourré de friandises, sa mère lui en remplissait encore les poches, pour le tems de l'école; aussi ses camarades l'appelaient-ils avec raison le marchand de bonbons; en outre il avait le gousset toujours bien garni, afin de pouvoir satisfaire toutes les fantaisies qui lui passaient par la tête.

Ce genre de vie si nuisible pour Alexandre ne dura que jusqu'à sa quinzième année, parce que son père se trouva tout d'un coup réduit à un état voisin de l'indigence, par suite d'une spéculation qui devait, selon lui, doubler sa fortune, mais qui vint à manquer, comme cela n'arrive que trop souvent. Ses parens retirèrent leur fils de l'école, et aussitôt qu'il eut fait sa première communion, ils l'envoyèrent faire son apprentissage dans un comptoir, car il avait aussi l'intention de se faire négociant, et comme il était du reste intelligent et appliqué, il avait déjà acquis

maintes connaissances nécessaires pour cette profession honorable.

Son principal, négociant distingué, s'attacha à lui à cause de son zèle et de son habileté, et lui commit des affaires importantes, qu'on ne confie ordinairement qu'à des commis d'une conduite éprouvée: il avait entr'autres souvent de l'argent à encaisser, et son principal le laissait quelquefois seul dans son comptoir, sans fermer son pupitre à clef, quoiqu'il s'y trouvât souvent des sommes assez considérables.

La tentation était trop forte pour notre Alexandre, accoutumé dès le berceau à ne se rien refuser: il y céda et déroba plusieurs fois à son principal de petites sommes qu'il employait à satisfaire sa gourmandise, allant chaque jour chez un confiseur suisse qui avait toujours des petits-pâtés tout chauds à sa disposition; vous pouvez croire qu'il ne s'en faisait pas faute, il y ajoutait encore de tems en tems un petit verre de liqueur, et comme tout cela lui vidait le gousset, il ne manquait pas de le remplir de nouveau aux dépens de son principal.

Soit que celui-ci eût remarqué les petites infidélités de son jeune apprenti, soit

qu'il craignît peut-être de l'exposer à la tentation; bref, de ce moment il ferma soigneusement son pupitre, avant de quitter le comptoir, et Alexandre se vit alors privé de cette ressource illégitime.

Mais son malheureux penchant pour la gourmandise triomphant des obstacles lui en fournit bientôt une autre. En sa qualité d'apprenti, c'était lui qui devait porter les lettres à la poste; il profita de cette circonstance pour intercepter, de tems à autre, une lettre affranchie, et en mettre le port dans sa poche: ce nouveau procédé lui réussit à souhait.

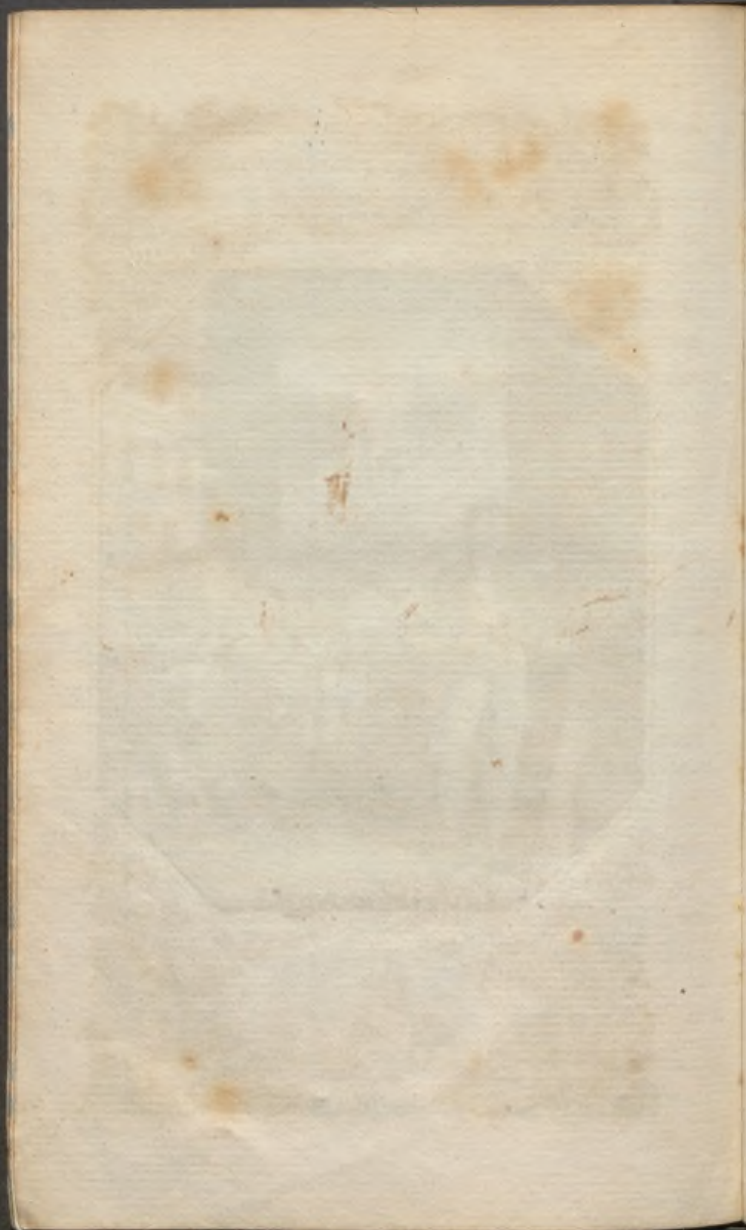
Il est vrai qu'il arrivait souvent des plaintes à l'occasion de lettres impatientement attendues et non arrivées; le principal demandait alors à Alexandre s'il n'avait pas négligé par hasard de remettre telle ou telle lettre à la poste? et malgré les plaintes répétées qu'il recevait à ce sujet, il ne se doutait encore de rien, parce qu'il ne pouvait s'imaginer qu'un jeune homme bien élevé pût se rendre coupable d'une action aussi criminelle.

2.

Un matin qu'Alexandre s'était arrêté au coin d'une rue, parcourant un paquet de let-







tres affranchies, et choisissant celles qu'il voulait intercepter, pour s'en approprier le port, il fut troublé dans son opération par un grand tumulte qui s'éleva dans la rue. Il leva les yeux et aperçut un homme assez jeune encore, chargé de fers, et escorté par quatre soldats, l'arme au bras. Le prisonnier avait la pâleur de la mort dans les traits; sa figure était assez belle, quoique sa longue barbe et ses cheveux en désordre lui imprimassent un air farouche; il marchait les yeux baissés vers la terre, n'osant envisager personne.

— «Mon Dieu, qu'est ce que cela signifie?» s'écria Alexandre en s'adressant à un monsieur bien mis qui se trouvait près de lui, et regardait d'un air de compassion ce spectacle affligeant.

— «C'est cet assassin dont vous aurez peut-être entendu parler», lui répondit le monsieur, «on le ramène dans son cachot, en attendant son supplice, car il vient d'être condamné à mort.»

— «Quoi! ce malheureux va perdre la vie?» reprit Alexandre avec effroi; «il paraît encore si jeune!»

— «Il n'a que vingt-cinq ans», répliqua l'inconnu d'un ton solennel, «et pourtant il a



déjà commis nombre de vols, et dernièrement il a mis le comble à ses forfaits en assassinant un riche voyageur qui passait par un bois; cependant les domestiques de l'infortuné sont parvenus à se saisir de l'assassin de leur maître, et l'ont livré à la justice. Depuis long-tems la gendarmerie était à sa poursuite, et tout le monde se réjouit de l'arrestation importante de ce criminel.»

— «Comment a-t-il pu, si jeune encore, commettre de tels crimes?» demanda Alexandre à son voisin, avec un sentiment d'inquiétude visible.

— «Son histoire est aussi connue que triste», repartit l'inconnu, que je pourrais nommer l'ange protecteur d'Alexandre. «Il doit le jour à des parens honnêtes, auxquels on ne peut reprocher que leur trop de faiblesse et de complaisance pour leur fils dont ils se faisaient une loi de satisfaire toutes les fantaisies. Comme ils avaient de la fortune, ils lui mirent de bonne heure de l'argent entre les mains, lui laissant la liberté de le dépenser comme bon lui semblerait; il avait un penchant décidé pour les friandises, et il employait tout son argent à s'en procurer. Parvenu à l'âge de raison, il fut placé comme secrétaire auprès d'un magis-

trat, qui le prit en amitié à cause de ses talens supérieurs; mais le misérable ne répondit à la confiance de son maître qu'en le volant, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Ce manége lui réussit assez longtemps, mais ayant enfin été découvert, il fut obligé de prendre la fuite, pour éviter le châtiment et la honte qui l'attendaient; poursuivi et dénué de tous moyens de subsistance, il ne lui resta d'autre ressource que de s'associer à une bande de voleurs et d'assassins dont il avait fait par hasard la connaissance. Il marcha dès-lors à grands pas dans la carrière du vice, et celui qui par sa naissance et ses talens eût pu prétendre au bonheur et à l'estime de ses concitoyens, va subir à l'âge de vingt-cinq ans une mort aussi cruelle qu'ignominieuse de la main du bourreau. Il serait à souhaiter que les détails de cette funeste histoire fussent mis à la connaissance du public: ce serait la meilleure leçon pour maintes jeunes gens qui commencent comme cet infortuné, et pourront bien finir de même.» En achevant ces derniers mots, l'inconnu s'inclina légèrement devant Alexandre et s'éloigna.

Le malheureux était resté là comme anéanti: lui aussi, il suivait la route qui

devait le mener à une mort honteuse ! La terreur et l'effroi s'emparèrent de lui ; il se considéra avec horreur ; il lui sembla avoir vu sa propre image dans les traits du criminel, et avoir lu sur son front son propre destin.

Il revint, plus mort que vif, trouver son principal, demanda aussitôt à lui parler en particulier ; à peine se trouva-t-il en sa présence, que, se jetant à ses pieds, il lui avoua sa conduite criminelle, et le conjura au nom de la divinité, de lui accorder son pardon, et de ne pas le forcer, par une rigueur qu'il n'avait sans doute que trop méritée, à porter un jour sa tête sur l'échafaud, comme l'infortuné dont il avait l'image devant les yeux.

Son principal avait l'âme noble et élevée, c'était un chrétien dans toute l'acceptation du mot ; aussi au lieu d'accabler son pénitent de reproches, il le releva avec bonté, l'assura que, touché de la franchise de son aveu, il lui rendait une partie de son estime, et qu'avec l'aide de Dieu, il ne désespérait pas de le rappeler à la vertu et au bonheur.

Les espérances de cet homme respectable furent pleinement justifiées : Alexandre



vit encore, mais honoré et respecté de tous ceux qui le connaissent. Il a eu plus d'une fois le courage de raconter sa propre histoire à ses enfans pour les préserver par son exemple des dangers d'une pareille conduite; jamais il n'a terminé son récit, sans leur répéter avec un profond attendrissement: «Où en serais-je maintenant, si la providence n'eût pris pitié de mes erreurs!»

---

XVI.

LA MÉDISANTE.

---

La jeune Betsy avait plusieurs frères et soeurs qui s'aimaient tendrement entr'eux, elle seule se trouvait exclue de leur tendresse, et malgré le chagrin qu'elle en ressentait, elle ne pouvait se résoudre à rentrer en elle-même pour se corriger du vilain défaut qui lui attirait l'antipathie générale: elle était médisante.

Elle ne voyait jamais le bon côté des gens, ou plutôt elle ne voulait pas le voir; elle était même, pour ainsi dire, fâchée quand on ne lui donnait pas matière à satisfaire son penchant à la médisance. Elle n'avait pas de plus grand plaisir que de répandre le trouble et la désunion parmi ceux qui l'entouraient, faisant des chuchotemens tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre; elle s'a-

baissait même au point de brouiller les domestiques de la maison entr'eux, en rapportant à celui-ci telle ou telle parole que celui-là était censé avoir tenu sur son compte, et ainsi de suite. Elle n'avait pas de peine à persuader des gens crédules et mal élevés qui se laissent aveuglément dominer par leurs passions; aussi y avait-il sans cesse des querelles au logis. Quand les parens, fatigués de ces dissensions perpétuelles, s'avisèrent d'en rechercher la cause, ils trouvaient ordinairement que Betsy était l'auteur de tout le mal. On conçoit aisément le chagrin qu'en éprouvaient ses bons parens, qui se voyaient obligés d'employer les châtimens, après s'être convaincus que les représentations les plus tendres et les plus pressantes n'aboutissaient à rien.

Ses frères et soeurs, la connaissant mieux que les autres personnes de la maison, donnaient rarement prise à sa malice: faisait-elle la moindre tentative pour mettre la désunion parmi eux, ils la renvoyaient aussitôt avec mépris en lui disant: «Va! nous te connaissons, tu ne nous en feras pas accroire avec tous tes mensonges.» Il est une vérité constante, c'est que le mensonge et la médisance vont toujours de compagnie, ou qu'ils



se ressemblent tellement, qu'il est difficile de les distinguer l'un de l'autre.

Elle était tellement haïe et méprisée dans l'école qu'elle fréquentait, que ses parens se virent contraints de l'en retirer, pour la remettre dans une autre, où elle ne fût pas encore connue. Ce changement lui venait fort à propos, car elle pouvait, du moins pour quelque tems, donner libre carrière à son génie pour la discorde; elle eut bientôt sujet de se louer du résultat de ses efforts: en quelques jours toute la maison se trouva sans dessus-dessous; la division se mit entre les plus intimes amies, la concorde cessa entre les écolières et leur maîtresse: bref, on eût dit qu'un malin génie se fût glissé dans la pension pour y troubler l'ordre et l'union qui y régnaient naguères.

La maîtresse de la pension, frappée d'un changement si subit et si préjudiciable à son établissement, résolut, en femme sensée, d'en rechercher la cause, sans bruit.

Parmi ses écolières, il s'en trouvait deux qui se distinguaient par toutes les qualités du coeur et de l'esprit, et surtout par la tendre amitié qui les unissait: Rosalie et Célestine ne connaissaient pas de plus grand bonheur que d'être ensemble, ce qui leur

leur était d'autant plus facile que leurs parents vivaient entr'eux sur un pied amical. Toutes deux privées de frères et de soeurs qui eussent pu réclamer une partie de leurs affections, n'en avaient senti que plus vivement le besoin de s'aimer.

D'après ce que je viens de dire, vous concevrez quelle dut être la surprise de la maîtresse de pension, lorsqu'elle s'aperçut du refroidissement sensible qui régnait entre les deux amies; pendant les heures de leçons, elles n'étaient plus assises l'une à côté de l'autre; elles ne s'aidaient plus à faire leur tâche; chacune d'elles, chose inouïe, venait seule à l'école et s'en retournait de même à la maison; Rosalie ne portait plus ses regards sur Célestine, et ne souriait plus en entendant louer son amie, et Célestine ne montrait plus de satisfaction quand la composition de Rosalie avait obtenu le prix — c'était généralement un joli livre plein de gravures — ce qui jadis était pour elle une véritable fête, car l'envie, cette passion si basse, était étrangère à leurs âmes généreuses.

Toute l'école fut également frappée de la conduite étrange des deux amies; on essaya en vain d'en pénétrer le motif; si l'on

questionnait Rosalie à ce sujet, elle répondait seulement: «J'ai tout lieu de croire que Célestine n'est plus mon amie», et si l'on s'adressait à cette dernière, elle faisait à peu près la même réponse.

Cependant la maîtresse de pension réellement affligée du changement inconcevable des deux jeunes filles, prit enfin Rosalie à part, et se trouvant seule avec elle, lui demanda, quel pouvait être le motif de son refroidissement envers une amie qu'elle avait jusque-là si tendrement aimée. Rosalie rougit d'abord vivement, puis ses yeux se remplirent de larmes et elle pria sa maîtresse avec instance de ne pas insister sur une explication de sa part, ajoutant qu'il lui serait trop cruel de porter plainte contre celle qui lui avait été la plus chère au monde.

— «Je suis certaine», reprit alors la maîtresse, «que Célestine a encore droit à ton amitié, c'est pourquoi je te prie de me dire franchement ce que tu as depuis quelque tems contre elle; selon toute apparence il y a là-dessous quelque méprise que je serais bien aise de faire cesser.»

Rosalie forcée, pour ainsi dire, dans ses derniers retranchemens, céda enfin et raconta à sa maîtresse, que Célestine, qu'elle avait



crue sa meilleure amie, parlait mal d'elle, à toute occasion, s'amusait par derrière elle, à ses dépens, se vantant à qui voulait l'entendre, que c'était elle qui faisait tous les devoirs de cette petite sottie de Rosalie qui, disait-elle, n'était capable de rien.

— «Enfin», dit Rosalie, en terminant son triste récit, «j'ai appris, à n'en pouvoir douter, que Célestine est aussi fausse que méchante; et ce qui me confirme encore plus dans cette opinion, c'est que, lorsqu'elle remarqua mon refroidissement, au lieu de m'en demander le motif, elle évita soigneusement toute explication entre nous; bien plus, quoiqu'elle ne pût ignorer ses torts, elle joua de son côté la froideur et le dédain envers moi; et voilà où nous en sommes encore aujourd'hui! non, plutôt pas d'amie, qu'une amie semblable!»

— «Et qui t'a raconté toutes ces belles choses?» demanda alors la maîtresse.

— «Il m'a fallu promettre de ne pas le dire,» répondit Rosalie.

— «Eh bien! tu dois tenir ta promesse; mais entre dans ce cabinet dont je vais laisser la porte entr'ouverte, et écoute attentivement ce qui va se dire ici.» A ces mots la maîtresse d'école rentra dans la classe, et

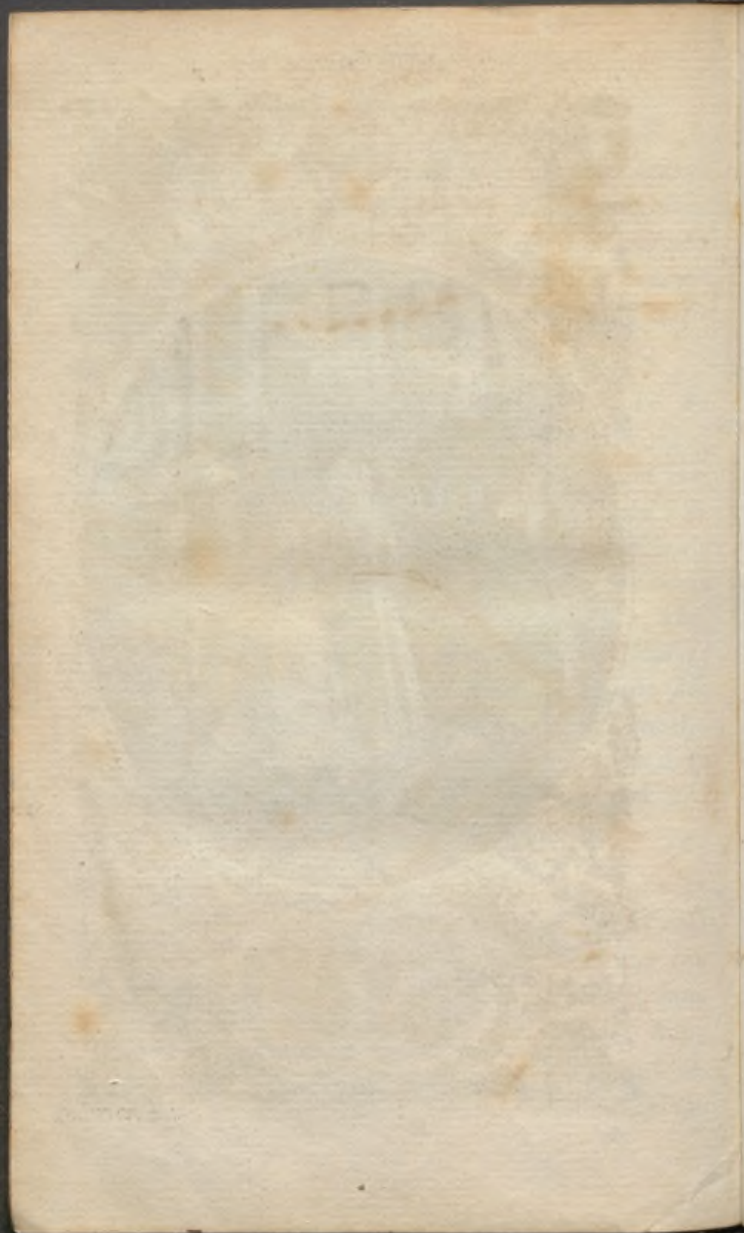
ne tarda pas à reparaitre avec Célestine, à laquelle elle fit à peu près les mêmes questions qui furent suivies des mêmes plaintes de la part de cette dernière, sur le compte de Rosalie. Lorsque la maîtresse lui demanda aussi qui lui avait fait de pareils rapports, Célestine répondit :

— « On voulait me faire promettre de ne pas le dire, mais je ne l'ai pas voulu, parce que j'avais l'intention de demander raison à Rosalie, de la fausseté dont elle s'était rendue coupable envers moi; mais malheureusement cette explication n'eut pas lieu; il est probable que Rosalie, sentant l'indignité de sa conduite, chercha à l'éviter; en effet, elle avait bien raison de rougir devant une amie qu'elle avait trahie si cruellement. Au reste, c'est à Betsy que je dois cette triste découverte, c'est elle qui m'a prévenue de la fausseté de Rosalie. »

— « Betsy ? » s'écria tout-à-coup une voix du fond du cabinet; « Betsy, t'a dit tout cela de moi? mais elle m'en a dit autant sur ton compte! » continua Rosalie, en s'élançant dans les bras de Célestine; « nous sommes donc toutes les deux innocentes! oh comment ai-je pu te méconnaître ainsi, comment ai-je







pu ajouter foi un seul instant aux discours de ce serpent abominable!»

— «Et moi, Rosalie, combien je m'en veux! mais je me suis pourtant doutée qu'il y avait du louche dans ses rapports, aussi n'ai-je pas voulu lui promettre de me taire; cependant te voyant si singulière à mon égard, j'ai presque cru qu'elle avait raison, je dis presque, car je ne pouvais me résoudre à te croire tout-à-fait coupable, et puis je me rappelais que maman m'a toujours dit, qu'il fallait se défier des rapporteurs, parce que personne d'honnête ne saurait s'abaisser à jouer un rôle aussi vil.»

— «Oh, ma Célestine!» reprit Rosalie, tout émue, «pourras-tu me pardonner mon manque de confiance?»

— «Et toi, ma bonne Rosalie, me pardonneras-tu mon doute?» Elles se tenaient entrelacées, en prononçant ces paroles, et versaient des larmes de joie de s'être retrouvées dignes l'une de l'autre; elles étaient tellement occupées de leur bonheur, qu'elles en oubliaient l'infâme procédé de Betsy qui n'avait cherché à les désunir que pour satisfaire sa détestable passion pour la médisance.

La maîtresse d'école, après s'être éloignée un moment, reparut avec Betsy, qui

voyant les deux amies les bras entrelacés et les yeux remplis de larmes, sut aussitôt à quoi s'en tenir.

— «Approche, vile calomniatrice, et excuse-toi si tu le peux!» dit alors la maîtresse d'un ton sévère à Betsy, qui tremblait de tout son corps, et se trouvait hors d'état de proférer une parole.

— «Oh, quelles journées cruelles tu m'as fait passer! mais je te les pardonne, puisque j'ai retrouvé mon amie,» s'écria Rosalie en s'adressant à Betsy dont la confusion était inexprimable.

— «Et moi aussi, je te pardonne,» ajouta Célestine, «mais tâche de te corriger de cet affreux défaut!»

Les deux amies rendirent ensuite mille actions de grâce à leur respectable institutrice, qui avait entrepris avec tant de bonté l'oeuvre méritoire de leur réconciliation, puis elles se retirèrent.

Betsy allait en faire autant, mais la maîtresse la retint pour lui faire les remontrances les plus sérieuses sur les conséquences dangereuses de son amour pour la médiosance, et l'engager à se corriger à tems, si elle voulait conserver sa réputation, le plus précieux des biens et l'un de ceux dont la



perte est irréparable. Betsy l'écouta avec une attention apparente, promit de se corriger et versa même quelques larmes; mais elle ne tarda guères à oublier ces sages remontrances, et maintenant encore elle continue à parcourir la même carrière, fuie et méprisée de tous les honnêtes gens.

Sans amis, sans époux, sans enfans, étrangère à tous les liens de la tendresse, il ne lui reste, en ce bas monde, d'autre satisfaction que celle de s'associer à des êtres aussi vils qu'elle, et de rechercher avec eux les défauts et les faiblesses de ses semblables, pour les mettre au grand jour.

Son esprit ingénieux et fécond en malices, s'exerce à supposer et à controuver des défauts à ceux en qui elle n'en remarque pas: c'est là son bonheur, sa jouissance, et quel est l'être qui pourrait la lui envier?!

## XVII. L'IMPUDENT.

---

### 1.

Le jeune Bertheau méritait à juste titre le nom d'effronté qu'on lui avait donné, car il était difficile de l'être davantage: apercevait-il entre les mains de ses frères ou sœurs, quelque chose à sa convenance, il ne cessait de les tourmenter qu'ils ne lui eussent accordé l'objet de ses désirs, bien moins pour le satisfaire, à la vérité, que pour se débarrasser de ses importunités. Aux approches de sa fête, ou des étrennes, au lieu d'attendre patiemment ce que ses parens lui avaient destiné, il demandait hautement et sans se gêner ce qu'il voulait avoir, et ses désirs n'étaient pas des plus modestes; s'avisait-on par hasard de ne pas les remplir, il se montrait mécontent, maussade et boudeur.

Il en agissait également sans façon avec

ses camarades d'école, dont il mettait à chaque instant la complaisance à l'épreuve, bien qu'il sût toujours se dispenser de leur être utile à son tour. Ceux-ci, qui avaient fini par s'apercevoir de son égoïsme, n'étaient guères d'humeur de l'obliger en quoi que ce fût, et répondaient le plus souvent à ses importunités par un non tout court, ce qui leur attirait infailliblement de sa part le reproche de manque de complaisance.

Il ne se gênait guères plus envers ses maîtres, malgré le respect que ce titre et leur mérite personnel auraient dû lui inspirer; il se croyait tout permis envers eux par la raison que son père passait pour un des plus riches de la ville et en même tems un des plus considérés. Cependant ses maîtres, sans égard pour ces vains motifs, le remettaient rudement à sa place, quand il s'avisait de faire valoir ses arrogantes prétentions auprès d'eux, et lui donnaient presque toujours de mauvais témoignages, tels enfin que les méritait sa conduite effrontée. Il était d'ailleurs assez mauvais écolier, faisant la plupart du tems ses devoirs à la hâte et sans soin, et n'en ayant pas moins la prétention d'être loué pour son application et ses progrès.



C'était en vain qu'il s'attirait les scènes les plus désagréables par son impudence, que ses parens l'exhortaient, le punissaient même quand il la poussait trop loin: rien ne pouvait le corriger d'un défaut qui lui aliénait tous les coeurs, rien ne pouvait le convaincre de son tort; il poussait l'aveuglement jusqu'à se persuader que tout le monde s'était conjuré contre lui, que tout le monde lui en voulait, au lieu de remonter à la source des expériences fâcheuses que son arrogance lui faisait faire journellement.

Les parens de Bertheau, voyant que le vice de leur fils acquérait de jour en jour plus d'empire, résolurent enfin d'y mettre ordre, en employant les moyens les plus énergiques. Le nouvel an approchait, la circonstance leur sembla très-propre pour mettre leur plan à exécution.

Bertheau avait, comme à l'ordinaire, en pareille occasion, demandé quantité de choses rares et précieuses, avec la certitude de voir ses desirs satisfaits. Mais ses parens, voulant lui donner une bonne leçon, et lui faire perdre pour toujours, s'il se pouvait, cette mauvaise habitude de tout demander, ne lui avaient justement rien donné de ce qu'il s'était flatté d'obtenir.

Le jour tant désiré arriva enfin: les cadeaux furent distribués aux enfans, et chacun d'eux s'abandonna à la joie la plus vive à la vue de toutes les belles choses que ses parens lui avaient donnés, et qui surpassaient de beaucoup sa modeste attente. Le seul Bertheau, loin de prendre part à la gaité générale, considérait ses présens d'un air mécontent et boudeur: c'est qu'il ne voyait rien parmi eux de ce qu'il avait prétendu avoir.

Son père l'observait en silence; enfin, après avoir assez long-tems attendu une expression de joie ou de reconnaissance de sa part, il s'avança vers lui et lui dit:

— «Il me semble, mon cher Bertheau, que tu n'es pas aussi content que tes frères et soeurs?»

— «Non!» répondit-il d'un ton brusque et bourru.

— «Et qui t'empêche de l'être, mon fils?» reprit le père avec un calme apparent, tout en se faisant violence pour ne pas laisser éclater sa juste indignation.

— «Comment puis-je me réjouir, puisque je n'ai rien reçu de tout ce que j'ai tant de fois demandé?»

— «Ainsi ces cadeaux n'ont point de va-

leur pour toi? ils n'ont pas le bonheur de te plaire?»

— «Non, je ne les aime pas!» repartit Bertheau en jetant un regard de mépris sur les belles choses étalées devant ses yeux.

— «J'en suis fâché!» reprit son père, avec le plus grand sang-froid, puis ayant sonné, il ordonna au domestique qui parut, d'apporter une grande corbeille. Bertheau ne sachant qu'en penser, regardait son père d'un air confus, comme pour lui demander l'explication de cette énigme, mais celui-ci, sans ajouter un mot de plus, ramassa les objets qu'il avait destinés à l'ingrat Bertheau, les mit dans la corbeille que le domestique venait d'apporter, et lui dit :

— «Jean, va porter cette corbeille à la pauvre famille qui reçoit chaque semaine une petite aumône de notre maison, et distribues-en le contenu aux enfans, qui se réjouiront d'autant plus de ces cadeaux inattendus, que je suis persuadé, qu'ils n'auront rien reçu de leur parens; j'espère de cette manière atteindre mon but: celui de voir des visages gais et satisfaits.»

— «Comment, tu veux envoyer mes cadeaux à ces pauvres; mes choses que tu m'as données à moi pour mes étrennes? Qu'est-



ce que j'aurai donc, alors?» s'écria Bertheau, surpris et indigné au plus haut degré.

— «Ces objets ne sont pas à toi, puisque tu n'en fais aucun cas,» répondit le père, «et pour te punir de ton insolence et de ton effronterie, tu n'auras rien du tout cette fois, de plus, je suis fermement décidé à ne plus te donner d'étrennes, si tu ne renonces entièrement à cette mauvaise habitude, de vouloir prescrire à tes parens ce qu'ils doivent te donner. Les enfans doivent se contenter de ce que leurs pères et mères veulent bien leur accorder, et ne jamais se permettre le moindre murmure à cet égard, lors même que leurs vœux secrets ne seraient pas été remplis. Jean», continua-t-il en s'adressant au domestique, «emporte la corbeille, et fais ce que je t'ai dit.»

Bertheau essaya encore de protester contre cet arrêt; il descendit même jusqu'à la prière, pour le faire révoquer; mais son père demeura inexorable, et l'ami Bertheau fut obligé d'en passer par là.

2.

Quelque forte que fût la leçon, elle ne corrigea pourtant pas notre impudent qui

ne tarda pas à en recevoir une encore plus rude.

— «Par un beau jour de printems, Bertheau alla faire avec quelques camarades une course assez longue. On avait apporté des balles, une arquebuse et une cible, car on voulait s'amuser à la balle, ainsi qu'au tir, dans une prairie à une bonne lieue de la ville.

On arriva enfin à l'endroit désiré, tous étaient de la meilleure humeur. D'abord on joua à la balle, puis l'on se mit à tirer au blanc. Un jeune garçon fort et robuste, qui gardait un troupeau de moutons, à quelque distance, s'amusait à considérer ces jeux; la gaité des enfans le divertissait infiniment; et il avait l'attention et la complaisance de ramasser leurs balles, ou les bidons de leur arquebuse, lorsqu'ils venaient à tomber de son côté, et de les leur renvoyer; ces complaisances réitérées lui valaient chaque fois un remerciement amical de la part des petits tireurs. Mais Bertheau, naturellement fier et dédaigneux envers les gens d'une classe inférieure, et qui aurait cru se déshonorer en leur adressant le moindre mot d'honnêteté, recevait les balles et les bidons de la main du berger, sans l'honorer d'un regard, et

bien moins encore d'une parole, conduite qui devait paraître d'autant plus étrange qu'elle contrastait absolument avec celle de ses camarades.

— «Hem!» se dit le berger en lui-même, après avoir encore présenté une balle à Bertheau, sans en avoir obtenu un remerciement ou même un simple regard, «voilà un petit monsieur bien fier et bien grossier, je ne me baisserai, ma foi, pas davantage pour lui!» En effet, Bertheau ayant tiré de nouveau au but, le berger se mit à siffler un air, sans se soucier du bidon qui était venu tomber à ses pieds.

C'en était trop pour Bertheau, accoutumé à regarder les complaisances des gens au-dessous de lui, comme un devoir, il fut vivement piqué de la prétendue négligence du berger, et lui cria d'un ton menaçant :

— «Veux-tu bien à l'instant m'apporter mon bidon?»

— «Tu n'as qu'à venir le chercher toi-même si tu veux», repartit le berger, en chassant ses moutons vers un autre place.

Bertheau outré de dépit, d'avoir eu un refus, et surtout de s'être vu tutoyer par un misérable paysan, saisit un piquet qui se trouvait à côté de lui, et le visage enflammé



de colère, il courut sur le garçon pour le frapper. En vain ses camarades le prièrent de renoncer à un dessein aussi injuste; Bertheau n'écoutant que sa fureur aveugle, se précipita sur le berger et lui porta un coup violent.

— «Ah! c'est comme cela que tu l'entends?» s'écria le berger, qui en aurait facilement battu trois comme l'ami Bertheau, «attends, je m'en vais te montrer à qui tu t'adresses!» A ces mots, il leva son fouet, en appliqua à son insolent adversaire quelques coups qui lui firent pousser les hauts cris. Il voulut pourtant encore se regimber, et porter un second coup de bâton à son redoutable antagoniste, mais le chien commis à la garde de son troupeau, qui n'entendait pas raillerie, prenant fait et cause pour son maître, s'élança sur notre effronté et lui imprime ses dents aiguës dans la jambe de telle sorte que le sang en jaillit. Je vous laisse à penser les cris de Bertheau, et la frayeur de ses camarades, témoins de cette scène.

— «Au secours! au secours!» s'écria le malheureux; mais aucun de ses compagnons n'ose avancer, de peur d'attirer sur soi la fureur du terrible animal qui tient toujours

sa proie en grondant; et l'ami Bertheau aurait passé un mauvais quart-d'heure, si le berger n'eût eu pitié de la situation où il le voyait.

— «Ici, Ture, ici!» s'écria le berger compatissant à l'animal furieux, qui lâcha aussitôt prise; Bertheau, débarrassé de son redoutable ennemi, fit un bond en arrière, en hurlant de douleur.

— «Voilà ce que tu as cherché!» lui dit le berger, «regarde une autre fois, à qui tu t'adresses!» en prononçant ces paroles il s'éloigna pour rassembler ses moutons qui s'étaient dispersés dans la prairie.

— «Fi!» s'écria Bertheau, après avoir ôté son bas, pour examiner sa blessure; «fi! les lâches!» continua-t-il, en s'adressant à ses compagnons; «au lieu de venir m'aider à châtier cet insolent butord, vous m'auriez laissé déchirer par son chien sans qu'aucun de vous eût bougé pour me secourir! fi, c'est honteux! abandonner ainsi un camarade dans le danger!»

— «C'est à ceux qui cherchent querelle de gaité de coeur, à se tirer d'affaire comme ils peuvent,» répartit un de ses compagnons.

— «Crois-tu», reprit un autre, «que nous nous serions exposés à nous faire mordre,

pour te faire plaisir, à toi, qui réclames sans cesse des complaisances d'autrui, sans jamais en avoir pour personne?»

— «D'ailleurs, c'est ta faute, Bertheau,» ajouta un troisième; «tu n'avais pas le droit d'exiger le moindre service du berger, c'était donc pure complaisance de sa part de vouloir bien ramasser les balles et les bidons; et il était naturel qu'il finit par s'ennuier de te rendre ce service, puisque tu n'avais pas daigné l'en remercier une seule fois.»

— «Il n'aurait plus manqué que cela, je pense, que j'allasse remercier ce manant!» repartit Bertheau d'un ton ironique; «c'était bien assez d'honneur pour lui, ce me semble, de pouvoir nous regarder jouer, et nous rendre ce léger service!»

La contestation s'échauffa tellement, que ses camarades prirent le parti de le laisser disputer tout à son aise, sans s'en soucier; il fut obligé de retourner tout seul à la ville, boitant et sentant de vives douleurs à la jambe.

— Arrivé au logis, il raconta en pleurant sa mésaventure à son père, et ne manqua pas de rejeter tout le blâme sur le berger sans oublier ses camarades qui l'avaient,



disait-il, lâchement abandonné. Mais son père, au lieu de le plaindre et de s'en prendre aux autres, lui répondit :

— «Tu n'as eu que ce que tu mérites pour ton impudence : il y a de l'impudence à exiger par force des complaisances d'autrui, et de la folie à s'attaquer à plus fort que soi. Tu vois ce qu'il en résulte ; tu as fait une fâcheuse expérience, tâche du moins d'en profiter!»

A LA LIBRAIRIE DE C. F. AMELANG.

Brüderstrasse No. 11, A BERLIN.

---

**LE MIROIR**  
OU  
**CONTES MORAUX**  
A L'USAGE  
DE LA JEUNESSE DE DIX À  
QUATORZE ANS.

TRADUIT DE L'ALLEMAND  
DE MDE AMÉLIE SCHOPPE, NÉE WEISE,  
PAR HENRI DABIN.

Un volume in-8°. avec des gravures coloriées.

Édition sans gravures. Prix:  $\frac{3}{4}$  Rthlr.

---

**LE SECRETAIRE FRANÇAIS,**  
OU  
**L'ART DE LA CORRESPONDANCE**  
**FRANÇAISE,**

RENFERMANT

des modèles de lettres sur toutes sortes de  
sujets, avec leurs réponses; suivis de modè-  
les de pétitions, de lettres de change, de  
billets à ordre, de quittances, de mémoires,  
d'engagements, de baux, d'actes d'échange,  
de vente etc. etc., et précédés d'une instruc-  
tion sur le cérémonial à observer dans  
les lettres.

PAR AUGUSTE IFÉ,

*Maître des Langues française et italienne.*

Un volume in-8°.

---

